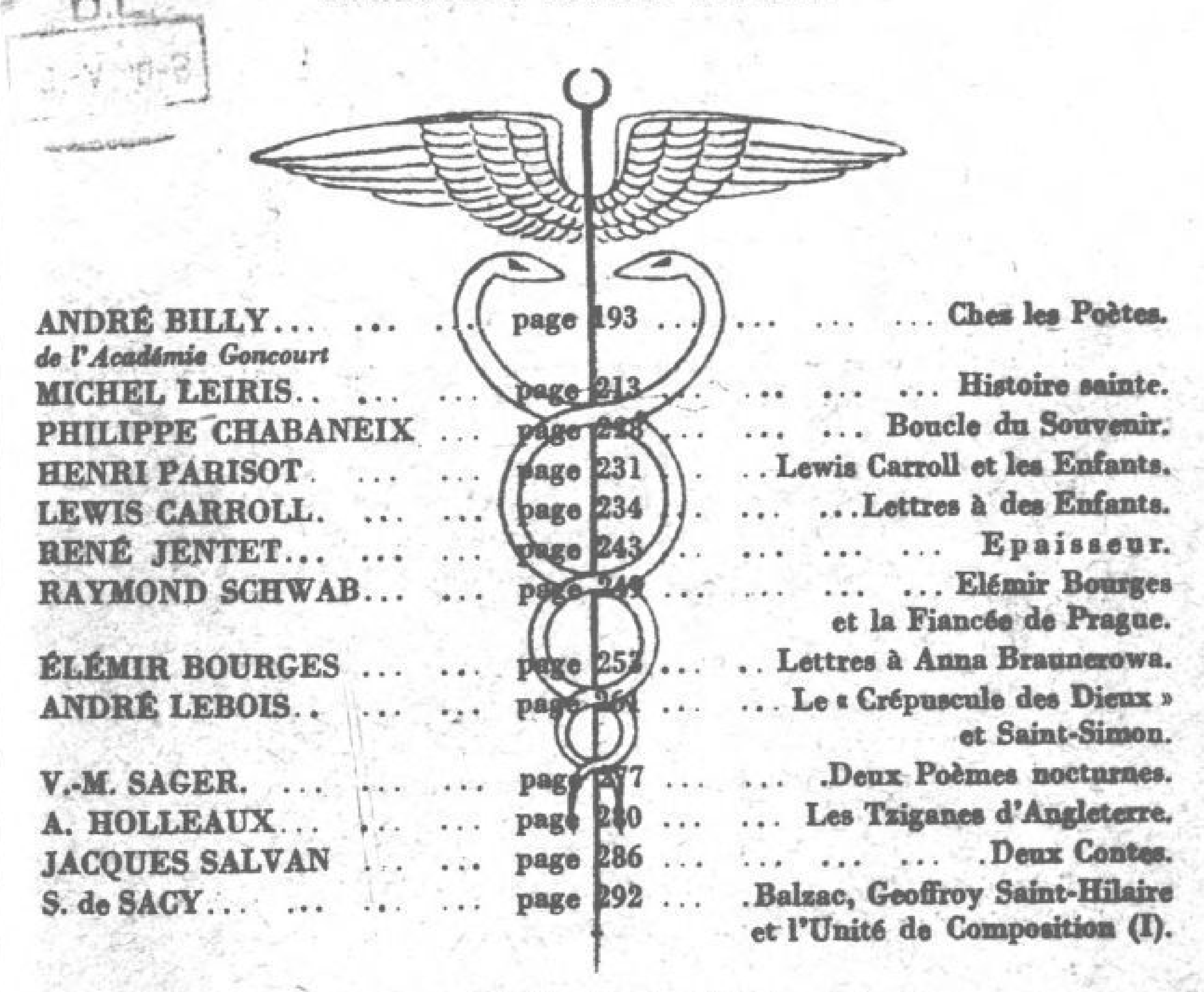
NUMÉRO 101 1er JUIN 1948

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETT



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

	France et Union Française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
Un an	1.000 fr.	1.350 fr.	1.200 fr.
6 mois	550 fr.	700 fr.	650 fr.

LE NUMÉRO : 100 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

CHEZ LES POÈTES

SOUVENIRS D'APRÈS QUATORZE

par ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt.

Je connaissais à peine Edouard Dujardin quand il vint chez moi me parler de sports d'hiver. Il m'avait écrit ou téléphoné, et j'étais bien loin de deviner de quoi il s'agissait. Ses cheveux blancs et ses yeux bleu de mer, son teint rose, son faux col à la Royer-Collard, sa cravate-plastron vert canard et son complet de *tweed* lui donnaient l'aspect d'un vieux lord du temps de la *queen* Victoria. Si je ne l'avais pas rencontré souvent, j'avais entendu souvent parler de lui par Paul Léautaud : « M. Edouard Dujardin est un homme qui m'intéresse, lit-on au tome II du *Théâtre de Maurice Boissard*. On se dit aussitôt à ce début : « Ah! voici sans doute « un écrivain remarquable, un grand auteur dramatique, une « pièce de grande valeur. » Ce n'est pas tout à fait cela. M. Edouard Dujardin m'intéresse parce qu'il a su mener de pair une vie fort active d'homme d'affaires et sa vie littéraire. Il y aurait à ce sujet un petit portrait curieux à écrire sur lui, un portrait véridique dans lequel on le montrerait sous son double aspect. J'en ai parlé plus d'une fois avec Remy de Gourmont. J'entends bien qu'on me dit que la vie privée d'un écrivain ne regarde personne et qu'on doit s'en tenir à ses productions. Ce n'est pas mon avis. La vie privée d'un écrivain explique souvent son œuvre, l'explique en totalité ou en partie, la fait mieux comprendre quelquefois dans des détails qu'on aurait négligés et est inséparable, selon moi, de son portrait moral complet. » Inséparable de son portrait moral, assurément! Mais que la vie privée d'un écrivain fasse mieux comprendre son œuvre, ce n'est pas toujours vrai. Edouard Dujardin est précisément un exemple de ce qu'il peut y avoir de faux et d'arbitraire dans cette idée.

Aurais-je une moindre compréhension de *Les Lauriers sont coupés*, de l'*Initiation au Péché et à l'Amour*, de *Mari Magno*, de *La Source du Fleuve chrétien*, de la *Légende d'Antonia*, etc., etc., si j'ignorais que leur auteur a été directeur du *Fin de Siècle* et chef de la publicité dans un journal d'Ernest Judet?

Il avait divisé sa vie en deux parts séparées par une cloison étanche. Partant en voyage, il se faisait accompagner au train par sa secrétaire à laquelle il dictait des lettres d'affaires jusqu'au coup de sifflet du chef de gare; dès que le train s'ébranlait, c'était fini, le lien était rompu, le pont était coupé, il ne pensait plus qu'à la poésie, à Wagner, à Bayreuth!

Il est avec Fontainas et Maeterlinck un des derniers survivants du Symbolisme dont il a été le principal protagoniste, d'abord dans la *Revue wagnérienne*, puis dans la *Revue indépendante*. C'est dans la *Revue indépendante* que parut *Les Lauriers sont coupés*. A Valéry Larbaud, qui s'honora de les rééditer, on se rappelle que James Joyce lui-même devait signaler *Les Lauriers sont coupés* comme la première tentative de monologue intérieur. Dialogue intérieur, plutôt, objecta Gabriel Marcel. Il n'importe : plus ou moins délibérément, Edouard Dujardin a inventé un nouveau procédé littéraire. Aussi, grande fut l'indignation de l'auteur des *Lauriers* lorsqu'en 1923 parut l'*Histoire de la Littérature française* de René Lalou sans que son nom y figurât. Cette omission n'était pas la seule et, dans la revue qu'il publiait alors, les *Cahiers idéalistes*, Dujardin ne manqua pas d'en relever d'autres, mais c'est, bien entendu, contre celle dont il était victime qu'il protesta le plus fort et il citait ses états de service, il évoquait d'éminents témoignages, il accusait Lalou d'être allé, pour écrire son livre, prendre ses mots d'ordre dans une cénaculaire librairie de la rue de l'Odéon. Lorsque Van Bever lui avait commandé cette *Histoire de la Littérature*, Lalou était encore bien jeune et donc fort excusable de ne pas tout savoir!

C'est à l'époque de cet incident que Dujardin vint sonner à ma porte.

— Vous plairait-il d'aller passer une quinzaine seul, ou une huitaine, avec votre femme, dans une station suisse de sports d'hiver? me demanda-t-il après les premiers compliments. Vous y seriez l'invité de l'Office suisse de Tourisme,

à charge pour vous de glisser le mot *Suisse* dans un ou deux articles qu'il ne vous serait pas difficile de consacrer aux sports d'hiver dans les nombreux journaux auxquels vous collaborez.

La grande vogue du ski venait de commencer. J'étais curieux de voir les choses de près. Après vingt-quatre heures de réflexion, je répondis à Dujardin que j'acceptais volontiers son offre pour une huitaine, et pour moi seulement.

— Dans ce cas, me répondit-il, consentiriez-vous que je remplace Mme Billy? Car vous avez droit à deux chambres et vous n'en occuperez qu'une...

Ainsi fus-je amené à passer huit jours aux sports d'hiver avec Dujardin. Ainsi devînmes-nous des amis. Il est féru de musique et ma culture musicale est restée très incomplète. Il admire éperdument l'Allemagne et je suis aussi peu germanophile qu'il est permis. Il a été communiste et, quoique je sache très bien les distinguer l'un de l'autre, je n'ai pas non plus beaucoup de goût pour cette civilisation-là. Il a voué un culte à Mallarmé dans l'œuvre de qui je suis loin de reconnaître le premier et le dernier mot de la poésie. Néanmoins, il m'intéresse et me plaît par sa passion des idées et l'impartialité dont il fait preuve à l'égard des opinions des autres. Il a consacré aux origines du christianisme une série de conférences et d'ouvrages dont la tendance générale est contestable, mais son mythe du Dieu mort et ressuscité m'a plongé dans une rêverie à laquelle je reviens toujours volontiers.

Nous voilà donc, lui et moi, installés à la *Soldanelle,* la pension du docteur Delachaux, à Château-d'Oex, dans le Pays-d'en-Haut. Qu'était-il venu y faire? Assister à des courses de ski et à des championnats de patinage? Il ne sortait guère de sa chambre que pour les repas et passait la majeure partie de son temps à taper à la machine. La machine à écrire jouait, m'a-t-il semblé, un rôle important dans sa vie. En revanche, il n'avait pas chez lui le téléphone, bien que son papier à lettres portât un en-tête prestigieux, quelque chose comme *Société française d'Etudes touristiques,* grâce auquel il s'était mis en rapport avec l'*Office suisse de Tourisme* en tant que représentant qualifié du tourisme français. Un autre en-tête : *Sorbonne, Ecole pratique des hautes Etudes, Section des Sciences religieuses,* l'accréditait à l'occasion dans des milieux très différents.

A Château-d'Oex, je fis en luge et en traîneau des excursions avec notre hôte. La luge me brisa les reins pour un mois. Quant au traîneau, il nous transportait dans la montagne, chez des vignerons où un rite obligatoire voulait que, les pieds au chaud dans un grand poêle de faïence, chacun bût sa bouteille de vin blanc. Après quatre ou cinq visites de ce genre au cours de l'après-midi, ce n'était plus en traîneau que nous redescendions à Château-d'Oex, c'était en ballon, c'était en planeur! Le soir de Noël, le bon docteur nous fit manger la fondue. La fondue ne se mange pas, nous expliqua-t-il, dans n'importe quelle circonstance, il y faut le prétexte d'une fête, d'un anniversaire, d'un petit événement familial. La cérémonie consiste à se réunir d'abord au salon, devant un nombre respectable de bouteilles que l'on vide à raison d'une au moins par personne. On passe ensuite dans la salle à manger où, debout autour de la table supportant le réchaud et la casserole, chacun s'escrime de la fourchette, tournant et retournant de petits morceaux de pain dans l'odorante et brûlante crème de gruyère, de vin blanc et de kirsch. La fondue exalte l'esprit autant qu'elle apaise la faim. Aussi est-ce dans des dispositions très favorables que, la dernière bouchée de pain et de crème avalée, on regagne le salon où les bouteilles vides ont, dans l'intervalle, été remplacées par des pleines en vue d'un second apéritif dont le besoin se fait d'autant plus sentir que les estomacs sont comblés. Pendant ce temps, les servantes mettent la table pour le dîner, car la fondue ne compte pas comme nourriture, ce n'est qu'une cérémonie, un rite, un symbole. Chacun ayant bu une seconde ou troisième bouteille et « Madame étant servie », les invités repassent dans la salle à manger et s'assoient à table devant un couvert qui comporte, cela va sans dire, une bouteille de vin blanc à boire le plus vite possible pour que la suivante n'attende pas trop longtemps son tour. A la fin du repas, la généreuse animation qui dès le début de la cérémonie a échauffé l'atmosphère, dilate les cœurs les plus rebelles.

L'hiver où je fis avec Dujardin ce séjour à Château-d'Oex fut marqué par le jubilé du préfet. Il avait quatre-vingts ans et occupait le même poste depuis un demi-siècle. Heureux pays où peuvent s'admirer de tels exemples de stabilité administrative! Un banquet eut lieu à la préfecture, auquel nous fûmes conviés. Le vénérable préfet avait fait la guerre de 70 dans l'armée française. Des gravures de Detaille et d'Alphonse

de Neuville décoraient les murs de son cabinet. Francophile, il portait une vénération particulière aux vins de France, sans pour cela mépriser les vins vaudois. Il nous le fit bien voir.

Nous étions à Château-d'Oex depuis cinq ou six jours quand Dujardin prit le téléphone et demanda le *Winter-Palace* de Gstaad :

— Ici M. Edouard Dujardin, directeur de la Société française d'Etudes touristiques... Nous sommes, mon confrère André Billy, le journaliste bien connu, et moi, en voyage d'étude à Château-d'Oex et serions heureux de nous rendre compte des avantages offerts par une station plus luxueuse... Nous avons pensé à Gstaad et à votre célèbre établissement, Monsieur le directeur... Consentiriez-vous à nous recevoir pour deux ou trois jours, de façon que nous soyons à même d'informer nos compatriotes de la supériorité de l'organisation hôtelière suisse, etc., etc...

Le directeur n'était pas une bête, il comprit tout de suite de quoi il retournait. Quittant le Pays-d'en-Haut pour l'Oberland bernois, nous arrivâmes le lendemain à Gstaad et y fûmes très cordialement accueillis. Tous les soirs, le champagne coula dans nos verres, à flots. Les dîners du *Winter-Palace* étaient très brillants. Habits et robes basses. Nous avions emporté nos smokings. Nous ne fîmes pas trop mauvaise figure.

J'avais remarqué que, comme chez tous les gens d'affaires très avisés, il y avait beaucoup de naïveté chez Dujardin, beaucoup d'ignorance aussi de la vie parisienne, ce qui ne laissait pas de surprendre de la part de cet ancien amant de Jeanne Avril portraituré sur la même affiche qu'elle par Toulouse-Lautrec. En manière de plaisanterie, je lui suggérai un jour de s'adresser à un grand magasin, le *Bon Marché* ou les *Galeries Lafayette,* pour le convaincre de fonder un prix littéraire dont le montant, 100.000 francs au moins, éclipserait toutes les autres récompenses du même genre. Le *Prix du Bon Marché,* le *Prix des Galeries Lafayette,* quelle publicité! Et combien peu coûteuse puisque toutes les rubriques littéraires des journaux seraient ouvertes aux communiqués du comité d'organisation! Dès notre retour des sports d'hiver, Dujardin, séduit par cette idée, écrivit sur du papier à en-tête de la Sorbonne au directeur du *Bon Marché.* Quelques jours après, un administrateur de cette maison lui rendit visite, qui ne dut pas être trop favorablement surpris de trouver ce

professeur de Sorbonne encore au lit à midi. L'affaire n'eut pas de suite, mais Dujardin ne se découragea pas, il se tourna vers M. Bader, directeur des *Galeries Lafayette*. Celui-ci le reçut debout, sans l'inviter à s'asseoir :

— J'ai 3 minutes à vous consacrer. Que me proposez-vous?

— De fonder un prix littéraire de 100.000 francs qui s'appellerait le *Prix des Galeries Lafayette* et qui...

M. Bader l'arrêta d'un geste, réfléchit quatre secondes et dit :

— Monsieur, votre prix littéraire ne me ferait pas vendre une paire de chaussettes de plus. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Ici prit fin l'histoire du prix littéraire dont j'avais eu l'idée, un soir, à Gstaad, dans la grande salle à manger du *Winter-Palace*, devant une excellente bouteille de Pol Roger.

Edouard Dujardin possédait à Avon, entre le chemin de fer et la Seine, à deux kilomètres de Valvins, une belle propriété, le *Val-Changis*, qu'il avait construite vers 1900 dans le style classique en faveur à cette époque. Le *Val-Changis* avait un beau parc à la Watteau et une salle à manger très haute de plafond dont le panneau principal était occupé par une toile inachevée d'Anquetin représentant le *Triomphe d'Apollon*. Le soir, à la lueur des bougies, quand Dujardin présidait une table de vingt-cinq convives, sa belle tête blanche, se détachant sur le clair-obscur de la toile d'Anquetin, était d'une grande noblesse. On se serait cru chez quelque vieux gentilhomme, au pays de Barbey d'Aurevilly. Le sujet de conversation quasi obligé à ces dîners était Wagner, Mallarmé, le Symbolisme, la poésie, le vers libre, le monologue intérieur... Je me rappelle avoir eu comme voisin de table au *Val-Changis* George Moore, Francis Vielé-Griffin, Jean Royère, Jean Cassou, Georges Pillement, André Chamson, Paul Fuchs, Aristide Marie, Antoine Orliac, Paul Jamati...

Le plus beau de ces dîners fut donné en 1924 à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort de Mallarmé. Journée mélancolique et sereine qui a laissé dans le souvenir des participants une belle image de pourpre, d'or et de bleu pastel. Tout le long de la route de Valvins, des guirlandes de vigne vierge semblaient avoir été suspendues pour la circonstance. Un vent frais soufflait, le soleil brillait, une humidité pénétrante flottait sous les branches, des odeurs de moisissure s'élevaient du sol matelassé de feuilles mortes. Près du pont de Valvins existe un restaurant auquel on accède par un petit escalier de pierre. Après la visite au cime-

tière de Samoreau, les admirateurs de Mallarmé s'y réunirent. On ne prit point l'apéritif, mais longtemps avant de se mettre à table les fidèles venus de Paris causèrent sur la route et sur les marches de l'escalier, à voix basse. Poignées de mains furtives, présentations discrètes et, sur la plupart des visages, cette marque terrible des années... Conformément à la mode du temps de Mallarmé, Henri de Régnier, un épais foulard autour du cou, portait une couverture écossaise sur les épaules. Dujardin, à qui revenait l'honneur d'avoir organisé la petite fête, promenait de groupe en groupe son froid sourire de philosophe américain. On se montrait Moréno, Rachilde, André Fontainas, Saint-Pol-Roux, Robert de Souza, Alfred Vallette, Jean Royère. Quelqu'un s'étonna de l'absence de Gustave Kahn : « Ignorez-vous donc, cher ami, qu'il est fâché avec Dujardin? — Et Vielé-Griffin? — Fâché avec Henri de Régnier. » Amitiés de jeunesse tournées à l'aigre, plus tristes encore que les rides!

On se signalait un charmant garçon à la peau de vieil ivoire et aux longs cheveux noirs flottants comme ces crinières qui servent d'enseigne aux coiffeurs, le prince Yu Kanthor, futur roi du Cambodge, disciple de Claudel et de Mallarmé. Il avait écrit un livre sur les ruines d'Angkor et obtenu du ministre des colonies Albert Sarraut la promesse d'une préface : le ministre n'écrivit point la préface et conserva le manuscrit que le jeune prince n'osa jamais lui réclamer... Dans l'encadrement des fenêtres, les remorqueurs glissaient comme sur un écran. Au fond de la salle, Rachilde poussait des cris; elle disait qu'elle avait pris l'auto en horreur. Luc Durtain, ne tarissait pas d'éloges sur la motocyclette qu'il s'était achetée et dont il s'était servi pour venir à Valvins, ainsi que l'attestaient les bandes molletières enroulées autour de son pantalon à rayures. André Breton et quelques « Dadas » qui n'avaient pas trouvé de place étaient furieux. Des écrivains scandinaves et hollandais écarquillaient les yeux d'admiration. Vint le moment d'aller inaugurer le médaillon de Mallarmé. La maison est de l'autre côté de l'eau, exactement à « Cayenne », dénomination malsonnante dont le poète était navré. Près de la petite maison, une briqueterie. On se tassa dans le jardin, Royère gravit quelques marches, tira un papier de sa poche et lut un discours au milieu duquel un auditeur se mit à applaudir sans que personne sût pourquoi. « Pas de récitations de poèmes! » avait décidé Dujardin pour éviter l'encombrement. Il se pro-

duisit alors quelque chose de touchant. Un jeune homme qui avait apporté des vers dans l'intention de les déclamer, se les lut à lui-même, en silence, et l'on pouvait voir par-dessus son épaule, en haut de la page, ce titre : A STÉPHANE MALLARMÉ.

Au retour, comme Henri de Régnier traversait le pont de Valvins dans l'auto de Vallette, les « Dadas » crièrent : « A bas l'Académie! A bas Régnier! » Quand, à vingt ans, il venait rendre visite à Mallarmé, le poète de la *Cité des Eaux* ne se doutait certainement pas qu'un jour des jeunes gens le conspueraient sur ce même pont.

Ce n'est pas le soir de commémoration Mallarmé que je rencontrai George Moore au *Val-Changis;* c'est une autre année, je ne sais plus laquelle. On était frappé d'abord par son visage blond et rose de *baby*. Un sourire extraordinairement jeune et narquois plissait ses bonnes joues et faisait pétiller ses yeux bleus. Qui lui eût donné quatre-vingts ans? Qui se serait douté qu'il avait approché Victor Hugo, Banville, Flaubert, Maupassant, Villiers, Mallarmé, tout le Paris littéraire et artistique du dernier quart du XIX[e] siècle? Quelle vivacité d'esprit! Quelle ardeur à contredire et à s'affirmer! Quel éclat de rire lorsque, m'ayant demandé quel était selon moi le plus grand écrivain anglais contemporain, il m'entendit lui répondre : Kipling! Kipling, un écrivain? Il y avait de quoi se tordre!

Ce fut le point de départ d'une conversation, ou plutôt d'un exposé dont je retrouve l'essentiel dans des notes prises le soir même :

— Le récit en prose a toujours été considéré en Angleterre comme un genre inférieur, me dit George Moore. L'Angleterre a la poésie, l'Allemagne la musique, la France et l'Italie les arts plastiques. Le récit en prose est né en Angleterre, au XVIII[e] siècle, pour distraire les jeunes femmes et je ne crois pas qu'on puisse ni le déraciner, ni le transformer. Le roman anglais sera toujours un article de commerce. M. Thomas Hardy a écrit beaucoup de mélodrames assez mal agencés, dans un langage très plat et incorrect qu'il ne put continuer à employer tellement cela l'ennuyait de faire des fautes de grammaire. Alors, il se réfugia dans les vers. Car, à mon avis, il est plus facile d'écrire en vers qu'en prose. Dans les vers, il y a des entraves, des règles qui vous guident et vous soutiennent. Les paysages de Thomas Hardy sont conçus dans le style mélodramatique des moissonneurs revenant des champs, avec une lune trois fois trop grande derrière

la tête. La critique s'est complètement trompée à son égard. Elle est faillible dans tous les pays. Pendant cinquante ans, on a cru que Byron était un grand poète et peut-être aurait-on continué à le considérer comme tel si les articles de Swinburne n'avaient ouvert les yeux de tout le monde. Byron n'était qu'un homme d'infiniment d'esprit et qui rimait la prose comme personne ne l'avait fait avant lui. Un homme peut avoir deux femmes, mais il ne peut avoir qu'une muse et la muse de Byron est maintenant reconnue comme une garce qui fait le trottoir avec deux mètres d'indienne sur le dos. Je n'ai rien à retrancher à ce que je vous ai dit de Kipling. Quant à Wells, pas plus qu'un autre il n'a visé au roman esthétique. Son affaire était le roman utilitaire. Il s'est servi du roman pour répandre ses idées. Il échappe à ma critique. Chez Conrad non plus, il ne faut pas chercher le roman esthétique. On est artiste à vingt-cinq ans ou on ne le sera jamais. Ainsi que Manet me le disait, dès le moment où un homme a posé le crayon sur du papier, il indique ce qu'il va faire. Pendant la moitié de sa vie, Conrad a été capitaine au long cours. Il a parcouru toutes les mers et ce n'est pas par l'action, mais par la méditation que l'on arrive à une esthétique convenable. En outre, M. Conrad a appris la langue anglaise assez tard; sans doute l'a-t-il bien apprise, mais ce qui ne s'apprend pas d'une langue, c'est sa mélodie et cette mélodie essentielle ne se trouve pas chez Conrad. Il nous parle des hommes et des choses qu'il a vus dans les îles du Pacifique d'une façon qui a plu à un très grand nombre de lecteurs; d'avoir fait cela est déjà quelque chose. Le monde est grand. Les épaves de Stevenson surnagent sur les eaux ménagères de Dostoïewsky et rentrent dans le port triomphalement. Quel port? me demandez-vous. Je serais bien incapable de vous le dire. C'est un fait que Conrad n'a rien ajouté à la littérature anglaise. Ce serait vraiment trop demander à un homme qui n'est pas anglais. La meilleure explication du succès de M. Conrad est qu'il est marin et que l'Angleterre aime les marins. Et puis, on est toujours porté, en Angleterre comme en France, vers les œuvres qui se sont produites dans des conditions exceptionnelles plutôt que vers celles qui se sont développées dans des conditions normales. Un livre écrit par un enfant de dix ans, un estropié, un aveugle, est sûr du succès...

Quand George Moore me déclara que le roman était né en Angleterre au XVIIIᵉ siècle, je me rappelle lui avoir objecté

Honoré d'Urfé, Mlle de Scudéry et Mme de Lafayette, mais il poursuivit son discours sans désemparer. S'il aimait la contradiction, c'était dans sa bouche et non dans celle de ses interlocuteurs.



Parmi les habitués du *Val-Changis,* Aristide Marie mérite une mention particulière. Normand comme Dujardin, il comptait parmi les vieux amis de celui-ci. Quelles circonstances avaient fait de lui un avoué fontainebleaudien? Tout jeune, il s'était destiné à la peinture; c'est peut-être ce qui l'avait attiré à Fontainebleau. Il s'y trouva dans un milieu de jeunes écrivains dont le maître vénéré était Mallarmé et qu'il devait évoquer plus tard dans son livre de souvenirs, *La Forêt symboliste,* mais, plus que le climat symboliste, le climat romantique convenait à ce compatriote de Barbey d'Aurevilly et de Flaubert. Il se passionna d'abord pour Gérard de Nerval. La biographie considérable qu'il nous a laissée du chantre de Sylvie restera longtemps la source où viendront puiser les commentateurs. A combien d'éditeurs n'ai-je pas conseillé de la réimprimer? Il faudra bien que l'un d'eux s'y décide un jour. Aristide Marie s'intéressa aussi à Pétrus Borel le « Lycanthrope », à Célestin Nanteuil, à Tony et Albert Johannot, à Louis Boulanger, à Henri Monnier. Les discussions relatives à l'auteur du théâtre shakespearien avaient piqué si fort sa curiosité qu'il prit le parti d'aller en Angleterre faire une enquête personnelle sur l'homme de Stratford. Il en revint avec un livre : *A la recherche de William Shakespeare,* qui conclut en faveur de la thèse stratfordienne. Vers le même temps, il entreprit d'écrire un *Walter Scott* qu'il n'eut malheureusement pas le temps d'achever. Les derniers mois de sa vie furent occupés par son *Barbey d'Aurevilly* qui ne parut qu'après sa mort. Pourquoi Aristide Marie, dont les opinions, l'humeur, tout le comportement moral et intellectuel portait les signes du bon sens et de la modération, s'était-il attaché à Barbey, à Nerval, au romantisme? Quels rêves, quelles chimères n'a-t-il pas caressés entre les murs de son étude? De quelles impossibles évasions ce prudent et scrupuleux avoué n'était-il pas obsédé? Toujours tiré à quatre épingles, il incarnait un type de Français à l'ancienne mode que ce sera l'honneur de la bourgeoisie d'avoir produit et à cause duquel il sera permis de la regretter quand elle aura disparu.

De même que j'avais eu l'idée de célébrer le cinquantenaire des *Soirées de Médan*, j'eus celle d'une manifestation analogue en l'honneur du Symbolisme. Edouard Dujardin s'en chargea. Il s'en tira très bien.

A cette occasion, je revis avec plaisir Ernest Raynaud que je n'avais pas rencontré depuis les mardis de Rachilde et à qui je tiens à dédier ici quelques lignes. Il était le plus modeste des poètes que j'aie connus et cela mérite bien d'être noté. Une des moins marquées de la période symboliste, sa physionomie ne laisse pas d'en être une des plus curieuses. Décadentisme, romantisme et intimisme « coppéen » se mêlant dans ses vers, d'un volume et parfois d'un poème, d'un vers à l'autre on ne sait au juste dans quel groupe le ranger. Comme pour ajouter à l'embarras des critiques, Ernest Raynaud, qui ne fut jamais symboliste, ne s'est-il pas avisé de se faire dans la *Mêlée symboliste* l'historiographe du Symbolisme! A l'encontre de sa personnalité littéraire un peu difficile à saisir, la personnalité sociale d'Ernest Raynaud ne laissait place à aucune équivoque. On était fixé à première vue : Ernest Raynaud était commissaire de police de la tête aux pieds. Il l'était par le poil, il l'était par l'encolure, il l'était par la solidité massive et l'autorité de tout son corps.. Il l'était par le vêtement, par la cravate toute faite, par la redingote; aucune hésitation n'était possible et c'était même à se demander si Coppée n'avait pas les yeux dans sa poche le jour où Raynaud alla déjeuner chez lui pour la première fois et où, dès le potage, le poète des *Humbles* se mit à dauber sur la police, à tel point que son jeune invité, n'y tenant plus et baissant le nez sur son assiette, finit par murmurer dans un soupir, qu'on eût pu croire être le dernier de sa vie, un « J'en suis! » qui fit l'effet d'un coup de tonnerre dans la petite salle à manger de la rue Oudinot.

Sous l'épaisse enveloppe d'Ernest Raynaud, qui aurait soupçonné un mystificateur? Poète sentimental et fonctionnaire modèle, l'auteur des *Cornes du Faune* — un des succès de ce temps-là — signa pourtant du nom du général Boulanger une série de sonnets dont le retentissement ne fut pas petit; trait qui achève de le peindre en mettant une touche cocasse sur la grisaille et le bitume du portrait. On lui doit aussi des pastiches de Rimbaud auxquels les plus fins experts se laissèrent prendre. Admirablement placé pour observer les mœurs secrètes de ses contemporains, Raynaud aurait dû nous donner, sinon des romans à la manière naturaliste de

son collègue en police Méténier, du moins des mémoires plus copieux, plus complets que ses *Souvenirs de Police* attachants, certes, mais décousus et disparates. Quelle admirable documentation il aurait pu rassembler si le préjugé poétique ne l'en avait détourné! Le chapitre auquel il a donné le titre prudhommesque *En pleine Fange* et où la doyenne des péripatéticiennes du quartier de la Chapelle vient lui réclamer aide et protection contre le protecteur Mathias, dit Zizi, dit La Teigne, vaut à mon avis bien des romans de basse pègre. Mais voilà : Ernest Raynaud était membre de l'école romane et se serait cru déshonoré en prenant des notes comme un vulgaire romancier de l'école des Goncourt. Ce que nous y avons gagné ne nous console pas de ce que nous y avons perdu.

Au cours des réunions organisées pour le cinquantenaire du Symbolisme, on refit le pèlerinage de la petite maison de Valvins et du cimetière de Samoreau. Je suis souvent retourné à Valvins depuis. La visite la plus émouvante que j'y fis fut assurément celle de septembre 1944, après la libération de Barbizon et de la forêt de Fontainebleau. « Vulaines a beaucoup souffert, m'avait dit quelqu'un. Il s'est livré de ce côté une dure bataille. » J'enfourchai donc mon vélo et une heure après j'étais reçu par Mme Bonniot, toujours présente, toujours fidèle, mais au milieu de quelles ruines, et combien bouleversée encore par le désastre!

— C'est à Valvins, c'est à Vulaines, que nous avons rencontré la plus forte résistance depuis Saint-Lô, affirmait devant elle un officier canadien.

Pendant trente heures, quatre cents canons avaient tiré sur Vulaines. Pendant trente heures, la maison de Mallarmé avait été prise sous une averse de feu et d'acier. Une pièce allemande montée sur un affût tournant était encore en batterie devant la grille. A l'intérieur du jardin, une vingtaine de boîtes d'obus attendaient que les F. F. I. de Vulaines vinssent les enlever. Les Allemands avaient fait du logis du poète un véritable fortin d'où ils interdisaient le pont aux troupes alliées débouchant d'Avon et de Fontainebleau et massées sur les hauteurs de la rive gauche.

L'explosion ne causa pas autant de dégâts qu'on pourrait le croire.

— .Non, me dit Mme Bonniot, ce n'est pas l'explosion du pont qui a mis la maison de Mallarmé dans l'état où vous la voyez, ce sont les innombrables balles de mitrailleuse et les

cinq obus américains qu'elle a reçus de plein fouet, un dans le toit, un dans une fenêtre, un dans la façade, un dans la cabine vitrée, en haut de l'escalier, et un, non éclaté, dans la salle à manger.

Les Allemands avaient laissé deux heures à Mme Bonniot pour ses préparatifs de départ. Que choisir dans le trésor des souvenirs, que préférer? Elle se décida pour les lettres et les manuscrits.

La porte principale avait été tordue et arrachée, le lierre brûlé. Le jardin n'était plus qu'un amas de décombres. Le premier objet que mon regard y reconnut fut le fauteuil canné, d'époque Louis XV, où Mallarmé se tenait le plus volontiers et où il fut photographié. Le fauteuil n'était plus bon qu'à faire du feu. Sur la façade, le médaillon commémoratif était intact dans son cadre de ciment un peu écorné, mais la fenêtre qui s'ouvre à gauche, traversée par un projectile, n'était plus qu'une ouverture béante. Un autre trou d'obus, un peu au-dessus de l'escalier, permettait de voir l'épais moellon dont est faite la maison. C'est une construction très rustique et très ancienne qui doit remonter au XVIIe siècle. En haut de l'escalier, la loge à petits carreaux, aménagée en 1937, avait été démolie par le même obus qui avait éventré le cabinet japonais. Le cabinet japonais! De ses propres mains, Mallarmé l'avait tapissé d'estampes et tendu d'une percale à fleurs. Les estampes étaient perdues sans remède, et voici la brèche que l'obus avait faite entre le cabinet et la chambre rose d'où l'âme du poète s'envola le 9 septembre 1898. Le lit Louis XVI, le lit de mort, était intact, ainsi que le petit bureau dos-d'âne Louis XV où Mallarmé travaillait et où la veille de sa mort, prévoyant une seconde crise d'étouffement, il rédigea son testament. Un monceau de livres, de livres à lui, parmi lesquels se remarquaient les œuvres complètes, en anglais, de Stevenson, occupait maintenant l'emplacement du lit. Et partout, dans tous les coins, sur toute l'étendue du carrelage, des gravats, du plâtre, des débris de bibelots, des éclats de verre, de pierre ou de ferraille, projetés là on ne savait d'où et qu'on n'avait pas encore eu le temps de balayer.

C'était ensuite la salle à manger que décorait toujours le lambrequin de cretonne ancienne d'une alcôve naguère supprimée pour l'accroissement de la cuisine. Mallarmé avait tendu cette pièce d'andrinople rouge et de nattes de Chine. L'andrinople était déchirée, maculée. De la même cotonnade

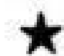
écarlate étaient recouverts les fauteuils : ils avaient peu souffert. La miniature de Mallarmé enfant, le portrait gravé par Whistler étaient à leur place. La bergère à oreilles que Mallarmé avait achetée chez un antiquaire de Fontainebleau et où sa fille Geneviève posa pour un peintre américain n'avait pas une égratignure. On n'en pouvait dire autant de la grosse commode ventrue acquise à Avignon à l'époque du professorat dans cette ville : en miettes, la commode!

Les mots sont impuissants à rendre l'espèce très particulière de désolation et d'écœurement provoqué par l'aspect de cette maisonnette crevée, éventrée, traversée d'averses et de courants d'air qui faisaient frissonner des lambeaux de tenture et soulevaient des nuages de plâtre. La pluie achevait lentement de désagréger ce que les obus et les balles avaient épargné. L'eau suintait du toit, les planchers s'affaissaient, le carrelage se descellait. Pourrait-on rien conserver de la demeure où le plus saint, si ce mot peut être employé, des poètes abrita la contemplation mystique la plus folle que l'art du verbe ait suscitée dans la cervelle d'un mortel?

Au moment de quitter Mme Bonniot, la pensée me traversa de la jolie yole en bois de Norvège que Mallarmé s'était fait construire à Rouen et qu'il avait amenée à Valvins en lui faisant remonter la Seine. La yole à voile blanche que le poète conduisait d'une rive à l'autre et qui reste dans l'imagerie de sa vie comme le symbole de sa pensée amie du silence et détachée des contacts vulgaires, n'était plus à l'appontement où on l'amarrait d'habitude. La jolie yole « à jamais littéraire », comme a dit Valéry, avait été détruite en 1940 par un officier français qui craignait que les Allemands ne pussent s'en servir. Elle avait besoin de réparations, Mme Bonniot fit valoir qu'elle prenait l'eau et ne pouvait naviguer. Son plaidoyer fut inutile.

Pour regagner la rive gauche, je passai une seconde fois le pont de Valvins. Une passerelle de fer et de bois avait remplacé son tablier de pierre. Et je songeais à ceux qui, par les beaux jours d'été, le franchissaient pour aller en voisin rendre visite au poète : Odilon Redon, Elémir Bourges, les Margueritte, Camille de Sainte-Croix, Stuart Merril. Je songeai au pèlerinage que nous faisions le jour anniversaire de la mort de Mallarmé, à sa maison et à sa tombe. Je songeai au banquet organisé « Chez Alexis », le restaurant aujourd'hui abandonné, pour le cinquantenaire du Symbolisme.

Justement, c'était aujourd'hui le 9 septembre. Comme chaque année, les vignes-vierges rougissaient aux murs le long de la route qui me ramenait à Fontainebleau. La nature impassible poursuivait le cycle de ses éternels recommencements. Les hommes mouraient, les pierres tombaient, les maisons devenaient des ruines, et je me sentais envahi, ma foi, d'une mélancolie qui ressemblait assez à celle d'Olympio...



A propos de Dujardin, j'ai nommé René Lalou et rappelé l'incident que souleva entre eux l'omission faite par celui-ci de celui-là dans la première édition de son *Histoire de la Littérature contemporaine* éditée chez Crès. Crès était aussi mon éditeur et Adolphe Van Bever, qui avait choisi Lalou pour le charger d'écrire l'ouvrage, était aussi mon ami. Je connus ainsi Lalou. C'était en 1922, au moment où Vandérem menait campagne contre les manuels scolaires. Le livre de Lalou marquait le début d'une réaction contre la critique universitaire traditionnelle, et l'on sait jusqu'où cette réaction est allée depuis. Elle est allée si loin qu'il en est résulté un nouveau conformisme non moins désobligeant que l'autre. Quoi qu'il en soit, l'*Histoire* de Lalou provoqua autant d'approbations que de critiques. Dans la *Nouvelle Revue française,* dont on retrouvait l'esprit à chacune de ses pages, il fut naturellement approuvé. « Nous devons être très reconnaissants à M. René Lalou d'avoir écrit cet ouvrage », y déclarait Valéry Larbaud, cependant que, dans la *Revue critique des Idées et des Livres,* André Thérive qualifiait le livre de « mauvaise action », qu'Eugène Montfort protestait sur le même ton dans les *Marges,* Abel Hermant dans le *Figaro,* Ernest Raynaud dans la *Revue contemporaine* et Jean de Pierrefeu dans les *Débats*. Quant à Paul Souday, qui me paraît avoir donné la note juste, il écrivait dans le *Temps :* « En somme, un livre tantôt amusant, tantôt un peu irritant, souvent partial et toujours passionné dans l'éloge ou dans le blâme; un peu confus, incomplet, bien que trop long : œuvre d'un critique brillant, inégal et batailleur; mais non pas d'un historien. L'histoire exige plus de recul et d'objectivité. »

Lalou habitait, il habite encore rue de Seine, un appartement très bas de plafond dont la terrasse donne sur les toits et la coupole de l'Institut. Sa silhouette était un peu singulière. Mince, glabre, myope, coiffé d'un vaste chapeau

jaune, il portait un manteau à pèlerine en drap bleu d'uniforme que je pris d'abord pour un manteau de hussard et que je sus dans la suite être un manteau de marin, relique conservée par Lalou de son passage à l'état-major de la Marine. Je le croisais souvent sur le trottoir. Nous sympathisâmes. Son intérieur, dans tous les détails duquel se reflétaient des habitudes universitaires, régulières et laborieuses, me frappa beaucoup, notamment par une table fabriquée spécialement pour lui et pour sa femme, chacun d'eux ayant à sa droite un petit casier destiné à recevoir les copies de leurs élèves.

Chez eux, je rencontrai pour la première fois Luc Durtain qu'accompagnait son ami Georges Duhamel. Je connaissais celui-ci depuis le *Mercure*. Je le retrouvai chez Durtain, boulevard Barbès, avec le peintre Le Fauconnier, Berthold Mahn, Masereel, Charles Vildrac, etc.

Comme Parisien et comme Français, Luc Durtain présente deux originalités bien curieuses : il est né à Paris et il a beaucoup voyagé. On disait autrefois que tous les Parisiens étaient nés en province et que le Français, homme sédentaire, ne se trouvait nulle part aussi bien que chez lui. Si ce travers national tend à disparaître, c'est un peu, c'est même beaucoup, grâce à l'exemple donné par les romanciers et les essayistes. Durtain est allé au Spitzberg, dans le Levant, en Egypte, aux Etats-Unis, au Canada, dans la Russie des Soviets. Plus frappante que le nombre de ses départs était encore leur soudaineté. Durtain venait vous voir et vous causiez avec lui de choses et d'autres, puis il vous quittait en vous disant à bientôt et quelques jours après vous receviez de lui une lettre datée de New-York ou de Moscou. Il m'arrive de taquiner cet oto-rhino-laryngologiste sur la facilité avec laquelle il laisse ses patients se débrouiller sans lui. Je sais qu'en réalité il prend soin de n'en jamais laisser aucun dans l'embarras. Un des traits de son caractère est la bonté. Au physique, un grand gaillard, bâti en force, avec un visage taillé à coups de serpe, comme on dit, mais dont la rudesse est démentie par l'extrême douceur de l'expression. Une intelligence profondément scientifique, un cœur ardent, un tempérament vigoureux d'artiste, voilà Durtain en trois mots. Il y a en lui un appétit dévorant du monde, un insatiable besoin de connaître pour comprendre et de comprendre pour aimer. Il est un de ceux qui nous ont apporté une vision vraiment moderne de l'univers.

Georges Duhamel ayant été invité à faire à Moscou une série de conférences, son ami Durtain dont, comme par hasard, la valise était prête, lui emboîta le pas sans hésiter. Et les voilà partis! Le *Voyage de Moscou* de Duhamel était à coup sûr un témoignage objectif; c'était plus encore l'affirmation d'une pensée et cette pensée était contradictoire, elle était en conflit avec elle-même, et ce conflit était celui de toute l'idéologie libérale d'Occident devant le phénomène moscovite. Pour ce qui touche à la réforme sociale et morale, il semble bien que Duhamel, s'il ne sympathisait pas entièrement avec le léninisme, ne lui faisait pas d'objection directe. Où Duhamel se cabrait, c'était devant les méthodes politiques et pédagogiques : censure, peine de mort, enseignement communiste. Sans faire une comparaison entre le livre de Duhamel et celui de son compagnon, on devait remarquer que ce conflit de pensée, que ce trouble, se retrouvait à peine dans Durtain. En Russie, Duhamel avait réagi en philosophe, Durtain en savant chez qui une curiosité passionnée semblait bien l'avoir emporté sur toute inclination propre.

Avant 1930, Duhamel faisait une figure toute différente de celle sous les traits de laquelle il nous apparaît aujourd'hui. Le Duhamel de la *Possession du Monde* et de la série des *Salavin*, le Duhamel de la montagne Sainte-Geneviève et de la rue Vauquelin ne laissait pas encore prévoir le Duhamel de la rue de Liége et de l'Académie. La transition se fit par le Duhamel des *Scènes de la vie future*, de qui elles furent le premier grand succès de public. J'ai trop peu connu le Duhamel de la rue Vauquelin, mais je me rappelle quelle audience sympathique il eut dans la jeunesse d'après la guerre de 14. Un soir, Durtain prononça sur lui une conférence à la Maison des Amis des Livres qu'Adrienne Monnier avait ouverte depuis peu rue de l'Odéon. Qui aurait prévu alors un Duhamel en habit vert? Ainsi va le monde... J'ai surtout connu le Duhamel de ces quinze dernières années; l'amitié que je lui porte ne nuit en rien à l'idée que j'ai gardée du Duhamel de la rue Vauquelin.

Un peu lointainement peut-être, je rattacherai à Duhamel le souvenir de Théo Varlet. Théo Varlet fut de l'*Abbaye*, si je ne me trompe; en tout cas, il y allait et Duhamel a présidé avec Jean Royère le comité qui s'était formé pour lui venir en aide à la fin de sa vie. Ce comité des « Amis de Théo Varlet » n'avait pas eu de précédent, à moins, pourtant, que

l'ancien comité Golberg... Mon Dieu, que c'est loin déjà, ce comité Golberg! Les amis de Théo Varlet se constituèrent donc en association régulière, avec membres adhérents, membres actifs, membres fondateurs, membres associés, membres honoraires, délégués régionaux chargés de la propagande, assemblées générales, etc. Qu'auraient dit de cela Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Bloy? Si bien organisée qu'elle fût, l'association des Amis de Théo Varlet n'empêcha pas le pauvre garçon de mourir.

Avant de tomber malade, il était venu me voir plusieurs fois. Il habitait la Provence. Il avait eu de grands malheurs. Il faisait pitié à voir, mais c'était un esprit et un caractère remarquables. Je ne sais s'il laissera un nom comme poète, romancier et traducteur; il est assuré en tout cas d'avoir son chapitre dans la littérature des excitants et des stupéfiants. Longtemps adonné au hachich, il a consacré à cette drogue un livre appelé à faire autorité.

Les stupéfiants et autres drogues fallacieuses sont moins en faveur dans le monde des Lettres où la vogue du bizarre et de l'anormal — inversion sexuelle mise à part — a suivi une régression sensible. Avant la guerre, l'usage du hachich était assez répandu dans certains milieux de la rive gauche; on n'y attachait pas grande importance, on en riait, on le prenait à la blague. D'ailleurs, cet usage était libre, aucune loi ne l'interdisait. En 1916, sous la contrainte morale des événements, la drogue verte fut prohibée au même titre que les toxiques, stupéfiants, opium, morphine et cocaïne. Le hachich n'est pas un stupéfiant, il en est même le contraire, mais en 1916, le législateur n'y regardait pas de si près. Aujourd'hui, un seul toxique de cet ordre échappe à la loi : le peyolt, la « drogue qui fait les yeux émerveillés », qu'il est pratiquement impossible de se procurer en France. Le hachich, le public le connaît depuis 1843, date d'un feuilleton demeuré célèbre, de Théophile Gautier dans la *Presse.* Pourtant, le mot « assassin », venu de « hachich », est dans Marco Polo et dans Joinville, le Prince des Assassins, ou Scheik, ou Vieux de la Montagne, dit Littré, faisait prendre du hachich à certains hommes qu'on nommait « feidawi »; ces hommes avaient des visions qu'on leur disait être une représentation anticipée du paradis. A ce point, ils se trouvaient déterminés à tout faire et le prince les employait à tuer ses ennemis. C'est ainsi qu'une plante enivrante a fini par donner son nom à l'assassinat. En tout cas, la vague notion du hachich,

que les voyageurs du Moyen Age et les Croisés avaient pu rapporter de l'Asie Mineure, s'était perdue au cours des siècles suivants. Elle fut révélée à Théophile Gautier par le grand aliéniste Moreau de Tours. En 1845, Dumas père introduisait le hachich dans *Le Comte de Monte-Cristo.* En 1845, second article de Gautier : *Le Club des Hachichins.* En 1851, premier essai de Baudelaire, *Du vin et du hachich comparés comme moyens de multiplication de la personnalité,* dans le *Messager de l'Assemblée.* En 1858, second essai du même auteur : de l'*Idéal artificiel,* le *Hachich,* repris en 1860 dans les *Paradis artificiels* à quoi il convient d'ajouter le *Testament d'un hachichéen,* de Jules Giraud, et peut-être, mais je n'affirme rien, n'ayant aucune référence précise sous la main, les déclarations d'Emmanuel Signoret et d'Adolphe Retté relatives à des absorptions de hachich. En somme, la littérature du hachich est pauvre, même si l'on tient compte de l'ouvrage de Théo Varlet.

Celui-ci établissait de façon convaincante que Baudelaire a peu pratiqué le hachich. Qu'il ait essayé une ou deux fois du hachich comme expérience physiologique, écrit Gautier, cela est possible et même probable, mais il n'en a pas fait un usage continu. » Ses premières expériences eurent lieu en 1843. Combien en fit-il dans la suite? Vraisemblablement un petit nombre. Les essais de 1851 et de 1858 n'indiquent pas de souvenirs immédiats. Pas un mot du hachich dans la correspondance, mais au contraire maints témoignages en faveur de l'opium. « Il n'aimait pas le hachich », déclare Adrien Marx dans le même passage où il nous apprend que Baudelaire avalait parfois d'un seul coup assez de laudanum pour empoisonner cinq personnes. Selon Théo Varlet, le hachich ne fut pour le poète des *Fleurs du Mal* qu'une simple curiosité passagère, un peu comme la coca ou la *ciguë islandaise.* Son étude du hachich dans les *Paradis artificiels* démontre qu'il connaissait la drogue verte très incomplètement. Il en a ignoré divers phénomènes, et, entre autres, ce redoutable renversement de l'effet béatifique que Théo Varlet appelle d'un mot éloquent : *l'agonie.*

Les propriétés enivrantes du chanvre étaient déjà connues des Scythes, s'il faut en croire Hérodote. La fable de Circé métamorphosant ses soupirants en animaux a probablement pour origine le hachich, car il n'est pas rare que celui-ci fasse courir des adeptes à quatre pattes. Le nepenthès, dont

il est parlé au chant IV de *l'Odyssée*, n'aurait été qu'une décoction de « cannabis indica ». Diodore, qui vivait sous Auguste, raconte que les Egyptiennes tiraient du chanvre une liqueur propre à dissiper la colère et le chagrin. Galien cite le chanvre comme un objet de consommation. D'anciens écrivains sanscrits parlent de « pilules de gaîté », à base de chanvre et de sucre. J'ai cité Joinville et Marco Polo. Un siècle auparavant, l'abbé de Lübec avait déjà décrit les paradis artificiels des Assassins. Au XVIe siècle, Carcias de Horto et Prosper Alpini, au XVIIIe siècle le chevalier Chardin, au XIXe siècle Virey, qui avait fait partie de l'expédition d'Egypte, mentionnent également le hachich et ses prodigieux effets d'excitation cérébrale. Aujourd'hui, trois ou quatre cent millions d'humains font un usage courant du hachich. En Egypte et dans tout le Nord-Africain, la drogue verte, sous le nom de kif, se fume dans des narghilés. On le fume aussi chez les Cafres, les Hottentots, les Zoulous. On le fume à Madagascar. On le consomme sous d'autres formes en Turquie, en Syrie et dans toute l'Asie centrale et méridionale. On le consomme à Java et à Bornéo. Nulle part on n'a constaté qu'il fût plus dangereux que l'alcool.

La contribution personnelle de Théo Varlet, son innovation dans l'usage de la drogue semble avoir été de réussir à diriger les rêves qu'elle engendre. Car l'effet du hachich consiste essentiellement dans un rêve immense, sans limites, peuplé d'hallucinations merveilleuses, quand il ne l'est pas d'épouvantes sans nom, où s'abolissent le temps et l'espace. Il produit aussi des effets cocasses. Le hachich est très capricieux. J'ai connu un aimable hachichin qui, un beau jour, place de l'Opéra, se mit à ramper sur le pavé gras pour entrer dans un omnibus : il lui était tout à coup apparu que cette voiture était beaucoup trop petite pour lui. La prohibition du hachich et la circulation intense des rues de Paris interdisent aujourd'hui les divertissements de cette sorte. Le pittoresque s'en va, le pittoresque est parti.

HISTOIRE SAINTE[1]

par MICHEL LEIRIS

Passé le stade de l'abécédaire, le premier livre où je m'exerçai à lire fut une petite *Histoire sainte,* ainsi qu'il convenait au caractère délibérément « bien pensant » de la petite pension que je fréquentais. Cela s'ouvrait sur la Genèse : « Dieu créa le monde en six jours et, le septième, il se reposa. » L'on y contait comment furent séparées la lumière et les ténèbres (« Que la lumière soit et la lumière fut »), suspendus à la voûte céleste le soleil, la lune, les étoiles, puis créés les divers animaux : « les oiseaux qui volent dans l'air », « les poissons qui nagent dans l'eau » et, enfin, l'homme, que Dieu fit à son image, qu'il appela Adam et à qui il donna Eve pour compagne. Peut-être fut-ce un matin de printemps ou d'été, dans une chaleur de couveuse ou de forge, que pour la première fois je déchiffrai, en ânonnant, ce texte? « J'ai le soleil dans l'œil », déclarai-je, les yeux tout embués apparemment de chagrin, à la maîtresse d'école, une fille pourtant très débonnaire qui corrigeait, avec une patience d'ange, les erreurs de lecture dont j'entendais m'excuser quand je tentais ainsi de faire intervenir à ma décharge le fait que j'étais placé près d'une fenêtre et que la clarté trop grande, frappant mon œil, m'éblouissait. Hors de proportion, plutôt, devait être avec le cadre encore très neuf de cet œil la découverte de l'univers qu'à cet instant je faisais, parallèle à cette découverte de la science dont s'ébauchait, dans mon esprit, la genèse, comme si le récit de la création du monde que je lisais n'avait été, déroulé sur un autre plan, que le récit de ce qui en moi s'amorçait : pose des premières fondations de la connaissance, sous l'œil vigilant de la maîtresse d'école qui surveillait ma lecture, de même

(1) Extrait de *Biffures,* premier volume du prochain livre de Michel Leiris, *La Règle du Jeu,* à paraître aux Editions Gallimard.

que Dieu, du haut de son éternité, avait présidé aux primitifs ânonnements des choses et seriné leur leçon aux différentes espèces avant de les laisser toutes seules dans ce jardin — ou cours de récréation — qui avait été le théâtre du péché originel. Genèse : modelage de la nature et de l'homme dans leur prime jeunesse; peut-on rêver lecture plus astucieusement appropriée au tout premier modelage de l'esprit d'un enfant que cet A. B. C. si antique et si fruste de l'enfance du monde?

Soit que la lumière solaire — traversant la vitre et éclairant crûment la page où je lisais — m'eût effectivement fatigué les yeux, au point d'en tirer quelques larmes qui brouillaient ma vue et m'embarrassaient dans un travail de déchiffrement déjà fort ardu en lui-même, soit que l'embarras même dans lequel me mettait — au contraire — la difficulté de ma tâche eût été la cause de ces pleurs et que mes yeux fussent entrés en conjonction avec les rayons du soleil simplement parce que mon regard, quittant la page pour la fenêtre, se dirigeait vers le dehors, point de mire d'un désir d'évasion, c'est à travers un voile de larmes, et compliquées du filigrane d'une irisation, que me parvenaient les lignes courtes et sobres où étaient racontées l'origine du décor qui nous entoure et celle des règles auxquelles nous obéissons. Et c'est ainsi qu'en premier lieu, par la peine que me coûtait ma lecture, était illustrée de manière patente la sentence biblique comme quoi l'homme est soumis à l'obligation de « gagner son pain à la sueur de son front » et condamné, presque dès le principe, à ne rien obtenir que moyennant l'anxiété ou l'effort. Chassé d'ores et déjà du Paradis terrestre de la plus ancienne enfance — enclos bienheureux dans lequel je vivais sur un pied de quasi-égalité avec les parties encore inclassées du monde ambiant, tels nos premiers parents avec les bêtes et les plantes — j'entamais, sous la férule de l'archange laïque qu'était la maîtresse d'école, la cruelle conquête de ce *moi* qui devait d'abord se perfectionner dans l'art de nommer les choses; m'appliquant en toute innocence, j'ignorais que chacun des mots qu'on m'apprenait à reconnaître imprimé était — en même temps qu'un moyen de me rendre plus apte à exercer sur elles une emprise pratique — un cerne d'encre ou un fossé destiné à les isoler les unes des autres et à les séparer de moi, en les reléguant à la périphérie et en déterminant — tels les rectangles de carton blanc où des maîtres de maison inscrivent les noms de leurs

convives — leurs positions respectives par rapport au point central que je suis. Bien plus : j'avais encore trop peu mordu aux fruits de l'Arbre de la Science pour entrevoir la possibilité de pareilles discriminations et c'est, à chaque phrase que je lisais, un vaste pan de nature qu'il me semblait toucher du doigt, tant j'étais envoûté par les mots. Plus tard seulement, je saurais au juste ce qu'ils sont et je ne les remâcherais plus que comme de vieux et infidèles souvenirs d'une époque où ils semblaient calqués sur la physionomie même des choses, confondus avec elles et marquant, d'elles à moi, une élémentaire communication. « Dieu » cesserait peu à peu d'être un nom aussi évident que le prénom « Eugène », par exemple, qui était celui de mon père et qui me paraissait lui ressembler comme un portrait; « Adam » ne participerait plus que par raccroc du chiendent et de la brosse à dents (images de ce que l'homme primitif, ou la peau de bête qui ceignait ses reins, pouvait avoir de rude); « Paradis » se dépouillerait presque complètement de sa saveur d'asperge, due au paradis terrestre — sorte de potager fleurant bon le terreau — et à la forme extérieure des asperges, tuyaux d'orgue rassemblés en bottes ou cierges crêtés d'une flamme mauve, qui font penser à des anges enveloppés du fourreau blanc d'une longue robe hiératique et portant aux épaules un plumage d'arc-en-ciel, aux tons rompus et mélangés. Trop fugace, à mon gré, serait bientôt passé ce temps où tout ce que je lisais était Parole, effective « parole d'évangile » dont l'absolue véracité ne pouvait être mise en question. En ce temps-là, il est certain que Dieu était le Verbe, que ce verbe était dieu et que ce dieu, dans les choses, s'était incarné. Mais tout se passe, aujourd'hui, comme si « Dieu » se vengeait de n'être plus qu'une affaire de langage, un mot entre les autres mots, et comme si moi, les idées, les mots, les choses, nous allions chacun de notre côté.

S'étant fiés au susurrement persuasif du serpent, ayant mangé la pomme et commis le péché (qui porte bien cette appellation proche de celle de la pêche, puisque c'est un « fruit défendu » qui constitue le corps du délit), Adam et Eve furent donc — comme deux enfants châtiés pour leur désobéissance — chassés du Paradis, vert bosquet que je n'imaginai jamais comme une forêt vierge mais comme un bouquet d'arbres (à peine un petit bois) tel qu'il y en a dans les jardins dits « à l'anglaise », où leur rôle est d'évoquer,

de façon conventionnelle, une idée de liberté et de sauvagerie. Un malheur ne vient jamais seul : la faute des parents fut bientôt suivie de celle de leur fils aîné Caïn, au nom prédestiné, puisqu'il semble que toute sa méchanceté, son caractère haineux, sa dureté agressive de silex, opposée à la bénignité du bel et bon Abel, soit contenue dans ce « caïn » plus abrupt qu'un caillou, dont la terminaison *a-ïn* grince hostilement — frottement d'un solide pourvu de pointes et d'arêtes contre un autre solide pourvu lui aussi de pointes et d'arêtes — alors que le mot « caillou », pour rugueux qu'il puisse paraître à l'origine, se résout finalement en quelque chose de mouillé, de poli, de presque doux, comme le galet longuement travaillé et retravaillé par les eaux du ruisseau qui le roule.

Dans « Caïn », le tréma qui marque l'*i* correspond à une sorte de rictus, retroussis de babines découvrant deux canines pointues qui saillent sur les autres dents. Mais, quand il s'agit de « Moïse », le même signe apparaît très différent. Je ne le reconnus d'ailleurs pas tout de suite dans le nom du prophète qui conduisit son peuple vers la terre promise; durant un certain temps, je crus que « Moïse » se lisait « Moisse » et ce mot, à partir du moment où je sus un peu de géographie, me parvint comme un écho du nom très euphonique de « Seine-et-Oise », département qui entoure l'agglomération populeuse de la Seine d'une ceinture un peu plus campagnarde, où ne manquent pas les endroits boisés et qu'arrose non seulement la Seine mais l'Oise, son affluent. Fraîche coulée de rivière et souplesse d'osier, qu'on retrouve dans « Moïse », même prononcé correctement : c'est au fond d'un berceau — lequel était une corbeille de vannerie garnie de poix ou de bitume — que fut placé le prophète-enfant pour être abandonné au gré du fleuve; c'est au creux d'un « moïse » — puisque ce nom sert, de nos jours, à désigner un certain type de berceau — que fut déposé Moïse, livré aux hasards de l'aventure aquatique dans une couchette de joncs entrecroisés dont la dénomination participe de la fluidité de l'eau comme de l'élasticité des roseaux qui poussent près des rives. Si ce nom même de « Moïse » reste à tel point vivant en moi — accroché par tant de ramifications — la raison en est peut-être dans ce décalage qui me le fit percevoir avec plus d'acuité lorsque j'eus rectifié ma première lecture et me fus aperçu que « Moisse » était une prononciation erronée : ces deux vocables — « Moïse » et « Moisse », dont

chacun est comme le reflet de l'autre tordu et dévié — sont accrus en vertu, du fait même de ce minime écart, qui prend l'allure d'une lésion ou d'une grimace et oblige à mieux sentir leur contenu sonore, lorsqu'ils sont ainsi confrontés et semblent mutuellement se caricaturer. Toute cette vertu — une fois « Moisse » reconnu faux et, subséquemment, biffé et comme annihilé — se reporte sur le seul « Moïse », qui se charge en même temps des résonances diverses par lesquelles se prolongeait l'autre mot : voici que le berceau de Moïse, au lieu de flotter sur le Nil, vogue maintenant sur l'Oise et voici cette rivière — comme les départements qu'elle baigne — indissolublement liée pour moi à l'idée des tiges d'osier dont je suppose qu'était fait ce berceau, hypothèse fondée peut-être sur le seul fait que, de « Moïse » à « osier », il existe un rapport d'assonance; de sorte que « Oise » m'apparaît, finalement, ainsi qu'un radical dont « osier » pourrait être l'un des dérivés. Une certaine émotion ne manque pas de m'empreindre chaque fois que je lis ou entends l'un de ces mots : « Oise » et « Seine-et-Oise », si pénétrantes sont les racines qu'ont poussées — et persistent à pousser — en moi ces anciennes associations irradiant du « sauvé des eaux » .

« Sauvé des eaux » : Moïse; « Sauveur » du genre humain : le Christ ou le Messie — qu'on pourrait dire aussi « sauveteur », vu l'accointance particulière qu'il entretient avec les fleuves et les lacs, ainsi qu'en pourraient témoigner le baptême par immersion dans le Jourdain, la marche pieds nus sur les flots, la pêche miraculeuse et — sauvetage effectif — la pacification de la tempête qui menaçait la barque des disciples sur le lac de Tibériade.

Avant tout cela, il y avait eu le déluge.

Durant quarante jours et quarante nuits, la pluie était tombée, et Noé dans son arche, avec les couples d'animaux, avait attendu que Dieu voulût bien signifier que son courroux était apaisé en traçant, d'un magistral coup de pinceau, sur ce firmament synonyme de « ciel » qui rime étrangement avec « maman » et avec « diamant », ce profil de carène retournée qui a nom l'« arc-en-ciel », schéma lumineux et inversé de la vieille « arche » de bois, en même temps que préfigure de l' « arche » d'alliance devant laquelle danserait David. De cet arc à ces arches la distance est minime : si l'un est le reflet céleste de l'arche nautique, désormais inutile et maintenant transfigurée, il est un gage de paix et

s'unit ainsi à l'autre arche, puisque arche de terre et arche de mer — autant que l'arc-en-ciel — sont toutes deux des signes de l'alliance divine. Cet arc et ces arches font donc la chaîne comme les arches d'un pont, ou plutôt : d'un aqueduc, dans lequel ce seraient — précisément — les eaux du déluge qui couleraient canalisées.

Ici encore, m'attachant à revivifier des souvenirs, — les dopant, en quelque sorte, ou pratiquant sur eux quelque chose d'équivalent à cette respiration artificielle au moyen de laquelle on essaye de ranimer les noyés — je vois surtout palpiter certains mots, de tout cela parcelles qui m'apparaissent comme les plus vivantes; je les vois s'appeler, se grouper, établir de l'un à l'autre, de cet autre à un autre, puis revenant de l'ultime au premier, un va-et-vient d'affinités; et j'inclinerais à croire qu'en eux s'étaient réfugiés (tels les échantillons des diverses espèces animales dans l'arche de Noé) tout ce qui peut aujourd'hui émerger, doué de quelque chaleur, de la grande masse d'eau froide qu'ont accumulée dans ma tête les années écoulées. De même, et sans que nous quittions pour autant le cercle des peuples sémitiques, pourrais-je parler des « tranche-syllabes », poussières orales soufflées d'un pays ou d'un siècle éloigné et montant — seuls vestiges d'un désastre — dans l'atmosphère arabe quand j'écoutais, quelques années après l'époque de l'*Histoire sainte*, un professeur de français lire en classe les *Djinns* de Victor Hugo, où figurent (au moment où le poème, après s'être déchaîné comme l'essaim des djinns, s'apaise) ces deux vers :

D'étranges syllabes
Nous viennent encor

et quand, avant de reconnaître ma bévue en lisant moi-même le texte, j'imaginais que ces syllabes étranges étaient des « tranche-syllabes », des tranches ou bouts de syllabes hachées menu ou coupées au couteau qui persistaient à traîner dans l'air — émouvants ludions sonores — après le passage des génies en ouragan.

Résorbées les grandes eaux du déluge, la terre ferme reparaît, et d'autres châtiments surviennent. Ruine de la tour de Babel, que je me figurais semblable au labyrinthe représenté dans l'une des cases d'un Jeu de l'Oye (sorte de tour conique, tout autour de laquelle court une rampe hélicoïdale); s'ensuit la « confusion des langues », brouillamini spirituel tel que les hommes — jouant à colin-maillard dans le dédale de

leurs balbutiements et s'empêtrant chacun dans le capharnaüm de sa propre pensée — parlent, mais ne s'entendent plus; à cet universel bafouillage il sera, par la suite, remédié en partie, quand le Saint-Esprit, descendant sur la tête des apôtres sous forme de languettes de flamme et y restant posé comme une série de feux Saint-Elme à la pointe d'une série de mâts, leur infusera le don des langues; ce jour sera celui de la « Pentecôte », aux feux de rôtisserie tout prêts à se changer en herse vous encerclant les côtes. Minéralisation de la femme de Loth, qui regarde par-dessus son épaule en fuyant l'incendie de Sodome et devient « statue de sel », sculpture faite en sel gemme ou bien en sel marin, effigie de quelqu'un que la stupeur a effectivement pétrifié si ce n'est « statue de selle », de même qu'on dit « statue équestre », « portrait en pied » ?

Après la désobéissance, châtiée en la personne d'Adam, c'est la curiosité qui est ici punie, autre vice d'enfant. Quant à l'orgueil, ressort moteur de l'épisode de la tour de Babel et l'un des sept péchés capitaux, on ne saura ce que c'est que plus tard : lorsqu'on nous apprendra à ne pas mépriser les « petits malheureux », ce qui implique qu'on a déjà assimilé un certain nombre de notions d'ordre social.

Plus accessible que la nature exacte de l'orgueil est celle des péchés dont Jacob se rendit coupable à l'égard d'Esaü. Acheter le droit d'aînesse de son frère affamé moyennant un plat de lentilles, extorquer la bénédiction d'un père aveugle et moribond en revêtant une dépouille animale de manière à être pris pour cet aîné dont le signe distinctif est d'être horriblement velu, ce sont tours que l'on saisit très tôt, pour peu qu'on ait des frères et qu'on soit le plus jeune, celui dont l'un des désirs majeurs est d'acquérir autant d'importance que les plus âgés. Cette peau de « bête », par ailleurs, dont le vieil Isaac tâte les poils de ses mains hésitantes, ne confère-t-elle pas à Jacob un caractère bestial et tel qu'à juste titre sa mère aurait pu le traiter de « grosse bête », tout comme disait la mienne quand j'avais fait ou débité quelque sottise? Cette même peau de bête ou de « grosse bête » ne la retrouve-t-on pas également dans la première syllabe du nom de *Bethléem*, village où naquit l'Enfant-Dieu et dont les hôtelleries, certes, sont moins hospitalières que celle du Jeu de l'Oye, case dans laquelle le pion qui y est amené par le hasard des dés est astreint à un séjour plus ou moins prolongé? *Bethléem :* village qui contient la bonne

chaleur de bête à grosse haleine de la crèche de Noël. *Noël :* mot à tréma, à crête, qui durcit la seconde voyelle comme un givre et darde sa double pointe éclatante vers l'étable où le « petit Jésus », couché nu dans la paille, dort entre le bœuf et l'âne — ce bœuf qui est peut-être? un mets avant d'être un animal — cet âne dont la femelle (ou, plus précisément, le féminin : l'ânesse) touche de très près, dans l'esprit des enfants toujours à l'affût d'un mauvais calembour, à cette « aînesse » qui passa du moins humain des deux fils d'Isaac à son cadet plus fragile mais assez astucieux pour la lui dérober. Or, dans le nom de l'usurpateur Esaü, l'on retrouve, encore une fois, le tréma.

Si celui de Noël me fait l'effet d'une pointe double (mettons : deux pointes de glace, puisqu'à la fin décembre il fait froid) ou d'une paire d'étoiles (soit : l'une pour les rois mages, l'autre pour les bergers), c'est comme la pièce la plus délicate d'une mécanique de précision que joue le tréma d'Esaü.

Dans mon enfance, le nom hébraïque d'« Esaü » me sembla, pour un temps, inextricablement mêlé à deux des meubles que possédait ma sœur. Cette sœur, à vrai dire, n'était que l'une de mes cousines germaines, élevée dès ses toutes premières années par mes parents; mais ceux-ci avaient jugé préférable, afin qu'elle ne fît en rien figure d'étrangère vis-à-vis de mes frères et de moi, de nous dissimuler, jusqu'à ce que nous eussions atteint un âge plus avancé, qu'elle n'était pour nous qu'une très proche parente et non quelqu'un de même chair et même sang. Ceci, du reste, est dénué d'importance, quant à ce que je me propose maintenant de raconter; de même, si j'ajoute pour mémoire qu'elle avait à peu près treize ans de plus que moi (le nombre des apôtres, plus le Christ, treizième convive de la Cène) et que, quel que fût le degré véritable de notre consanguinité, son rôle était celui d'une « sœur aînée », dont l'aînesse, d'ailleurs, était assez marquée pour instituer — entre deux êtres menant des vies parallèles sous l'égide des mêmes chefs de famille — une relation à part et représenter, vu cet écart presque égal à celui qui sépare deux générations, un type spécial de parenté.

Toujours est-il que l'un des meubles les plus imposants auxquels un lopin d'étendue était dévolu dans la chambre de celle qu'aujourd'hui encore je qualifie de sœur, le bahut, se rapprochait d'Esaü par l'identique hiatus *a-u*. Un autre

meuble, l'armoire à glace de la pièce qui lui servait de cabinet de toilette, se rattachait, lui aussi, à Esaü, par l'entremise de ce mot « bahut », appliqué proprement au meuble à panneaux de bois plein qui se trouvait dans la chambre, mais transféré par moi — que ne gênaient alors guère les imprécisions de vocabulaire — à cette armoire à glace avec laquelle; dans mon esprit, le meuble à panneaux de bois plein se fondait plus ou moins. Déjà plus qu'à demi placée dans l'orbite d'Esaü grâce au glissement sur elle d'un terme désignant, en vérité, un autre objet, l'armoire à glace entrait également dans la zone d'attraction du personnage biblique par la voie de perceptions directement sensorielles. Quand je pensais à « Esaü », ce qui se trouvait évoqué par la double voyelle *a-ü* (dont le tréma, surmontant le seul *u*, semblait suffire graphiquement à exprimer la dualité) c'était — bien plus que le sombre bahut où ma sœur rangeait ses robes — l'odeur fine dégagée par le pitchpin de l'armoire à glace, le grincement aigrelet (comme cette odeur elle-même) de sa porte luisante quand elle tournait sur ses gonds et le bref miroitement de la glace produit chaque fois qu'en ouvrant ou en fermant l'armoire on faisait pivoter son battant. Ce que semblait traduire le hiatus *a-u* c'était, essentiellement, l'éclair blanc émané du miroir qui me renvoyait un instant, en un cru reflet aussitôt évanoui qu'apparu, le jour tombant de la fenêtre; ce qui, en définitive, correspondait au vrai « bahut », au meuble méritant authentiquement ce nom, c'était l'armoire à glace plutôt que celle à panneaux de bois plein. En sorte que, me rappelant cela, je serais aujourd'hui presque pour me demander jusqu'à quel point — dans un monde plus cohérent, plus adéquat à notre langage et à notre pensée (tel que le lecteur des Ecritures peut imaginer l'Eden, c'est-à-dire l'univers idéal qui existait avant la chute) — les sœurs, s'il en était, souffriraient que leurs armoires à glace soient désignées par un autre assemblage de syllabes que le *b-a ba, h-u hu* qui compose le mot « bahut ».

Chose mobilière — à l'éclat de miroir ou au luisant de vieux bois saturé d'encaustique — le nom d'Esaü est, par nature, chose d'église, puisque tiré de la Bible, et (comme celui d'Isaïe, son homologue à peine transposé) il recèle en sa blondeur ligneuse un peu du buffet d'orgue. Un certain parfum d'encens, aussi. Ces redondances de fumée, orchestralement, se mêlent aux volutes de la grande bibliothèque tapageuse, surchargée de moulures dont chacune, au moment de

la messe, exsude une cire de musique quand s'ouvre tel ou tel de ses multiples registres.

Odeur d'encens également — ou mieux : arome vieillot de papier d'Arménie — est la fête de l'Epiphanie. Il est, certes, malaisé de reconnaître le Jour des Rois dans ce nom dont la grâce fanée est celle de branches végétales prêtes à tomber en poussière, comme ces décoratives « monnaies du pape » auxquelles les doigts qui viennent à les froisser arrachent un crissement desséché, dans le froid décor du salon petit-bourgeois que depuis un temps quasi séculaire elles ont pour mission d'orner. Tout au plus, retrouve-t-on dans le luxe de ces « monnaies du pape » — comme dans le charme dédoré du prénom de Fanny : corsage de satin anciennement broché ou lamé, éventail garni de paillettes — un peu de la poudre d'or, de l'encens et de la myrrhe, présents que les mannequins figurant les Rois Mages apportent, pour son « petit Noël », à l'enfant Jésus endormi dans la Crèche.

Un autre mot des livres pieux me frappait, par sa tonalité musicale; nom de personne celui-là — comme « Esaü » dont il diffère assez peu — et qui n'est autre que « Saül », désignant l'homme que le prophète Samuel sacre roi alors qu'il est à la recherche des ânesses que son père a perdues. Quand, pour la première fois, je vis les caractères qui composent ce nom de « Saül », je fis la même erreur que pour Moïse : négligeant le tréma je lus « Saul », et je pensai à un saule, à un roi Saule, un roi des Aulnes, comme on dit également qu'il y a un roi Candaule et comme aujourd'hui je sais qu'il existe un roi Lear (ou peut-être un *roi-lyre*), vieux monarque errant fou, dans le vent qui transforme en harpe éolienne sa barbe de saule pleureur. Retombée de feuillages, orage sur les aulnaies, agitation de feuilles, qui n'est pas sans rapport avec le destin de Saül.

Saisi parfois de transes prophétiques durant lesquelles il est un possédé du Très-Haut, Saül est malheureusement aussi un possédé d'orgueil; après qu'il a enfreint la volonté divine en partageant entre ses troupes le butin pris aux Philistins, sa violence fait de lui un possédé tout court, un instrument inane à travers lequel souffle l' « esprit malin ». David — tel Orphée domptant les animaux en leur jouant de la lyre — a beau charmer de sa harpe le démon qui, périodiquement, vient habiter Saül, ce mode d'incantation s'avère bientôt aussi peu efficace que peut l'être la *Romance du Saule* pour détourner de Desdémone la fureur d'Othello : Saül cherche

à clouer David contre les murs avec sa lance, le force à s'enfuir au désert. Abandonné de Dieu, il s'écroule sur le sol quand la pythonisse d'Endor fait surgir devant lui le spectre de Samuel; puis, vaincu par les Philistins, il coupe court à tout surcroît de malheur en se jetant sur son épée et meurt de cette mort lancinante qu'il voulait infliger à David.

Saül a donc l'extérieur de la force, mais, creux à l'intérieur, il n'est en réalité qu'un roseau, une flûte, que des impulsions discordantes traversent et dont la colonne d'air — sans discontinuer — frémit, plus souvent rauque que mélodieuse. Son nom d'allure si mesurée, qui s'associe au tintement d'une pendule et semble être le résultat du même dosage précis que le mot « scrupule » (étymologiquement : petit caillou, représentant un poids léger) ou que le mot « calcul » (dont l'allégorie pourrait être un joueur de triangle, le plus géométrique des instruments de musique, tant par le son que par la forme), ce nom paré d'un tréma comme de deux gouttelettes argentines tombant, au crépuscule, d'une clochette de mule désigne — fallacieusement — un personnage coléreux et cruel, en qui s'incarne la démesure plutôt que l'inspiration céleste.

Beaucoup plus qu'à un *Clavecin bien tempéré* ou qu'à la probité exacte d'un batteur de triangle, il s'apparente à l'explosion solaire du coup de cymbales ou aux oscillations sismiques de certains instruments à secouer, tel le chapeau chinois, ou le sistre, qui remonte aux anciens Egyptiens et dont on chante au deuxième acte de *Carmen :*

Les tringles des sistres tintaient...

paroles qui m'intriguaient fortement autrefois, parce que j'ignorais ce qu'est un « sistre » et tendais à croire que ce mot désignait les Bohémiens, autrement dits Gitans, Tziganes, Zingari, Romani ou bien encore « Gypsies », ce dernier nom reposant sur la croyance qui en fit durant des siècles une peuplade ayant importé d'Egypte ses tours et ses secrets.

L'orgue à vapeur des chevaux de bois (encadré fréquemment de deux figures anthropomorphes coloriées, dont l'une joue du triangle et l'autre du tambourin), la grasse musique des baraques de lutteurs (où grosse caisse et piston de cuivre cabossé attroupent la foule autour des Goliaths à caleçon de peau de tigre et à moustache), la fanfare municipale ou l'orphéon (précédé d'une bannière frangée d'or sur laquelle une lyre est brodée), l'orchestre au gai caracolement des cirques fixes (encore que forme embourgeoisée de celui des cirques

forains) ont seuls des accents comparables à la sonorité métallique des « buccins », terme éminemment guerrier qui rappelle, par ce qu'il a de dur et de mâle, le plus dur et plus mâle encore si possible « butin » (malgré le féminin trivial obtenu si l'on altère légèrement son *b* initial de manière à le muer en *p*), butin où rien n'est conservé de la grâce attachée à l'idée de l'abeille qui butine, mais dont les deux syllabes tombent sèches et drues, comme sous les coups des gens de Saül, devaient tomber les Philistins.

Saltimbanques, chiffonniers et (quoique à un moindre degré) camelots, ramoneurs, charbonniers : autant de corps de métiers qui — sans compter la masse trop flottante des Apaches — représentaient des variétés humaines particulières et tendaient à se poser, par rapport au commun des gens, en groupes ethniques aussi dûment définis que purent l'être en leur temps, vis-à-vis des Hébreux, Amalécites et Philistins. Je n'aurai garde d'oublier les suisses d'église, dont les mollets rembourrés pourraient être pris pour un caractère de la race helvétique.

« Amalécites » : briques de terre cuite, face enfumée de vieille domestique (de cuisinière nommée Félicité) cuite et ridée à la chaleur de ses marmites. « Philistins » : pelote de fil emmêlé des intestins verdâtres, gargouillis des instincts indistincts. Aux Amalécites, le craquèlement tacite des jarres (poreuses comme celles où couvaient, avides de rendre transparentes leurs parois, les lampes que Gédéon y avait fait cacher, quand les Hébreux et lui se glissèrent nuitamment chez les Madianites au parfum d'eau bénite assaisonnée d'anis). Aux Philistins, le lest d'un abdomen chargé de viscères serpentins, et la fécale teinture de bronze recouvrant les statues qu'on voyait autrefois aux devantures des bandagistes. Ce nom de « Philistins » (qui a toujours eu pour moi quelque chose de saumâtre, comme l'eau de Vichy Célestins) m'apparaît aujourd'hui bien fait pour servir d'étiquette à cette masse clapotante, clabaudante, vagissante en même temps qu'avachie, et à quel point fourmillante, bien que vague ô combien! que forment — sans sortir du bourbier de l'informe — les individus qui jamais ne comprendront rien à rien.

Je puis donc dire de ces deux peuples — sans trop céder à la manie qui consiste à retoucher mi-consciemment les traits d'une personne jusqu'à ce qu'on leur ait trouvé un certain « air de famille » avec ceux d'un parent — que leurs noms

sont des noms ressemblants. Tel est le cas de bien des noms, collectifs ou individuels, que ce soient les « saltimbanques » (aux trois syllabes en zim-boum-boum) ou « Jésus-Christ » (proche de « crypte » et de « cri »). Mais, avec « Saül », il en va bien différemment; à l'inverse de ce qui se passe pour « Esaü » (ou le hiatus joue pleinement, renforcé par le coup de scie préalable du *za*), dans « Saül » — à cause, peut-être, du *sa* trop doux? — le *a-ü* ne grince pas : il s'oblitère, s'oublie, se noie, entièrement résolu dans la limpidité de *ul*. De même, de « Booz » à « Beauce », il y a la distance qui sépare la tranquille plaine à blés de chez nous des espaces accablants où se meuvent les héros de la Bible, champs torrides qui ont besoin de toutes les bénédictions de Yahweh pour porter autre chose que de l'ivraie et du chiendent.

Le *z* — dont toute l'ardeur se résume en le mot « gaz » (inventé par le vieux physicien Van Helmont, qui l'imagina d'après le latin *chaos*, c'est-à-dire : substance subtile) — contribue à doter certains noms de lieux ou de personnes, lus jadis dans l'Ancien Testament, d'un étrange pouvoir expansif, de crêtes bleutées dépassant la norme accordée raisonnablement à toute flamme, que ce soient les lumignons hirsutes allumés sur les crânes apostoliques lors de la Pentecôte ou les feux blancs domestiqués qui remplissaient, avant le temps de l'électricité, les manchons des becs Auer, petites cornues d'où s'épanchait, dans tous les intérieurs, un élixir de lumière.

Cette nature fusante du *z* se manifeste surtout dans « Josué », dont le vrombissement final s'oppose à la marche régulière du soleil, comme l'émission soudaine d'une quantité d'énergie jusque-là inexistante dans le monde créé vient enrayer tels mouvements prévus, introduisant dans le système des forces en balance un facteur neuf, dont l'intrusion modifie tout l'équilibre et est, par suite, une sérieuse cause de trouble pour l'univers et sa correcte ordonnance. Josué, front dans les nuées : son jaillissement s'élance et, parvenu au pinacle de son ascension, se fige en dure colonne contre laquelle l'astre du jour viendra stopper (telle une locomotive arrivée à la fin de sa course et dont le piston lâche une bouffée de vapeur, avec un bruit de gros soupir ou un chuintement peu différent de ce *zŭé*). Jossué, figure butée : ce nom dérive, pourrait-on croire, du « José » espagnol torturé par l'addition (écharde ou lame pénétrant droit ou en séton) du *ŭ* par lequel le zé, déjà passablement agressif, se change en

le geyser brûlant du *zwé*. Jossué, frère de José : infime décalage de prénom à prénom; transformation, pourtant, en prophéte hébraïque d'un de mes camarades de classe qui s'appelait José Nahon, — un garçon aux cheveux noirs, plantés bien ferme et coupés ras, au visage rocailleux en dépit de son jeune âge et qui, durant longtemps, porta un pansement de linge blanc à l'un de ses poignets, à cause d'une profonde coupure qu'il me montra un jour et qui me causa une persistante horreur, parce que je crus y voir, tant la plaie avait l'air de s'enfoncer loin, comme un début d'amputation. Aujourd'hui, je rapproche de Josué ce nommé José Nahon, et le *w* inséré dans le *zé* me fait le même effet d'éclatement granuleux de figue mûre que m'avait fait, sur les bancs de la petite école où l'on nous apprenait à lire, l'exhibition de cette blessure dont mon condisciple paraissait d'autant plus fier qu'il en était plus sévèrement entamé.

A la suite de celui de Josué, vient une séquelle de noms : Suse, la typique cité orientale, bruissement d'écluse d'une foule agglomérée autour de palais aux façades émaillées et de bazars d'où monte un flux d'odeurs, symétrique à celui qui émane d'Ecbatane, à la préciosité de friandise délicatement sculptée, aux trois syllabes transparentes bâtissant un échafaudage aérien de jardins suspendus ou de pièce montée; Nabuchodonosor, richissime potentat assyrien, homme à haute tiare, grande robe toute cousue d'or et vaste barbe annelée, qu'on ne peut concevoir que couché — allongé démesurément comme son nom — parmi les encensoirs, les cassolettes et les coussins; Balthazar, triple *a* que la membrure vigoureuse des consonnes fait tinter comme un gong ou un glas, ainsi que dut sonner au beau milieu du festin la voix du trouble-fête et prophète Daniel quand il interpréta — écolier qui savait fameusement sa leçon! — la sentence apparue sur le mur comme sur un tableau noir : MANÉ, THÉCEL, PHARÈS; Eléazar, poignardant l'éléphant entre les pattes duquel il s'était faufilé, énorme voûte qui vient à point pour évoquer le hall spacieux de la gare Saint-Lazare, écho inévitable de son nom auquel répond aussitôt (comme s'il désignait quelque bouilloire ou autre instrument de torture utilisé par Antiochus contre les Macchabées) le mot russe « samovar ».

Si je prends, aujourd'hui, un plaisir positif à faire défiler devant moi tous ces noms, m'étourdissant quelque peu de l'entrechoc de leurs syllabes et cédant — ce faisant — à un agrément de surface, proche de celui qu'on aura, par exemple,

à feuilleter une galerie de costumes surannés, douée d'une certaine valeur documentaire, soit! mais qui nous séduit d'abord par ce qu'elle a de piquant et de pittoresque, il me faut bien avouer qu'il y a loin de ce divertissement assez vain au jeu profond et ancien, dont j'ai grand mal à mesurer maintenant, avec exactitude, ce qu'il y entrait de sérieux et de cru dur comme fer mais dont je sais que ses combinaisons chatoyantes, sans qu'il fût question pour moi ni de broder ni de choisir, s'offrirent à ma vision d'enfant avec le relief incisif d'images vivant de leur vie propre et situées en dehors de toute discussion.

Tout cela — à cette époque où je n'entendais pas malice — était à peine plus compliqué que le ciel bleu (dont nul n'ignore que sa couleur est bleue) ou que l'herbe (dont chacun sait que sa nature est d'être verte). Aux hommes de la Bible, de même qu'à tous les gens que je connaissais, des noms étaient attribués; et ces noms, fidèlement, les dépeignaient, comme la peau qui nous colle à la chair est la seule exacte parmi toutes nos photographies. Josué était ce qui arrête le soleil, comme la nuit est la nuit (ainsi que l'exige son nom, qui est le contraire du jour) et comme Judas (malgré l'appendice « Iscariote », pareil à ces bouillottes qui servaient autrefois à climatiser les wagons) est le judas, l'orifice traîtreux qui permet d'observer ce qui se passe à l'intérieur des prisons. Echangeant « Moisse » pour « Moïse » j'éprouvais un vertige, parce que ce n'était pas seulement un mot qui se défaisait, mais une partie de la nature des choses qui se métamorphosait, un changement subit d'identité qui, dans la personne même du prophète, s'opérait. Ainsi, Jésus, d'abord « petit Jésus », se transforme en « Jésus-Christ » quand il est mûr pour les souffrances de la croix, c'est-à-dire pour les tortures qui lui arracheront effectivement des cris.

BOUCLE DU SOUVENIR

par PHILIPPE CHABANEIX

Au Docteur Roger Savignac.

Les flots qui brisaient leur écume
A l'aurore devant mes yeux,
Et, sous un lourd manteau de brume,
L'ombre d'une ombre, un soir d'adieux...
Va-t'en seul, dit une voix tendre,
Tout seul au fond de la forêt,
Va-t'en cueillir sans plus attendre
Les belladones du regret.

Le bruit des vagues continue
A me parler de nos aveux,
Et j'attends encor ta venue,
Lointaine amie aux longs cheveux.
Te revoici. Ta main se pose
Sur mon épaule et tu souris
Comme une étrange fleur éclose
Dans un jardin maussade et gris.

Il pleut du côté de la dune,
Il pleut du côté de la mer...
Est-ce le matin ou la brune
Qui montre ce visage amer?
Il pleut toujours, mais je me berce
De faux espoirs et contre toi
Que je sens trembler sous l'averse
Je frissonne d'un trouble émoi.

L'adolescente aux œillets passe...
Est-ce la brune ou le matin?
Je la suis. Sa démarche lasse
Semble accordée à mon destin.
Blessés de la même blessure,
Nous arrivons ensemble au port
Et sur ses lèvres l'aventure
A le goût sombre de la mort.

Un chat traverse les orties.
La cloche sonne du couvent
Où sont les filles repenties
Et j'écoute gémir le vent.
Il se confond avec ma peine,
Lui qui nous apporte le froid
Et qui choisit pour vrai domaine
Le ciel des cœurs en désarroi.

Au temps de la mélancolie
La châtelaine dans sa tour
Chantait sur un air que j'oublie
Une chanson de troubadour,
Une chanson de terre sainte
Et de mirage éblouissant
Dont à jamais la folle plainte
Unit les flammes et le sang.

Loin de la ville, sous les branches,
Un pavillon de chasse dort...
Tu ne venais, aux bleus dimanches,
M'y retrouver qu'en robe d'or;
Et je t'aimais comme l'on aime
Ce que propose un coup de dé,
Chère image du désir même
Qui m'a sans cesse possédé.

Par les sentiers de la mémoire
Je vois se perdre dans les bois
La silhouette blanche et noire
D'une écolière d'autrefois.

Le colchique fleurit l'automne
Et l'anémone le printemps.
Je me rappelle une amazone
Au bord magique des étangs.

J'évoque en rêve une colombe
Qui vole bas sur les tombeaux,
Et c'est la nuit soudain qui tombe
Sur mes souvenirs les plus beaux,
La nuit heureuse et non pas triste,
La nuit que je préfère au jour,
La nuit douce où rien ne résiste
A la puissance de l'amour.

LEWIS CARROLL ET LES ENFANTS

par HENRI PARISOT

Dans sa préface à l'ouvrage anglais d'où sont tirées la plupart des lettres qui suivent, Evelyn Hatch nous dit que le goût du Révérend Charles Lutwidge Dodgson pour les enfants, à mesure que lui-même avançait dans l'âge, « became more and more of a hobby », tourna de plus en plus à la marotte. Partout où il allait, il se liait d'amitié avec les petites filles — de préférence les plus jolies — qu'il rencontrait, et même, à l'occasion, avec les jeunes frères de celles-ci, — l'aversion qu'il professait à l'égard des petits garçons n'étant pas sans souffrir quelques exceptions, à vrai dire assez rares. Evelyn Hatch précise que le cercle de ces « amis enfantins » s'élargit sans cesse, au point que leur nombre finit par dépasser la centaine!

Dans l'atelier de photographe qu'il avait fait aménager au-dessus de son appartement, il costumait lui-même ses petites amies, les déguisant tantôt en mendiantes aux pieds et aux épaules nus, tantôt en chinoises ou en turques, en paysannes bulgares ou en filles de pêcheur. Puis il les faisait longuement poser devant l'objectif, et ses exigences en vue d'obtenir des clichés parfaits mettaient souvent la patience des « modèles » à une bien rude épreuve!

*Les enfants le connaissaient rarement sous son pseudonyme littéraire de « Lewis Carroll ». Ils l'appelaient toujours « Monsieur Dodgson », et c'est M. Dodgson — personnage aussi délicieux que le fut l'auteur d'*Alice au Pays des Merveilles *— qui apparaît au long des quelques pages qu'on va lire.*

M. Dodgson fut une des figures familières d'Oxford entre les années 1855 *et* 1898*. Chaque après-midi, à la promenade ou au parc, on pouvait apercevoir sa silhouette mince et droite, vêtue de la redingote noire et de la cravate blanche*

lâchement nouée, qui, en Angleterre constituaient l'habit ecclésiastique de ce temps-là. Il marchait d'un pas vif et saccadé, son chapeau haut de forme rejeté en arrière de la tête, un sourire bizarre errant autour de ses lèvres : seul, il semblait toujours plongé en des pensées agréables; avec un compagnon, jeune ou vieux, il était d'ordinaire en train de raconter quelque plaisante histoire. Et les enfants passant sur le trottoir d'en face étaient gratifiés d'un salut, voire d'un baiser qu'il leur envoyait de la main, et rentraient enchantés chez eux annoncer la bonne nouvelle : « J'ai rencontré M. Dodgson ».

M. Dodgson invitait ses petites amies, soit à venir chez lui prendre le thé, dîner, ou poser pour les fameuses séances de photographie, soit à l'accompagner dans des pique-niques ou de simples promenades dans la campagne environnante, soit encore à venir passer un journée avec lui à Londres et assister à une représentation de la Pantomime ou du Théâtre. Au cours des promenades, il régalait les enfants d'histoires, de devinettes et de plaisanteries empruntées à son répertoire inépuisable et, au retour, après qu'on eût pris le thé dans le grand salon dont les fenêtres dominaient la place Saint-Aldate, il tenait en réserve pour elles maint divertissement. Outre l'ours de fourrure noire qui marchait tout seul dès qu'on le remontait, il sortait d'un vaste placard de magnifiques poupées, des souris mécaniques, des jouets de toutes sortes, une « orguinette » (instrument auquel il fait allusion dans plusieurs de ses lettres) dont on jouait en tournant une manivelle et, mieux encore, une multitude de boîtes à musique, dont le tintamarre féerique jetait le jeune auditoire dans un état voisin de l'extase.

Avec la même patience méticuleuse qu'il apportait à toutes ses entreprises, M. Dodgson ne s'épargnait aucune peine pour distraire ses petites ou ses petits amis, consacrant plus volontiers ses efforts à vaincre la réserve d'un enfant timide — manière d'être pour laquelle il ressentait une secrète sympathie. Par contre, il ne voulait rien avoir à faire avec les enfants gâtés, turbulents ou gloutons.

Quelques-uns des enfants, devenus grands, demeuraient ses amis, mais la plupart d'entre eux sortaient de son rayon sentimental dès qu'ils avaient atteint l'âge de la puberté. Il constate le fait dans une de ses lettres : « D'habitude la petite fille devient un être si entièrement différent lorsqu'elle

se transforme en femme, que notre amitié, elle aussi, est obligée d'évoluer : en général, cette évolution s'effectue par le passage d'une intimité affectueuse à des rapports de simple politesse qui consistent à échanger un sourire et un salut quand nous nous rencontrons!... »

Dans certains cas, le sourire et le salut eux-mêmes s'en allaient rejoindre les choses du passé, mais ceci peut être mis au compte du refus, de la part de certains parents, de laisser leurs filles se rendre chez lui sans chaperon — point sur lequel il fit toujours montre de la plus ombrageuse susceptibilité.

Les Lettres à des Enfants (1), *traduites par Jacques Papy, viennent agréablement enrichir notre connaissance, beaucoup trop fragmentaire encore, de l'extraordinaire personnalité poétique de Charles Lutwidge Dodgson-Lewis Carroll. Elles s'ajoutent à ces charmantes merveilles qu'ont, depuis une dizaine d'années, tenté de révéler au public français les premiers traducteurs consciencieux d'*Alice *et de* La traversée du Miroir, *de* La Chasse au Snark, *et de* Fantasmagorie, *de* La Vision des trois T *et de* La Canne du Destin.

(1) A paraître prochainement.

LETTRES A DES ENFANTS

par LEWIS CARROLL.
Traduit de l'anglais par Jacques Papy.

I

(Lettre écrite par Lewis Carroll à sa sœur Henriette et à son frère Edwin, peu après sa nomination au poste de « Tutor » (1) au Collège de Christ-Church.)

Ch. Ch., Oxford,
Le 31 janvier.

Ma chère Henrietta,
Mon cher Edwin,

Je vous remercie infiniment de votre joli cadeau d'anniversaire : je le préfère de beaucoup à une volée de coups de canne... Je l'ai accroché à ma chaîne de montre, mais le Doyen ne l'a pas encore remarqué.

Mon seul et unique élève a commencé à travailler avec moi; je vais vous raconter la façon dont je fais mes cours. Le point le plus important, voyez-vous, c'est que le professeur soit plein de dignité et à une certaine distance de l'élève; l'élève, de son côté, doit être ravalé aussi bas que possible. Sans quoi, l'élève n'a pas toute l'humilité requise.

Donc, je suis assis au fond de la salle, le plus loin possible de la porte; à l'extérieur de la porte (*qui est fermée*) est assis un domestique; à l'extérieur de la porte extérieure (*qui est également fermée*) est assis un sous-domestique; dans l'escalier, à mi-étage, est assis un sous-sous-domestique; enfin, dans la cour, est assis *l'élève*.

Nous nous crions les questions de l'un à l'autre, et les réponses me parviennent de la même façon : jusqu'à ce qu'on

(1) « Tutor » : professeur particulier qui, dans une Université anglaise, dirige les études d'un petit groupe d'élèves.

en ait bien pris l'habitude, c'est un peu déconcertant. Voici à peu près comment le cours se déroule :

Le Professeur. — Combien font deux et deux?
Le Domestique. — Combien sont les mois creux?
Le Sous-domestique. — Comment vont les lépreux?
Le Sous-sous-domestique. — Combien font cinq cents œufs?
L'Elève (*timidement*). — Une demi-guinée!
Le Sous-sous-domestique. — Voyez mon frère aîné!
Le Sous-domestique. — Voici venir René!
Le Domestique. — Vous êtes un bénêt!
Le Professeur (*qui prend un air offensé, mais essaie d'une autre question*). — Divisez cent par trois!
Le Domestique. — Devisez sans effroi!
Le Sous-Domestique. — Revisez votre croix!
Le Sous-sous-domestique. — Avisez l'autre roi!
L'Elève (*surpris*). — Que veut dire ceci?
Le Sous-sous-domestique. — Nul ne soupire ici!
Le Sous-domestique. — Voici du pain rassis!
Le Domestique. — Prenez un bain assis (2)!

Et le cours continue de la sorte,
Ainsi va la vie.

Votre frère très affectionné,
CHARLES L. DODGSON.

II

(*Lettre adressée à une petite fille nommée Magdalen, à qui Lewis Carroll avait donné un exemplaire de « La Chasse au Snark ».*)

Christ-Church.

Le 15 *décembre* 1875.

Ma chère Magdalen,

Je veux vous expliquer pourquoi je ne vous ai pas rendu visite hier. J'ai beaucoup regretté de ne pas vous voir, mais c'est parce que j'ai tenu beaucoup de conversations, chemin faisant. J'ai essayé d'expliquer aux passants que j'allais chez vous, mais ils ont refusé de m'écouter, en me disant qu'ils

(2) Nous ne donnons ici qu'une adaptation du texte de Lewis Carroll. Une traduction littérale n'aurait ni rime ni raison, attendu que l'effet comique est uniquement produit par une similitude de sons.

étaient très pressés, ce qui m'a paru fort grossier de leur part. Finalement, j'ai rencontré une brouette, et j'ai pensé qu'elle me prêterait une oreille attentive, mais je n'ai pu distinguer tout d'abord ce qu'elle contenait. Bientôt il m'a semblé que c'étaient des traits : alors, j'ai regardé à travers un télescope, et j'ai découvert que c'était une physionomie; ensuite, j'ai regardé à travers un microscope, et j'ai découvert que c'était un visage! J'ai eu l'impression que ce visage me ressemblait : sur quoi, je suis allé chercher un grand miroir pour m'en assurer, et, à ma grande joie, j'ai découvert que c'était moi. Nous nous sommes serré la main et nous avons commencé à bavarder; mais, sur ces entrefaites, moi-même est arrivé, s'est joint à nous, et nous avons eu une conversation fort agréable. J'ai dit : « Vous rappelez-vous le temps où nous étions tous les trois à Sandown? » — et moi-même a dit : « Nous nous y sommes beaucoup amusés; il y avait une petite fille nommée Magdalen. » — Et moi a dit : « Je l'aimais un peu; pas beaucoup, bien sûr, mais un tout petit peu. » Puis l'heure de prendre le train est arrivée pour nous, et devinez qui est venu nous accompagner à la gare? Il vaut mieux que je vous le dise, car vous ne le devineriez jamais. C'étaient deux excellents amis à moi, qui se trouvent à mes côtés en ce moment-ci, et qui demandent la permission de signer cette lettre en tant que vos amis affectionnés,

LEWIS CARROLL ET C. L. DODGSON.

III

(*Lettre adressée à Gaynor Simpson.*)

Le 27 *décembre* 1873.

Ma chère Gaynor,

Mon nom s'écrit avec un G, comme ceci : D. o. d. g. s. o. n. Quiconque l'orthographie comme le nom de ce misérable (je fais allusion, bien entendu, au Président des Comités de la Chambre des Communes) (3), m'offense gravement et à jamais! C'est une chose que je puis, à la rigueur, oublier, mais que jamais, au grand jamais, je ne puis pardonner! Si vous recommencez, je vous appellerai « 'aynor ». Pourriez-vous vivre heureuse avec un nom pareil?

(3) Il est à supposer que « ce misérable » s'appelait : Dodson. (*N. d. T.*).

Pour ce qui est de danser, ma chère enfant, je ne danse jamais, à moins qu'on ne m'autorise à le faire à ma façon, qui est vraiment très particulière. Il est inutile d'essayer de décrire ce spectacle : il faut le voir pour le croire. Dans la dernière maison où j'ai essayé de danser ainsi, le plancher s'est effondré. Je dois dire que c'était un bien piètre plancher : les poutres avaient à peine quinze centimètres d'épaisseur, on ne peut guère appeler cela des poutres. Il est beaucoup plus raisonnable d'avoir des voûtes de pierre, lorsqu'une danse (j'entends une danse de ma façon) doit avoir lieu. Avez-vous jamais vu, au jardin zoologique, l'Hippopotame et le Rhinocéros essayer de danser ensemble un menuet? C'est un spectacle touchant.

Transmettez à Amy de ma part le message qui vous paraîtra le plus susceptible de la surprendre, et croyez-moi,

Votre ami affectionné,

LEWIS CARROLL.

IV

(Les deux lettres suivantes ont été écrites à Gertrude Chataway, dont Lewis Carroll avait fait la connaissance à Sandown, petite station balnéaire de l'île de Wight.)

Christ-Church, Oxford.
Le 13 *octobre* 1875.

Ma chère Gertrude,

Je ne donne jamais de cadeau d'anniversaire, mais comme vous le voyez, il m'arrive parfois d'écrire une lettre d'anniversaire; c'est pourquoi, à peine arrivé ici, je prends ma plume pour vous souhaiter de fêter votre anniversaire pendant mainte et mainte année. Demain, je boirai votre santé (4), si j'y pense encore et si vous le voulez bien, — mais peut-être éleverez-vous une objection... Voyez-vous, si j'allais m'asseoir à côté de vous pendant que vous prenez votre petit déjeuner, et si je vous buvais votre thé, cela vous déplairait horriblement, n'est-ce pas? Vous diriez : « Beû... eû... eûh! y a M. Dodgson qui a bu tout mon thé, et il ne m'en reste plus du tout! » En

(4) « ...On dit pareillement, dans le même sens : Boire à la santé de quelqu'un, ou : Boire la santé de quelqu'un. » (Dictionnaire de l'Académie, 1777.)

conséquence, je crains fort que, la prochaine fois que Sybil viendra vous chercher, elle ne vous trouve assise au bord des flots amers, en train de pleurer et de crier : « Beû... eû... eûh! y a M. Dodgson qui a bu ma santé, et il n'en reste plus du tout! » Et comme le docteur Maund sera stupéfait lorsqu'il vous aura examinée! « Chère Madame, je suis navré de vous apprendre que votre petite fille n'a plus un seul atome de santé! Jamais, au cours de ma longue carrière, je n'ai vu chose pareille! » Et votre mère répondra : « Oh! mais je peux vous expliquer cela très facilement! Voyez-vous, elle a voulu à tout prix se lier d'amitié avec un inconnu, et, hier, ce monsieur a bu sa santé! » « En ce cas, dira-t-il, il n'existe qu'un seul moyen de la guérir : il faut attendre le prochain anniversaire de ce monsieur, et Gertrude boira sa santé à lui. »

De la sorte, nous aurons échangé nos santés. Je me demande si la mienne vous plaira! Oh! Gertrude, je voudrais bien que vous ne répétiez pas de pareilles sottises!...

Votre ami affectionné.

LEWIS CARROLL.

V

Christ-Church, Orford.
Le 9 décembre 1875.

Ma chère Gertrude,

Il est absolument impossible que vous continuiez à m'envoyer un baiser de plus dans chacune de vos lettres : ça les alourdit tellement que cela me revient très cher. Lorsque le facteur m'a apporté votre dernière épître, il avait l'air très grave. « Deux livres à payer, Monsieur! » me dit-il. « Surtaxe à cause du poids, Monsieur! » (A ce propos, je crois qu'il triche un peu. Il me fait souvent payer deux livres, alors que, à mon avis, ce devrait être deux pence...) « Oh, je vous en supplie, Monsieur le Facteur! » dis-je, en pliant gracieusement le genou (je voudrais que vous me vissiez mettre un genou à terre devant un facteur : c'est un spectacle des plus charmants). « Ayez la bonté de m'excuser pour cette fois! Ce n'est qu'une petite fille qui m'écrit! »

« Ce n'est qu'une petite fille », grommela-t-il. « Et de quoi sont faites les petites filles? » « De sucre et d'épices », com-

mençai-je à répondre, « et de tout ce qui est... » (5), mais il m'interrompit brutalement : « Mais non! Je ne vous parle pas de ça! Je voulais dire : à quoi les petites filles sont-elles bonnes, lorsqu'elles envoient des lettres si lourdes? » « Ma foi, il est évident qu'elles ne sont pas bonnes à grand'chose », dis-je assez tristement.

« Veillez bien à ne plus recevoir de lettres pareilles », dit-il, « du moins pas de cette petite fille-là. *Je la connais bien, elle est très méchante!* » Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? Je ne crois pas qu'il vous ait jamais vue, et vous n'êtes pas très méchante, n'est-ce pas? Malgré tout, je lui ai promis que nous n'échangerions plus que fort peu de lettres... « Pas plus de deux mille quatre cent soixante-dix », lui ai-je dit. « Oh! » m'a-t-il répondu, « un si petit nombre est parfaitement insignifiant. Je voulais simplement vous demander de ne pas en recevoir beaucoup. »

Par conséquent, voyez-vous, à partir d'aujourd'hui, il faut que nous comptions nos lettres : quand nous en serons arrivés à la deux mille quatre cent soixante-dixième, nous devrons cesser de nous écrire, sans quoi le facteur nous donnera son congé.

Je voudrais bien, parfois, me retrouver sur la plage de Sandown; et vous?

Votre ami affectionné,

LEWIS CARROLL.

VI

(*Lettre adressée à Enid Stevens, sœur de Winifred, à qui Lewis Carroll dédia la deuxième partie de « Sylvie et Bruno ».*)

7, *Lushington Road. Eastbourne.*

Le 13 *septembre* 1893.

Très chère Enid,

Voilà très, très longtemps que je me disais : « Enid serait bien contente si tu lui racontais les aventures qui te sont arri-

(5) Célèbre « nursery-rhyme », dont voici le premier couplet, partiellement cité par Lewis Carroll :

What are little girls made of (bis)	*De quoi sont faites les petites filles?*
Sugar and Spice	*De sucre et d'épices*
And all that's nice	*Et de tout ce qui est bon,*
And that are little girls made of.	*Et voilà de quoi sont faites les petites filles.*

vées à Eastbourne », et que j'ai l'intention de vous adresser une lettre. Mais j'ai tellement de travail, ma chère enfant! La deuxième partie de « Sylvie et Bruno » m'accapare six ou huit heures par jour (quand je suis en humeur d'écrire, et c'est généralement le cas pour l'instant). Il faut aussi que j'expédie ma correspondance. Enfin, un fait nouveau contribue encore à me prendre du temps : dimanche dernier j'ai prêché le premier sermon que j'ai jamais prêché à Eastbourne, bien que j'y sois venu régulièrement tous les étés pendant dix-sept ans (du moins, c'est mon propriétaire qui l'affirme), et je dois en prêcher un autre dimanche prochain : or, il me faut beaucoup de temps pour réfléchir à ces sermons.

Mais ce qu'il y a de terriblement embarrassant, c'est qu'il ne m'arrive absolument pas d'aventures! Oh! comment donc pourrais-je bien m'y prendre pour faire en sorte qu'il m'en arrive au moins une, afin d'avoir quelque chose à raconter à ma chère, chère Enid? Irai-je me promener dans la rue, et renverser un homme d'un coup de poing? (J'aurais soin de le choisir petit et malingre, bien entendu.) Ça, ce serait vraiment une aventure, à la fois pour lui et pour moi. Et ma part de l'aventure consisterait à être emmené par un agent de police qui m'enfermerait dans une cellule, au commissariat. Alors mes aventures pourraient effectivement vous être racontées dans une lettre. Mais, voyez-vous, ce n'est pas moi qui écrirais la lettre : il faudrait confier ce soin à l'agent de police. « Honoré Mamzelle, vous serré contante d'assavoir que M. Dodgson il ai an train de donné des kous de pié dans la porte de sa sélule. Je vien d'y porté du pin et de l'o, mai il a di qu'il en voulé pa. Il a dit komm ça qu'y vené just de dîné. » Que diriez-vous de cela, ma chère Enid?

Malgré tout, voici une petite aventure. L'autre jour, au cours d'une promenade, j'ai rencontré un petit garçon d'une douzaine d'années et une petite fille d'une dizaine d'années; ils avaient l'air fort ennuyé, et ils examinaient attentivement un doigt de la petite fille. « Que vous est-il arrivé? » leur ai-je demandé. Et ils m'ont répondu qu'elle venait d'être piquée par une guêpe. Alors je leur ai dit de mettre un peu d'ammoniaque sur la piqûre, dès qu'ils seraient rentrés chez eux, ce qui ferait entièrement disparaître la douleur. Je leur ai donné une toute petite leçon de chimie, et leur ai expliqué que, si on mélange un acide et un alcali, ils font effervescence,

et l'acide perd son acidité : or, le venin de la guêpe est un acide, et l'ammoniaque est un alcali. En arrivant chez moi, je me suis dit : « Je ne veux pas être aussi dépourvu la prochaine fois que je rencontrerai une petite fille piquée. » Aussi ai-je acheté un petit flacon d'ammoniaque, et je l'emporte chaque fois que je pars en promenade.

Si jamais le fait se reproduit, je peux rendre la petite fille très heureuse en moins d'une minute. Mais, depuis ce jour-là, je n'ai pas rencontré une seule petite fille qui ait été piquée. N'est-ce pas vraiment tout à fait regrettable?

Votre vieil ami qui vous aime,

CHARLES L. DODGSON.

VII

(*Extraits d'une lettre adressée à Helen Feilden.*)

Ch. Ch. Oxford,
Le 15 *mars* 1873.

Ma chère Hélène,

Comme votre mère m'a tracé un triste tableau de la vie solitaire que vous meniez à Torquay (en admettant, toutefois, que cette vie soit vraiment solitaire, car, à ce qu'il me semble, votre mère n'a pas employé cet adjectif, mais c'est l'impression que m'a laissée sa description), et comme elle a ajouté que vous aimiez bien recevoir des lettres pour vous consoler de la misérable existence que vous meniez (voyez-vous, elle n'a pas dit exactement : « misérable existence », mais je crois que c'est ce qu'elle devait avoir dans l'esprit), — je lui ai dit que *j'essaierais* de vous écrire une lettre; en quoi j'ai été très prudent : en effet, jamais de ma vie je n'ai *pu* écrire une lettre (mes lettres s'arrêtent toujours au bas de la première page), mais il est toujours facile d'*essayer*.................

....

Je suis très heureux que « Fantasmagorie » vous ait plu; une des raisons pour lesquelles je vous écris, c'est que je veux vous demander si vous avez lu mon petit conte de fées, intitulé « La Revanche de Bruno », qui a été publié, il y a quelques années, dans *Aunt Judy's Magazine*. Si vous ne l'avez pas lu, et si vous désirez y jeter un coup d'œil (bien que ce soit une histoire pour de tout petits enfants), je vous en prê-

terai un exemplaire : je regrette de ne pas pouvoir vous en donner un pour l'instant.

En règle générale, je ne m'intéresse guère aux fées : c'est la seule fois où j'aie essayé d'écrire à leur sujet, et, finalement, elles se sont révélées beaucoup plus semblables à des enfants qu'à des fées!

J'ignore si vous aimez les « casse-têtes », ou non. Si oui, essayez celui-ci, sinon, ne vous en occupez pas... Un monsieur (disons un gentilhomme pour rendre l'histoire plus intéressante) avait un salon muni d'une seule fenêtre, une fenêtre carrée, de trois pieds de long sur trois pieds de large. Or il avait les yeux fatigués, et la fenêtre laissait pénétrer trop de lumière; donc (n'aimez-vous pas le mot : « donc » dans une histoire?) il fit venir un maçon, et lui demanda de la modifier de façon qu'elle laissât pénétrer deux fois moins de lumière. Mais il devait s'arranger pour que la fenêtre restât carrée, pour qu'elle eût toujours trois pieds de haut et trois pieds de large. Comment le maçon s'y est-il pris? Rappelez-vous qu'il ne devait utiliser ni rideaux, ni volets, ni verres de couleur, ni rien de ce genre...

Il faut que je vous raconte une histoire épouvantable qui m'est arrivée l'autre jour en essayant de poser un problème à une petite fille. Ses parents m'avaient invité à dîner, et nous en étions au dessert. Je ne l'avais jamais vue auparavant, mais, comme elle était assise à côté de moi, j'eus l'imprudence de lui demander de résoudre le problème (que vous connaissez sans doute) du loup, de la chèvre et du chou. Et je pris des biscuits pour représenter le loup et le reste. Sa mère, qui était assise de l'autre côté d'elle, lui dit : « Réfléchis bien, ma chérie, et tâche de trouver la solution! » Les conséquences furent effroyables! La petite fille se mit à hurler : « J'sais pas le faire! Oh! maman, maman! J'sais pas le faire! »; puis elle se jeta dans les bras de sa mère, et eut une crise de sanglots qui dura plusieurs minutes! Cela m'apprendra à essayer de faire résoudre des problèmes à des enfants! J'espère que la fenêtre carrée ne vous produira pas un effet aussi terrible.

Votre ami affectionné,

C. L. DODGSON.

ÉPAISSEUR

par RENÉ JENTET

Le train de banlieue est tiède et humide de la fatigue des voyageurs et de la moiteur de l'air. Le sommeil des autres est contagieux. Un petit garçon récite une fable et s'énerve; sa sœur pleure et s'endort tour à tour. Les manœuvres de l'entreprise où je travaille discutent les résultats des courses. Un peu de sommeil pour ceux qui vont dormir, beaucoup de sommeil pour ceux qui vont travailler.

Je suis parti, ballotté dans le métro et le wagon suant de foule, vers la gare de triage où nous déchargeons de la nuit à l'aurore — 10 heures du soir, 6 heures du matin — les wagons combles de marchandises variées, motocyclettes, bombonnes d'acides, pots de peinture ou de pharmacie, et que l'équipe du jour remplira pour d'autres voyages.

Le quai de l'entrepôt sent la paille pourrie et la poussière acide, une sorte de poussière sale, chiffonnée, haillonneuse, une poussière de détritus métalliques, dernier état des ferrailles, riblons, morceaux de câbles ou des caisses, vieux emballages, crachats et mégots. Le premier soir l'odeur écœure comme des relents d'orgie, et l'ambiance saisit la pensée comme celle de ces boîtes de nuit où des fantômes vêtus de noir dépensent en une soirée ce qu'un rouleur va gagner en un mois de travail nocturne, chargeant et déchargeant dans l'obscurité d'un wagon des colis qui ne lui appartiendront jamais.

A travers les voies nous rejoignons l'entreprise. Sur terre, de longues raies brillantes se rencontrent à l'infini. Il me semble mâcher du charbon. Des locomotives manœuvrent en lançant une fumée noire ou blanche. A suivre des yeux les fantaisies d'une de ces fumées, je bute contre une traverse et m'écorche un peu. Je gagne à cette chute une envie de

partir et la nostalgie des espaces, ceux des champs, ceux des rivages; là où l'on ne risque pas de mastiquer de la grosse poussière douceâtre et de respirer des bouffées de vieux tas mêlées à l'odeur du charbon. J'ai déchiré mon pantalon de rouleur. Un Algérien me donne une épingle de nourrice pour fermer l'accroc. Je passe devant le guichet où trône le chef de chantier, un maigre aux yeux rouges. Il ressemble à une escarbille qui s'éteint, quelque chose comme une scorie démagnétisée. Avec un bout de cigarette mouillé d'une salive jaune. Toute la nuit il se promène, prêtant la main par caprice. Je lui lance mon numéro de pointage. Il est 10 heures. La ronde commence. Un de mes coéquipiers est tatoué des pieds à la tête. Il m'a jeté aux oreilles des sous-entendus suggestifs sur les dessins qu'on ne voit pas. Tout à l'heure il voudra casser la tête à un rouleur pour une raison que je n'ai pas comprise, et à cause de cette colère tous les manœuvres seront en effervescence; une sorte de frénésie sans couleur, terne et stupide, et où les coups de poing peuvent envoyer quelqu'un contre une dalle.

On roule. Rouleur de caisses, rouleur de mégots, rouleur de mots obscènes et de paroles d'argot ennuyé, simplement par habitude de graillonner du sale. Parce que cette vie nocturne ne semble pas apporter autre chose. Je me force à sortir de cet amas pour comprendre le travail. Ainsi, chaque fois que j'ai reçu un colis par le chemin de fer, il passait par les mains de ces manutentionnistes noctambules qui s'éreintent pour quarante-trois francs de l'heure, et certains pendant des années, afin de décharger et charger des masses qui pèsent souvent plus de cinq cents kilos. Pourquoi? Parce qu'ils ne savent pas faire autre chose; parce qu'il y a une faille dans leur cerveau et dans leur cœur et dans celui de ceux qui vivent en ignorant qu'à côté de leur quotidienne médiocrité s'agitent et se fomentent les remous d'une laideur inutile inventée non par des lois naturelles mais comme conséquence de la torpeur des hommes.

Le moment le plus dur est la demi-heure après minuit. Pour me distraire je regarde le halo des lampes rangées à la file qui tremblotent dans la poussière sans parvenir à être vraiment lumineuses. Et je tire le chariot ou le diable, extirpant de ma pensée vide une admiration mal consciente pour le cercle en général et pour la roue en particulier. Depuis quelques jours passe et repasse un rouleur que je croyais ivre et idiot tant

il avançait d'une démarche titubante avec des grimaces sur le visage. Je crois que je me suis trompé. Depuis six mois qu'il décharge de nuit il a acquis cette face terreuse et cette expression morne. Je suppose même qu'il doit dormir en travaillant. Du moins somnoler. Il n'ouvre la bouche que pour cracher sur les voies. Porteur! Et tout à coup j'imagine la toute-puissante beauté de ces noirs qui portent les charges sur leur tête et la grâce de ces femmes de Méditerranée ou d'Asie qui s'en reviennent du puits avec la noblesse d'une reine.

Nous déchargeons. C'est une technique à prendre. Une question d'endurance aussi et de rapidité. Le seul moyen d'échapper à la fatigue est de faire le travail le mieux possible, en virtuose, de le polir comme une œuvre d'art.

Un gros chargement de morceaux de fonte. C'est laid. Cela n'a pas de nom. Les détritus organiques sentent mauvais mais ils entretiennent le Cycle du Carbone. Entre un trognon pourri et le terreau d'où montent les fleurs les plus belles il n'y pas de différence de nature. Ces trognons métalliques sont morts d'une mort minérale. Ils sont lourds à traîner. Ils font mal quand ils échappent des mains. Moins mal peut-être que ces tôles pleines de bavures qui nous coupaient les doigts et qui ont arraché un bout de paume à un ouvrier qui s'est mis en colère contre cette matière inintelligente. Une matière à charrier pour quarante-trois francs de l'heure. Mes coéquipiers ont trouvé un sac de bonbons éventré. Pendant une demi-heure le wagon ne sentira plus la rouille, la paille putride et l'urine; il y flottera une vague odeur de menthe tandis qu'ils mâchonneront, comme des enfants qui fument en cachette, les bonbons chapardés. Les ouvriers sont misérables. Lorsque le vent souffle le froid ou le malaise il leur arrive de voler dans cette pléthore qu'ils remuent avec des crampes dans les reins et la sueur dans les yeux. Ils volent des objets ou des marchandises qu'avant la guerre on pouvait se procurer sans mal et qui, maintenant où il faut travailler presque une heure pour s'offrir une salade, représentent un luxe sans mesure. Il fait lourd. Je m'oblige à rouler ces chariots en bon débardeur puisque je n'ai pas trouvé d'autre emploi! Je cherche la parole de beauté qui me permettra de sortir de cette ferraille atone qui abîme et de comprendre. Avec quoi les hommes d'aujourd'hui construisent-ils leur destinée? Quels sont les mots de grâce qui les éclairent? Ce soir au Français on joue Racine :

Dissimulez...

dit la confidente d'Hermione à sa maîtresse,

Votre rivale en pleurs
Vient à vos pieds sans doute apporter ses douleurs.

Ainsi, pour que leur pensée dépasse l'odeur d'essence, de goudron et de scandale et monte vers le soleil, les gens de goût s'en vont entre 9 heures et minuit écouter Racine leur offrir, sur un ton miel et vinaigre, des histoires d'adultère qui finissent comme un fait divers dans un journal du soir. « La crémière de Montrouge a tué son amant; Hermione a tué Pyrrhus. » Par procuration. Pour les mêmes raisons. Un trafiquant de Pantin blesse sa femme :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes au bord où vous fûtes laissée...

Dans le flou de cette musique n'importe quoi peut surgir. Les histoires obscènes des rouleurs — ils ont pris l'habitude de dire toutes choses de cette façon, fût-ce pour demander du feu — oui, ces histoires obscènes peuvent très bien s'accommoder de cette vaporeuse demi-teinte. Formes d'art fuligineuses qui valaient peut-être à une époque où les intrigues de cour se drapaient dans l'éclat des victoires, le faste des jardins et la musique de Lulli.

Je deviens parricide, assassin, sacrilège.
Pour qui ? Pour une ingrate, à qui je le promets,
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
Dont j'épouse la rage. Et quand je l'ai servie,
Elle me redemande et son sang et sa vie!
Elle m'aime! et je suis un monstre furieux!

Curieux amour! Ces vers ont tout à coup des relents de boucherie. Je finis par préférer mon métier de débardeur et trouver plus respirable l'air où s'agitent ces hommes qui ressemblent à des caricatures à roulettes sans pensées et sans regard. Moi aussi je suis une caricature à roulettes. Saint-Ouen-les-Docks N° 32! Une charge de barils instables. Je m'amuse à les transporter à plus grande vitesse sans qu'un seul tombe. J'apprends la géographie : 24, c'est la région de Douai, Lens Arras. 56, Etampes et la monnaie des petites localités. 95, Amiens et ses satellites, etc. Il y a toujours un reflet d'humour sur les plus sombres promenades quand

il s'agit des choses humaines. Peut-être à condition de vouloir en sortir. 2 heures du matin; la pause. Un ouvrier pâle sous une barbe de trois jours s'approche de moi, par une sorte de sympathie intuitive. Presque d'emblée il me parle de philosophie. Il a de grands yeux d'enfant malade et une tête d'idéaliste anarchiste qui mange chaque fois qu'il a terminé un livre sur la réforme de la société. A son accent et à sa manière rapide et rauque de s'exprimer je le sens espagnol. Il a fait la guerre d'Espagne, fut blessé à la tête et à la poitrine, et emporté comme amnésique. Petit à petit, il s'est rappelé qu'il savait le français, qu'il était bachelier de Salamanque. Comme tous les Espagnols il se berce de la chanson douloureuse de sa vie, ce qui ne l'éclaire pas beaucoup. Il travaille pour gagner de quoi s'acheter une machine à écrire. Pendant une demi-heure il me raconte le poème de son existence, tandis que ma tête vacille de sommeil et s'applique à suivre dans son espagnol haletant la trame de ses jours. Il est poète me dit-il.

... Je sais mes perfidies,
Oenone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix...

Non, décidément ce théâtre est mort, dans un lit à dorures moisies et à chair malade. J'écoute l'histoire de l'Espagnol, le campañero, l'étudiant bachelier de Salamanque, qui fit la guerre comme les hommes ont accepté de la faire, pour finir amnésique et débardeur à quarante-trois francs de l'heure, houspillé par des commis ignares et blessé par les bavures des plaques de tôle.

Une locomotive lance des charbons rouges dans la nuit. L'escarbille s'envole vers les étoiles. Elle n'ira pas loin, mais moi, mais lui, et tous ici, nous irons plus loin qu'elle. Nous arriverons dans Véga de la Lyre, l'étoile bleue. A voir ces constellations je me rappelle soudain que le monde n'est pas ce morceau de quai où quelques dizaines de pauvres mannequins comme moi s'abrutissent inconsciemment dans un travail qui ne porte pas en lui sa signification propre. Je sais que tout à l'heure le déchargement va reprendre son rythme couleur de moisissure. A Paris tout dort. Demain matin les corps s'éveilleront. Mais les pensées, s'éveilleront-elles aussi? Et les consciences? Car il faut s'éveiller pour comprendre où en est le travail des hommes. Ceux qui vivent dans la

crasse des villes mécaniques doivent se rappeler Véga vers qui s'achemine notre monde et par delà Véga la grande Pensée cosmique des Etres et des choses. Elle est là, chaleureuse et réelle, au-dessus de ce bourbier en métal ou en chiffon qu'il faut traîner vers le soleil pour en extraire un jour quelque chose qui soit de la Vie et de la Lumière.

Dans ces lumières stellaires, au loin, à travers des rideaux d'un bleu profond, flottent des figures mystérieuses, étranges, qui montrent des choses secrètes...

Djelal ed Dine Roumi! Les seules paroles de beauté sont celles qui nous racontent notre destinée d'enfants du Soleil!

On a sifflé, les chariots recommencent à racler la pierre des quais et la ferraille des passerelles. Le travail paraît moins dur parce que l'aube va venir. Le rythme du soleil levant va sourdre doucement au travers des brumes. La tête a des alternances. Elle vacille, ne comprend plus rien ni à l'ombre ni au jour, ni à ce qui est dur, ni à la tendresse, ni à la beauté, ni à la laideur. Elle est lourde d'un travail de nuit répété. Pour échapper à son obsession, je me concentre à nouveau et lorsque par moment elle se libère, j'écoute les mots mystérieux et doux qui seuls ont pouvoir de sculpter toute cette matière dans sa véritable forme et d'élever toute pensée vers son essence :

... En un lieu au delà de tout lieu, dans une contrée sans l'ombre d'une trace, transcendant corps et âme je revis dans l'Ame de mon Adoré.

Par delà l'horizon des voies et des signaux, plus loin que ce monde de poutrelles et de croisillons, d'aiguillages et de hangars, de machines et de remblais, montent les premiers rayons du matin pour tous les paysages de la terre où la Vie peut trouver son expression parfaite.

ELÉMIR BOURGES
ET LA FIANCÉE DE PRAGUE

par RAYMOND SCHWAB

Rarement l'éternel rythme de marée qui balance l'espoir amoureux a paru si intense et si inflexible qu'entre Elémir Bourges, à vingt-sept ans, et Anna Braunerowa. Sous la plume de Bourges reviendront jour à jour les deux termes de l'alternance : d'un côté, don de tout l'être, — de l'autre, épouvante qu'il n'y ait en face que don incertain. La seule péripétie est que tantôt il affirme qu'il n'est pas aimé comme il aime, tantôt il n'en a que l'appréhension, tantôt il parvient à s'en laisser dissuader ou à endormir son soupçon. Mais ce qui est sans exemple, ce qui reste magnifique, c'est que jamais il ne mesure ce qu'il débourse à ce qu'il reçoit, il ne limite ce qu'il offre à ce qu'il craint de n'obtenir pas, et même les reproches, parfois assez raides (car il n'est pas de ceux qui s'aveuglent ni qui biaisent), n'entament pas le chant d'amour qui, par delà, continue ou reprend aussi profus, aussi munificent.

La jeune fille n'en restait pas toujours, devant un tel culte, à une demi-sensibilité. Si elle n'était pas de la même étoffe, elle n'était pas seulement du même âge, mais douée aussi d'une personnalité, avec une sorte de plumage nacré que perce parfois une griffe, avec de la trouvaille dans l'esprit qui pouvait paraître tout près de la trouvaille de cœur. C'est-à-dire que Bourges savait ce qu'il pouvait attendre, mais il ne le savait pas toujours, et il pouvait toujours se remettre à tout attendre. Sans ces hauts et ces bas, que seraient les grandes aventures du cœur? Ceci me remet en mémoire qu'à l'appel de quelque fée Bourges s'était allé, comme sous l'enseigne du destin, loger à l'hôtel de l'Estrapade.

Dès les premières rencontres il lui avait dit qu'il ne pourrait plus vivre sans elle; d'abord surprise à l'idée de quitter sa patrie, ses proches, toute une image qu'elle se faisait de la

vie, elle promit seulement de n'épouser personne d'autre; et elle accorda la permission de lui écrire en partie double, — une série par poste officielle, une autre, la seule qui comptât, en cachette des parents : c'était ouvrir au passionné de Shakespeare et de Berlioz toutes les ingénieuses imaginations de Roméo; il y eut des combinaisons de boîtes aux lettres, et ces croix dans les pages pour marquer des places de baisers.

Surtout c'était ouvrir le champ à tout ce qu'il savait pouvoir attendre de sa patience et de son influence. Car voilà un trait encore unique de cette correspondance : l'amant, s'il a sujet de se soucier et de se plaindre, ne le fait point passivement; rien du saule pleureur; il ne pourra, et ne l'oublie jamais, conquérir l'aimée qu'en la transformant; la rapprocher de lui, c'est nécessairement la rapprocher par l'esprit et en rendant contagieuse sa chaleur d'existence : la nature trouve tout naturel que ceux à qui elle a fait un cœur chaud précipitent leur chaleur vers ceux qui ont l'air d'en promettre et l'intention d'en demander.

Ainsi, ce qui chez d'autres aurait été éploration se trouve chez Bourges, par le jeu normal de l'énergie propre aux inventeurs, une action de chaque instant. Ainsi, même la passion est encore pour Elémir Bourges une province de son apostolat esthétique, une application de sa forme d'expansion, — une autre création d'œuvre.

Car presque tout est à faire dans cette entreprise du « rapprochement » : les distances, elles existent, et dans les données natales ou géographiques, et dans les habitudes prises, et dans les souhaits d'avenir, et dans toute une éducation dont, pour Mlle Braunerowa à Prague, les pôles intellectuels se trouvaient en Europe centrale; le génie s'y appelait toujours Gœthe, Schiller, Pouchkine, et Paris un peu Babylone.

Alors Bourges institue cette sorte d'ardente et minutieuse causerie écrite où les paquets réguliers de petits feuillets carrés déversent à la fois l'inépuisable effusion de son amour, les faits et gestes de sa journée, le journal rétrospectif de sa jeunesse, et puis, infatigablement, en langue de créateur, la révélation, l'exégèse de toutes les formes d'art, la proclamation réitérée des hiérarchies intellectuelles. Prodigieuse orthopédie de l'esprit et de l'enthousiasme, où un enthousiasme esthétique est toujours charrié par un fleuve d'amour passionnel. Façonnement d'une âme par toutes les ressources d'une âme agissante. Se donner comme il se donne, c'est

donner tout ce qu'il a avec tout ce qu'il est, et ce sera le meilleur, le seul moyen qu'il ait d'avoir ce qu'il l'aura faite. Car pour être heureux avec celle qu'il doit conquérir il faudrait qu'il en fît un peu une autre; il faudrait sans doute, le sait-il? qu'il fût quelque peu un autre : mais le problème des couples n'est-il pas toujours de savoir dans quelle mesure chacun des deux réussira à changer l'autre?

Que d'espoir, d'illusion peut-être, implique une telle propagande d'amour! D'illusions pourtant, sur sa correspondante sa rigoureuse expérience humaine ne s'en faisait pas volontiers, sauf celle, qui est terrible, de croire qu'on peut, sans être un dieu, changer le cœur des êtres. Pour lui aussi, sans doute, arrive un moment où il cesse de l'espérer, où il sait cette chose grave : la limite d'effort et d'essor qui fait le mur de fond d'un être.

Et pour nous quel inventaire de tout un monde intérieur! Plus même : en le livrant Bourges le précise. On n'apprend jamais si bien, même sur soi-même, qu'en enseignant.

Il aura tant de choses à lui apprendre et à lui désapprendre. A quel point il lui arrive porteur d'une conception du monde totale, intransigeante, impatiente de se communiquer et malaisément communicable, il s'en rend compte; peut-être ne mesure-t-il pas toute l'austérité du monastère qu'il a secrété autour de lui. Peut-être tient-il compte un peu moins, peut-être pas assez, de ce qu'en elle aussi il y a de jugé, d'irréductible, tout un pli et tout un plan; l'ondoiement des figures virginales, on n'imagine pas que derrière il puisse y avoir des constructions aussi rigides, des armées aussi équipées que dans un cerveau d'homme et de penseur; on se raconte qu'il ne s'agit que d'un provisoire attendant le signe de tête du seigneur, d'un fragile tout prêt à vaciller sous une poussée un peu tendre et ferme, et qu'on va facilement fondre des glaces puisqu'on ne veut, vraiment rien de plus, que fondre quelqu'un d'autre en soi-même.

A la fin de sa vie, lui, le plus émotif des amants et des pères, il répètera alors amèrement des aphorismes découragés sur le cerveau féminin; il faut voir ici de quel espoir, de quel courage, il était parti.

Le tragique est toujours que cette femme n'était pas tout à fait une autre que celle qu'il lui fallait; sur une autre il n'eût d'abord si bien rêvé, ni ensuite déteint dans la mesure du possible. Le tragique des lettres est que rarement il est sûr

d'échouer. Peut-être finalement, la constatation mènerait loin, la barrière qui ne devait jamais céder fut-elle celle de la naissance : « Ah! la Slavie m'aura rendu malheureux plus d'une fois. » Idées reçues d'une capitale, d'un patriotisme, d'une culture différente et reployée, — mais aussi particularismes dans chaque façon de sentir et de se conduire, — et, par-dessus tout, ce qui sépare le mieux deux êtres vivant côte à côte, une différence essentielle dans les rythmes de la vie : Bourges aura tant songé à une sorte de duo incomparable réservé au couple : « Ce sera si bien, au milieu de cette immense symphonie de Paris, d'être deux âmes à ne pas jouer dans le même ton que tout le monde », et puis elle et lui, on les entendait bien chanter quelquefois les mêmes airs, mais il semblait que ce ne fût jamais sur la même mesure, que jamais non plus ne fût la même, pour elle que pour lui, l'idée de la mélodie continue.

Il ne s'agit nullement, il ne s'agit jamais, de juger des créatures. Cela suffit de chercher à discerner les causes, des causes de vapeur et d'airain, pour lesquelles une créature ne peut que brûler sur l'autre en se déchirant sur l'autre...

Ainsi se poursuit la « grande passion par correspondance ». Confidence de chaque jour. Siège d'un être, où donnent toutes les légions de l'esprit, tous les envoûtements de l'art. Avec une extraordinaire unité : de bout en bout c'est le même homme et le même amour; et jamais un amour, amour d'amant et de frère, n'a su comme celui-là renouveler sans fin un vocabulaire de feu, faire de l'espérance et du tourment un poème quotidien, spontané et toujours noble.

LETTRES D'ELÉMIR BOURGES A ANNA BRAUNEROWA

Mercredi, 11 heures et demie matin [4 mars 1879].

J'ai trop envie de t'embrasser, cher cœur. Bonjour, Nanà, donne-moi tes yeux, ma chère âme. Vite! Ah, nous n'avons à nous qu'un court instant. Tu sais que je t'aime, le sais-tu? Non, elle ne le sait pas encore. Eh bien, je t'aime, je t'aime de tout mon cœur, de toutes mes pensées, cher Trésor, de tout mon Beethoven, de tout mon Shakespeare, de tout ce que je sens et je suis. Ce qui me frémit dans l'âme, pour les primitifs, pour les étoiles, pour les beaux vers mélancoliques, c'est avec cela que je t'aime. Ne veux-tu pas, chère petite fée? Eh bien, je t'aime aussi avec la gaieté, la vaillance d'un Orlando, ma chère, chère Anna Rosalinda. Es-tu gaie ce matin? Moi, j'ai travaillé péniblement, le ciel est gris : il tombe de la neige, et c'est pour cela que j'ai eu besoin de te voir, cher amour chéri, et de t'embrasser bien vite, tout au milieu d'une besogne. Pense à moi, chère âme, pense à moi. Ah, chérie, me voilà tout heureux, le cœur illuminé. Tu es le cher Médecin de mon âme. Et combien vous dois-je, Mademoiselle, pour m'avoir guéri si promptement? Dis, comment est-ce que je te rendrai jamais tout ce bonheur que tu me donnes, rien qu'en me permettant de t'aimer? Je t'aime, je t'aime, chère âme.

Vendredi, 9 heures du soir.

Si tu savais, ma chère Vie, comme je te chante doucement ou ardemment la *scène d'amour* de *Roméo!* Toutes les fois qu'il me monte au cœur un flot de tendresse, il me vient aux lèvres en même temps quelqu'une des phrases musicales que Roméo dit à Juliette. Ah, il n'y a vraiment que la musique qui rende bien l'amour, et qui soit aussi forte qu'il l'est. Non, les vers sont de pauvres choses à côté. Mon Dieu, mon cher

ange, je viens de te voir comme si tu étais là, dans le fauteuil. Je me suis penché, je t'avais devant moi, j'ai pris ta chère main et je t'ai chanté cette phrase sublime de l'Adagio, qui éclate au milieu du silence de la nuit. Et toi, tu étais si loin, mon pauvre cœur, tu ne sentais pas combien je t'aimais. Sentiras-tu ces lignes, mon amour, comme je les pense, comme je les sens? L'on est quelquefois mal disposé en lisant une lettre. Ah, mais promets-moi d'aimer ces lignes et d'y arrêter ton âme et de les comprendre, mon cher Cœur. Quel ennui que tu ne connaisses pas *Roméo!* Cette musique-là, tu la comprendras, Aninka. C'est le cri de ma passion. Il faudrait n'avoir pas d'entrailles pour rester insensible. Ah, mon âme, que ce sera bon de t'aider à pénétrer ces grandes choses! Quelle révélation ce fut pour moi! Ma vie jusqu'alors affaissée et morne, comme elle se réveille tout à coup, avec des ailes au talon! Chère âme, il me suffit de frapper la terre du pied, et de me chanter ou du Beethoven, ou du Mendelssohn, ou du Berlioz, pour m'envoler dans un air étincelant. Et que mon cœur se gonfle comme d'une marée. C'est le plus puissant opium qui existe, Nanà chérie, car l'amour, celui que j'ai pour toi, ma chère vie, c'est une ivresse *continue* et qui me laisse rarement le cœur affaissé. Oh, oui, il faut vraiment que mon travail m'ait bien occupé, que j'aie travaillé inutilement pendant des heures, pour me sentir un peu de découragement. Mais cela se dissipe si promptement, à l'idée qu'il existe une Nanà au monde, et qu'elle m'aime. Au moins, *elle* m'aime. Oh, j'ai envie d'être un enfant, et de te dire, *elle!* Comment a-t-*elle* passé ce jour? Qu'est-ce qu'*elle* fait à présent? Cher cœur, cher trésor, sais-tu ce que je te dis, quand je *te* chante le motif du milieu de l'Adagio, celui qui est un peu triste et avec le caractère du *récitatif?* Je te dis : je t'aime de tout mon *moi;* je suis éperdu de toi, mon cher Bonheur, mais c'est si triste d'être séparés, d'avoir été séparés si longtemps, de nous être connus si tard. Voilà pourquoi j'ai les yeux si tendres et si noyés en te regardant. Voilà pourquoi je te tiens au bout de mon bras pour mieux te voir et pour mieux t'admirer. Que je t'aime, mon Dieu! toujours plus et plus! Ah! regarde-moi et aime-moi. Vois, nous aurons des soirées toutes pareilles, sous le regard blanc de la lune, à nous aussi le silence parlera mystérieusement, et nous entendrons ces voix lointaines, étouffées, ces voix d'*âme* que l'on entend dans le jardin de Juliette. Vois, quand nous serons à Vatry, nous

marcherons comme eux, en nous tenant le bras et nous sentirons comme eux tout ce fleuve de lumière paisible et de sérénité qui coule du ciel, pendant la nuit, pour nous passer dans le cœur et nous inonder de mélancolie. C'est au bord d'un torrent, chère âme. Nous marchons depuis très longtemps. J'ai le bras derrière ta taille, et tu t'appuies sur moi, si doucement. Quand nos yeux se rencontrent, mon âme, notre cœur s'ouvre comme une fleur. Tu m'aimes. Ah, moi, je t'adore, Aninka, et toutes choses autour de nous, les arbres, le vent, le soupir de la terre fatiguée du jour, nous chantent ce que dit l'adagio, et mêlent nos âmes, mon âme. Mais nous, ce que nous n'aurons pas, Nanà, c'est l'angoisse de nous séparer, ce sont ces grands cris de douleur qui déchirent à tout moment leur extase. Ah, je vais tant t'aimer, tant et tant, et pour cela, chérie, je n'aurai qu'à t'aimer comme je t'aime maintenant. Va, Roméo n'aime pas plus que moi, ni dans Shakespeare ni dans Berlioz où il aime encore plus profondément et plus primitivement que chez Will. Laisse, ma chère vie, laisse-moi te chanter l'adagio. Ah, je viens de m'en griser. Si tu me voyais, tu m'aimerais, Aninka, j'ai les yeux brillants, tout illuminés, les aimais-tu mes yeux quand ils te regardaient? Les tiens, je les ai éternellement dans l'âme. Tu les feras bien aussi doux, n'est-ce pas, mon cœur, quand nous serons au bord du torrent, dans les Vatry? Ah, je ne me lasse pas de te chanter cet adagio. Si tu le comprenais jusqu'au fond, jusqu'à l'âme de son âme, si tu sentais ce qu'il y a dedans de mélancolie, d'ardeur, de passion, de bonheur surhumain, alors tu saurais combien je t'aime.

Jamais rien ne m'avait mesuré le cœur comme cette musique; aussi profonde qu'elle est, aussi profonde est mon âme, et l'amour qu'elle chante, Anna, c'est bien celui-là que je sens. Ah, nous vois-tu sous les étoiles, dans l'immense silence et la paix de notre solitude? Alors, je te prendrai dans mes bras et je te baiserai si passionnément qu'il faudra bien que tu m'aimes, mon cœur. Nous entendrons les sanglots lointains de l'eau qui coule, nous regarderons la nuit toute claire d'étoiles et il nous semblera que ces millions de roses blanches s'effeuillent sur nous silencieusement, et que leurs pétales nous tombent sans fin sur le cœur. Ah, voilà un rêve que je rêvais depuis si longtemps. Je me rappelle un après-midi à Gesny, un petit village où j'étais avec Coquand et Minet. C'était longtemps avant de te connaître : je les ai laissés

peindre en plein champ, je suis allé me coucher à l'ombre d'une meule, et là, les yeux fermés, je pensais à celle que j'aimerais, et je nous voyais tous les deux sur les bords de quelque immense fleuve, par une nuit mélodieuse et mélancolique, avec un fin croissant de lune. Ce sera avec toi, mon rêve, et ce ne sera plus un rêve. Cher cœur, je t'aime mille fois plus que je ne croyais qu'on pouvait aimer. Eh bien, mon rêve aussi sera plus beau que nous ne le rêvons tous les deux. Bonne nuit, chère âme, et pense à moi, à demain.

Samedi, 10 heures du soir.

Au moment où j'allais t'écrire, chère aimée, j'ai reçu une lettre de Signoret qui m'a jeté dans mille réflexions peu joyeuses, et me voilà à me promener de long en large en pensant à mon pauvre ami. Sa lettre est si amicale, Nanà chérie; tiens, il faut que je t'en cite un peu :

« Je ne puis te dire assez, m'écrit-il, combien tes lettres me font t'aimer, cher. Voilà encore une pensée qui me serait insupportable, celle de voir ton amitié pour moi diminuer. Mais il n'en sera jamais rien, n'est-ce pas, cher ami? » Et ailleurs, « Je pense à toi cent vingts fois par heure, cher Elémir ».

Ah, pauvre Henri, qu'est-ce que je ne donnerais pas pour le savoir heureux n'importe comment. Enfin, les nouvelles ne sont pas trop mauvaises. Quoiqu'il soit épris plus que jamais de Jeannine, il s'est remis à travailler, et c'est la plus grande affaire. Mais quand arrivera-t-il, quand abandonnera-t-il ce malheureux Marseille? Cher amour, j'avais le cœur tout triste jeudi soir, quand Mme Zola m'a dit pour adieu « Et dès que Signoret sera arrivé, amenez-le-nous ». Je pensais : « Quand sera-ce donc? » Je venais justement dans la même journée de voir le bonheur de Coquand et je faisais un retour mélancolique sur Henri qui mérite cent fois plus d'être heureux. Ah, mais, chère âme, cette journée est bien remplie. Allons, je vais bavarder et raconter par ordre. Installe-toi, là près du feu, là, pauvre chère, il fait bien laid chez nous. Hier, de la neige, un degré de froid. Tu as les mains glacées, mon pauvre cher cœur, mets-toi dans le fauteuil. Mais non! c'est mal, je suis toujours à te regarder, c'est cela qui n'avancera pas mon récit. Mais est-ce qu'il est bien important, ce récit? Ah, mon Dieu, non. Laisse un peu d'abord que je t'aime et donne-moi ta main, Naniska, pour que j'appuie ma joue dessus. Ma petite

Nanà, cher trésor. Mais tu me donnes une petite tape sur la joue et je me relève, ma chère âme, et je te dis d'abord que mercredi soir j'ai eu à dîner Lombard et Mallet, qui ne sont partis qu'à minuit. J'ai vraiment plaisir à les voir. Ce sont de bons amis, très intelligents, avec qui je parle art pendant des heures. Nos dîners chez la Flamande n'en finissent plus. On s'accoude, Nanà, on prend le café, je fume quelques cigarettes, et tout en lançant la fumée au plafond, mon cœur, ce sont des glorifications enthousiastes et émues des grands hommes et des exécrations pour tout ce qui est petit, médiocre et bête. C'est surtout Mallet et moi qui parlons; le petit Lombard nous écoute en trempant ses grains de sucre dans le kirsch, Mallet fume sa pipe, la Flamande est au fond à coudre ou à lire le *Petit Journal;* ce sont de bons moments de paresse, où l'on a l'âme comme repue, où les soucis sont écartés, et l'on est tout au plaisir de se trouver avec de bons amis, et de pouvoir dire tout ce qui vous vient en tête, sans se surveiller. Nous rentrons, Anka, j'allume ma lampe, mon feu. Lombard se met dans le fauteuil, moi, à ma place habituelle, ma petite chambre s'imprègne de tabac, comme chez vous celle *des garçons,* et nous continuons à bavarder et à rire, à moins que nous ne lisions quelque chose. Tu vois, ma chère vie, au ton attendri de ma description quel homme d'intérieur je suis. Oui, c'est vrai, rien ne vaut ma petite chambre, et je deviens casanier encore plus que je n'étais. Pourtant, le lendemain, jeudi, comme il y avait plus de quinze jours que je n'avais vu Coquand, je me suis secoué, et me voilà parti pour jusqu'à deux heures du matin. D'abord, un arrêt au Louvre, où je suis arrivé à 3 heures. Il faut te dire qu'on a mis aux *Antiques* une statue trouvée à Vienne, notre *Vienne,* et dont Lombard m'avait parlé la veille. Et de fait, il y a de quoi parler longtemps, car c'est vraiment une chose merveilleuse. Ils l'ont mise — et c'est une Vénus de Milo — juste au milieu, ce qui n'est pas heureux, car la Viennoise empêche que l'on voie la Miloénne d'un bout à l'autre de la salle, comme on le faisait auparavant. C'est une Vénus accroupie, Nanà, et la pauvre n'a pas de tête. C'est un tronc et des jambes, mais vivants, palpitants, gras et souples merveilleusement, un torse presque aussi beau que celui de la Miloénne, et qui ne lui ressemble pas, enfin une merveille, et devant laquelle je suis resté longtemps, longtemps à être ému. Je suis allé revoir ensuite les bustes romains, je me rappelais si bien l'après-midi où nous y sommes allés. Cette bourrasque

soudaine de pluie, Maman et Zdéno assoupies, et nous deux, chère aimée, en face du Germanicus. Il me semblait te voir sur la même banquette qui est toujours à la même place, et où je m'assieds chaque fois comme un enfant, à l'endroit où nous étions assis. Les salles du haut sont toujours fermées. J'ai dit bonjour à l'*Homme triste*, à la Joconde, à la femme de Rembrandt. Mais je languis après le petit saint Jean, le Lorenzo Costa, les Disciples d'Emmaüs de Rembrandt. Je suis sorti, chère âme, il faisait beau, j'avais le cœur tout plein de toi et en passant devant chez Braun, je t'ai prise par la main, cher amour, pour que tu admires avec moi les merveilleux Holbein, de Bâle, les dessins et les tableaux, dont nous achèterons sûrement quelques-uns, puis les Millet, les beaux Van Dyck de la Haye; chez Goupil, il y avait le plus charmant Corot, fin, lumineux, poétique comme un air de flûte, et qui sentait frais et bon rien qu'à le regarder. C'est ainsi que nous sommes arrivés chez Coquand, et puis, chère âme, tu t'en vas de nouveau et je grimpe seul ses six étages. L'atelier encombré, en désordre, Minet absent pour cause de déménagement et le pauvre Coquand, lamentable aussi, car je parlais tantôt de son bonheur, chère âme, mais c'est de celui qu'il *pourrait avoir*. Son tableau le désespère, il y manque quelque chose, et nous ne savons quoi, ou plutôt si, un frémissement, je ne sais quelle vie qui n'y circule pas. Il est fini, il y manque l'âme. Le voilà à jérémier, moi, je ne pouvais pas lui dire le contraire, et tous deux dans les litanies du désespoir. Il ne sait que faire; s'il avait plus de temps, il recommencerait entièrement, mais j'espère toujours qu'à force de retouches et de rehauts, il finira par le faire vibrer et chanter et par l'animer (1).

Nous avons dîné, nous sommes revenus nous chauffer dans leur chambre. La rue d'Aumale est calme à 8 heures du soir, comme une rue de village, c'était très intime, malgré le vilain plafond rouge. Je suis parti à 9 heures au galop. Heureusement, cher cœur, que ce n'est pas loin de Zola, et là, au lieu de tête à tête à trois, je tombais en nombreuse assemblée. Il y avait la cohorte des jeunes gens, Guillemet, le romancier Duranty, un des amis de Coppée qui est aussi le mien, nommé Haag, tous très gais, bruyants et tumultueux, mais moi, mon cher cœur, une assez mauvaise nouvelle m'attendait (2). Décidément, je porte malheur à tous les journaux où je présente

(1) Au-dessus de cette ligne, l'auteur a ajouté après coup : *Il l'a fait.*
(2) L'auteur a ajouté après coup : *Non pas si mauvaise, Aninka, mais l'affaire est toujours en suspens.*

mon roman. Tu te rappelles que, l'année dernière, au moment où j'allais être accepté, mon roman (mot rayé par l'auteur) a cessé de paraître. Allons, sot que je suis, j'ai la tête pleine de « mon roman », c'est le *Bien Public* que je veux dire. Eh bien, à peu près la même aventure nous arrive. Le *Voltaire*, où Zola a porté mon manuscrit, doit être vendu le 5 mars. Si c'est le libraire Marpon qui l'achète (celui qui est sous l'Odéon), mon roman est reçu et passe d'une façon certaine; si ce n'est pas lui, par suite d'intrigues peu intéressantes à te dire, le *Voltaire* cessera de paraître. Zola m'a donné bon espoir que Marpon l'emporterait, je n'ose m'y fier, de peur d'une déception trop forte. Mais vraiment quelle fatalité! Enfin, ne te chagrine pas, ma chère vie. D'une façon ou de l'autre, mon roman paraîtra, et le *Crépuscule des Dieux* mettra fin à nos chagrins et à notre attente. Et puis, qui sait, ce sera peut-être Marpon. Je saurai cela mercredi prochain. Car Zola m'a promis de m'écrire et dans tous les cas, je verrai ce qu'il me dira jeudi, pauvre cher amour, je voudrais n'avoir rien que des tendresses et des bonnes nouvelles à te dire, depuis jeudi, je pense à toi pour t'annoncer ce demi-échec. Ah, mon cœur, moi à qui cela eût été bien égal autrefois, je suis devenu tout pâle et lugubre, je ne pouvais penser à autre chose, quoi que l'on dît autour de moi. La réunion était très animée, toujours force cancans littéraires, des écrits, des anecdotes. La petite Vierge de Marbre est encadrée maintenant, elle pend au mur, mais beaucoup plus bas. J'étais à côté de Zola, je m'appuyais le menton, sans rien dire, sur le fauteuil de Huysmans, et puis tout de même j'ai repris courage, je me suis mis à causer avec Haag; on a servi le thé, on a passé dans la salle à manger que nous emplissions jusque dans les coins. Tout à coup, la sonnette tinte. Etonnement, tu penses bien, il est onze heures. On était en train de citer des noms quand la porte s'ouvre et nous voyons Daudet et sa femme, qui arrivaient de chez Hugo. On s'est serré comme on a pu, on leur a fait place—une petite place—et la conversation a repris. J'étais un peu désillusionné sur Daudet. Il a une si vilaine voix rude et toujours un peu l'air de s'écouter. A sa façon de prendre la parole, cher cœur, nous semblions de jeunes disciples admis au banquet de vérité, et jouissant pour la première fois de la parole de vie. Non, pourtant, mais il y avait un brin de cela, Madame est simple, et a l'air bon et intelligent, une figure un peu pointue avec ce regard voilé, ces yeux à demi fermés de myopes qui vont si bien à certains

visages. Elle paraît avoir pour Alphonse la plus grande vénération. Ah, mon cher cœur, comme tu es supérieure à toutes ces femmes et j'espère aussi devenir supérieur à Zola et à Daudet, faire de plus beaux romans que les leurs. Comme ce sera bon d'avoir quelques amis, de vrais amis, comme Henry, Pigeon, Minet, de temps en temps à prendre une tasse de thé. Ceux-là aiment et comprennent les grandes et vraiment belles œuvres, tandis que Zola et Daudet, une fois sortis de leurs propres livres... Tiens, Zola avoue qu'il ne comprend rien à Shakespeare. Dès ce jour-là Signoret et moi, nous l'avons jugé. Il ne sera jamais notre homme. Il sent Balzac, mais à faux, certainement. Pour Daudet, il disait qu'il ne comprenait rien à la peinture. Cela non plus ne m'est guère allé. Le plus intéressant de sa conversation, Naniska, a été le récit de son *four* colossal de *Lise Tavernier*, un drame en 7 actes auquel il avait travaillé un an et demi. C'est en 71. La pièce est tombée à plat, le premier soir. Il a été très abattu, nous racontait-il, puis petit à petit, s'est relevé. Oui, mon cher amour, il faut de la patience et de la fermeté. C'est long, mais tu vois qu'on arrive. Allons, adieu, cher cœur chéri. Voilà tout juste minuit qui sonne, et je suis fatigué de la journée. Ce soir, je ne te parlerai pas plus de dix minutes — à ton portrait — chère âme aimée. Dors bien, Nanà chérie.

LE " CRÉPUSCULE DES DIEUX " ET SAINT-SIMON

par ANDRÉ LEBOIS

Jamais étude des « sources » ne fut plus fructueuse. Tout le *Crépuscule des dieux* ne vient pas de Saint-Simon : Bourges utilise ses connaissances, alors fragmentaires, de Wagner; l'inceste de Christiane et Hans Ulric se déroule à l'ombre de *La Walkyrie,* du *Manfred* de Byron, et de Ford (*'Tis pity she is a whore*); les chapitres VII, VIII et IX s'inspirent de la biographie du duc de Brunswick et de la *Gazette des Tribunaux.* Mais, sans parler du style, — condensé de Saint-Simon plus encore que pastiche, et tel que Saint-Simon, lu après Bourges, paraît timide, — la présence du mémorialiste est constante dans le roman. Dans *La boîte à perruque,* (1935), Fernand Fleuret admire l'occulte vertu des noms, observe que tout Elémir Bourges était dans le sien, et le montre « traînant derrière sa longue houppelande une escorte d'ombres tragiques et princières, qui devaient chatoyer de tous leurs feux pour ceux qui voient l'invisible » : n'est-ce pas ainsi que nous imaginons Saint-Simon? Et Fleuret note cette confidence de Bourges : « A la bibliothèque de Versailles, j'ai relu trois fois Saint-Simon tout entier : ça prend du temps! » Triple *relecture* précédée de mainte lecture, Bourges n'ayant habité Versailles que près de vingt ans après *Le Crépuscule.* Mais ce temps ne fut pas perdu!

Saint-Simon lui a fourni des traits de caractères et de mœurs, anecdotes et situations dramatiques, et bien des éléments de ses décors.

★

Et d'abord la méthode : l'histoire ressuscitée, ranimée, par l'accumulation des petits faits. Stendhal? soit! Mais Stendhal n'aurait-il pas acquis dans Saint-Simon ce goût du concret, du détail intime, au besoin grossier, voire malodorant, mais qui peint, s'impose, fait vrai par sa futilité même? « Ces bagatelles échappent presque toujours aux *mémoires,* souligne Saint-Simon. Elles donnent cependant l'idée juste de tout ce que l'on y recherche, qui est le caractère de ce qui a été, qui se présente ainsi naturellement *par les faits.* » Explicite sommation d'aimer ce que jamais on ne verra deux fois : Bourges lui doit la réussite qu'est *Le Crépuscule des Dieux.*

Les renseignements glanés sur Charles de Brunswick, il ne les a point dédaignés. Mais il dut rire — le rire de Bourges! — de retrouver, chez tels originaux de Saint-Simon, des traits, des marottes de son fou. Qu'il l'ait doté de cinq enfants, lui qui n'eut qu'une fille naturelle, prouve assez qu'il ne s'astreint pas à un portrait du détestable souverain : il le déplace dans le temps; il use du fécond procédé de la contamination; il hausse jusqu'à l'épopée bouffonne le dangereux maniaque qu'avaient crayonné Gobineau dans *Les Pléiades,* Daudet dans *Les Rois en exil.*

Ce roi « très Régence », il le voit pareil au duc d'Orléans. Celui-ci, dit Saint-Simon (VII, 27) (1), était « né ennuyé, et il était si accoutumé à vivre hors de lui-même, qu'il lui était insupportable d'y rentrer, sans être capable de chercher même à s'occuper. Il ne pouvait vivre que dans le mouvement et le torrent des affaires, comme à la tête d'une armée, ou dans les soins d'y avoir tout ce dont il aurait besoin pour les exécutions de la campagne, ou dans le bruit et la vivacité de la débauche ». Mais armées, campagnes, sont interdites au duc exilé : cet appétit de divertissement, au sens pascalien, Bourges en fait une agitation fantasque pour des riens, des sautes d'humeur, des caprices dispendieux; Saint-Simon et M. de Chevreuse ont surpris le duc de La Rochefoucauld jouant aux échecs avec son laquais : Bourges flanque Charles d'Este du baladin Arcangeli. Luxe insolent de la mise, dia-

(1) Je cite l'édition Chéruel, en XX volumes; et la Bibliothèque Plon, à 3 francs (!), 237 pp.

mants et cabochons, huit millions de pierreries à l'épée, ce sont des détails authentiques sur Brunswick, mais d'Effiat, dans Saint-Simon, XI, 10, porte aussi une croix de Saint-Esprit de diamants, et tout l'habit garni de boutons et de boutonnières de diamants : excentricités éternelles. Les fureurs de Charles d'Este, telles « qu'on en était toujours en anxiété, comme d'une mine qui va partir » lui sont communes avec M. le Duc (IV, 37), « embourbé dans son humeur qui éloignait tout le monde de lui, comme d'une mine toujours prête à sauter », et, mais oui! avec le Roi-Soleil. Celui-ci, à Marly, en 1695, « aperçut un valet du serdeau qui, en desservant le fruit, mit un biscuit dans sa poche. Dans l'instant, il oublie toute sa dignité, court sur ce valet qui ne s'attendait à rien moins, ni pas un de ceux qu'il sépara sur son passage, le frappe, l'injurie, et lui casse sa canne sur le corps... » Ainsi la menace du duc, en sa « si excessive furie », de lâcher sur la canaille ses dogues de Cuba, est suivie d'une fuite éperdue des notables de Blankenbourg.

Le régime du duc sur le chemin de l'exil, accablé, dans sa berline fermée, par la chaleur de juillet, c'est celui de Pierre le Grand, à Paris, en 1717. Les pastilles de cannelle, les biscotins dont il bourre sa perruche, autant d'emprunts aux habitudes de Louis XIV. Les amusements saugrenus imaginés par Arcangeli : « ... papillons étouffés dans l'huile de rose, semer du cresson sur de la flanelle... » diffèrent peu de ceux que la cour reprochait au duc de Bourgogne et tournait en ridicule : « ... des mouches, guêpes crevées, un fruit dans de l'huile, des grains de raisin écrasés en rêvant... » (IV, 9 et V, 16 : *Discours sur le duc de Bourgogne*). Charles d'Este n'aime pas l'odeur de l'œillet, Louis XIV n'en pouvait souffrir aucune, que la fleur d'orange. La Dauphine appréciait le doigté de Nanon, qui lui troussait les jupes en public et lui glissait le clystère; Charles d'Este, le talent d'Arcangeli, « unique à glisser un clystère ». Au chevet de Claribel malade son père se divertit à badiner, joue « aux olives ou à la mourre, en se laissant rafler son argent » : Louis XIV, par tendresse pour la duchesse de Bourgogne, « s'amusa à badiner, et sortit de cette gravité qu'il ne quittait jamais, pour jouer avec elle aux olives... » (I, 17).

Le récit des perpétuels travaux, des transformations que le duc ordonne en son hôtel, se souvient des remarques ironiques de Saint-Simon sur les embellissements de Marly et de Saint-Germain, dont les sites lui semblent mal choisis

et les aménagements coûteux. Charles d'Este fait « rechanger dix fois la boiserie prête à poser » dans ses écuries; le duc d'Aumont, lui (VI, 25), avait « boisé son écurie, comme un beau cabinet, avec une corniche fort recherchée tout autour, qu'il garnit partout de pièces de porcelaine ». A l'exemple de l'abbé d'Entragues, le duc entretient, à force de saignées, sa pâleur qu'il juge intéressante et singulière. Comme le tzar Pierre en 1717, il fait beaucoup d'honnêtetés aux dames qui viennent *en voyeuses* l'admirer au Palais-Royal. Il est parfois en difficultés avec Napoléon III sur le chapitre du protocole; l'empereur exige « la suppression du chasseur en plumet de coq et des valets qui marchaient, certains jours, devant le carrosse ducal, avec leur canne à pommeau d'or »; Stairs, sous la Régence, fit ainsi à Paris, et dans la cour du roi, une trop superbe entrée : « il fallut entrer à deux chevaux et délier les six autres » (XI, 7). Du moins, Charles d'Este peut-il distribuer des médailles d'or à son effigie, portant au revers la cérémonie de l'inauguration de l'hôtel; idée cocasse chez un exilé, mais qui parut charmante chez le petit Louis XV : « Les jeux des rois sentent toujours la distinction... Il imagina des médailles pour les donner aux courtisans de son âge qu'il voudrait distinguer. » (IX, 23.)

L'idyllique tableau du duc *counting out his money,* comme dit la *nursery-rhyme,* près de sa maîtresse la Belcredi qui « travaille en tapisserie », c'est le couple royal espagnol vu par Saint-Simon en 1721; à table, leurs menus sont les mêmes, et leur façon de manger, à ceci près que Bourges se souvient en outre de prescriptions de Fagon à Louis XIV. Si le duc, las de la chanteuse, lui donne mainte remplaçante, la tyrannie de Vénus n'est pour rien dans ce défilé : le Régent, blâmé par Saint-Simon, avoue de même qu'il « n'avait plus besoin de femmes, et que le vin ne lui était plus de rien, même le dégoûtait » (XII, 22). Les exigences de Charles d'Este paraissent odieuses, mais Louis XIV n'était pas plus conciliant : « ... Grosses, malades, moins de six semaines après leurs couches, dans d'autres temps fâcheux, il fallait être en grand habit, parées et serrées dans leur corps, aller en Flandre et plus loin encore, danser, veiller, être des fêtes, manger, être gaies et de bonne compagnie, changer de lieu, ne paraître craindre ni être incommodées du chaud, du froid, de l'air, de la poussière, et tout cela précisément aux jours et aux heures marquées, sans déranger rien d'une minute » (VIII, 12). Ce trait d'ancienne politesse, « qu'à

toute femme, le duc tirait son chapeau, même aux jardinières de Vandessen », Saint-Simon le relevait chez le roi : « Jamais il n'a passé devant la moindre coiffe sans soulever son chapeau, je dis aux femmes de chambre et qu'il connaissait pour telles... » Mais la lettre de trois lignes à Miss Sinclair, où il la prie de s'aller... en propres termes, elle est de Saint-Simon à Villeroy :

« Ma réponse fut laconique : je lui mandai que je le remerciais de sa nouvelle, que je le priais de s'aller... en propres termes, et de me croire, etc... » (V, 7, 1709.)

En 1696, Louis XIV eut *une* anthrax au cou, « qui ne parut d'abord qu'un clou, et qui, bientôt après, donna beaucoup d'inquiétudes. Il eut la fièvre, et il fallut en venir à plusieurs incisions par reprises » (I, 22). Le duc se voit affligé du même mal, devenu masculin : « Il avait eu la fièvre... Quoiqu'il y eût déjà grand soupçon d'un anthrax, par la douleur violente qu'il sentait au cou, et l'inflammation qui y paraissait, les médecins ne parlèrent que d'un simple clou. Mais il fallut bien déclarer le péril, et l'on fit une première incision » (p. 210).

Le dernier chapitre, sur lequel tombe la nuit qui, après le « crépuscule », enveloppe le dernier des dieux, contient encore plusieurs souvenirs de Saint-Simon : la tonalité, le désastreux bilan tiennent déjà dans cette analyse de la vieillesse du Roi-Soleil :

« Accablé des plus cuisants revers de la fortune, après une si longue habitude de la dominer, il le fut bien davantage par les malheurs domestiques. Tous ses enfants avaient disparu devant lui, et le laissaient livré aux réflexions les plus funestes. Il s'attendait lui-même à tout moment au même genre de mort » (par le poison : il y a tout naturellement chez Bourges aussi tentative d'empoisonnement) (Saint-Simon, VII, 10, 1714). Aux dames des gradins, l'année de sa mort, quand il reçut l'ambassadeur de Perse, Louis XIV parut « fort cassé, maigri et très méchant visage ». Il avait un habit noir et or, avec l'ordre par-dessus. Charles d'Este à Bayreuth s'exhibe « fort voûté sur un bâton, en grand uniforme noir et or, avec les plaques de ses ordres ». La goutte et l'enflure des extrémités ne sont pas les seules disgrâces de Son Altesse moribonde : « Le corps lui avait rompu au nombril, en sorte qu'il fallait le soutenir avec une espèce de ventre d'argent; et deux descentes qu'il avait à l'aine, par surcroît, lui donnaient la crainte continuelle de l'accident le

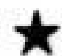
plus léger. » C'est la triste infirmité qu'avait connue Clément XI. Ce pape, « qui avait plusieurs descentes..., était fort gros, rompu aussi au nombril, relié de partout et soutenu par une espèce de ventre d'argent, en sorte que l'accident le plus léger et le plus imprévu suffirait pour l'emporter brusquement, comme il arriva en effet » (XI, 29).

Le testament de Charles d'Este, « ce cœur qui n'aima personne et qui fut aussi si peu aimé » — pour reprendre la concise oraison funèbre de Louis XIV, par Saint-Simon — présente de curieuses similitudes avec le propre testament du duc et pair. Son Altesse indique que ses grandes décorations « n'ont pas besoin d'être renvoyées aux grands maîtres »; écho de la recommandation de Saint-Simon à son valet de chambre Raimbault : « rendre mon collier de Saint-Esprit et la croix qui y pend au grand trésorier de l'ordre ». Saint-Simon demande qu'on ouvre son corps en deux endroits pour qu'on reconnaisse, « à l'utilité publique », les causes de son enchifrènement et de ses étouffements : Charles, moins altruiste, veut que cinq médecins et chirurgiens s'assurent « si je n'ai pas été empoisonné ». Saint-Simon loue son maître d'hôtel, le Sieur du Nesme, par qui « j'ai toujours été si fidèlement et honnêtement servi »; le duc, M. Smithson, « mon grand trésorier, qui m'a toujours bien et fidèlement servi ». Enfin, même surcharge : « Si on ne lit pas bien parce que j'ai récrit la somme, c'est un million (Saint-Simon, 400 francs) que je lui donne. »

A l'ouverture du corps, « toutes les parties s'en trouvèrent si malsaines et gâtées, que les physiologistes s'étonnèrent que Charles d'Este eût vécu jusque-là ». Du corps de Louis XIV, au contraire, « les parties se trouvèrent toutes si belles et si saines, qu'il y eut lieu de juger qu'il aurait passé le siècle de sa vie. »

Les dernières lignes du *Crépuscule* sont justement célèbres. C'est la bombe, a écrit Cocteau, qui termine le feu d'artifice : « Ah! l'atroce bombe! Charles d'Este embaumé ne peut-il donc se tenir enfin tranquille? Quel cochon! Son cœur éclate et n'embaume personne. » Une urne, en effet, « où l'on avait placé les entrailles mal embaumées, qui fermentèrent, éclata avec une odeur intolérable, pendant la cérémonie des funérailles, et causa une grande frayeur parmi les assistants ». Energique résumé d'une aventure « fort ridicule », arrivée pendant la pompe funèbre de la Grande Mademoiselle, fille aînée de Gaston :

« Au milieu de la journée et toute la cérémonie présente, l'urne, qui était sur une crédence et qui contenait les entrailles, se fracassa avec un bruit épouvantable et une puanteur subite et intolérable... C'étaient les entrailles mal embaumées qui, par leur fermentation, avaient causé ce fracas. Tout fut parfumé et rétabli, et cette frayeur servit de risée. » (I, 4, 1693.)



Giulia Belcredi était faite, nous dit-on, pour vivre dans l'Italie des Borgia ou des Strozzi, avec un Vinci qui l'eût peinte. Si proche qu'elle soit de Laura de Dianti, ou du *white devil,* Vittoria Accorambona, elle a dans Saint-Simon des sœurs, comme la marquise de Prie, maîtresse du Régent, « un prodige de l'excès des plus funestes passions », ou la marquise del Surco, « faite exprès pour son mari », dont elle servait, avec beaucoup d'esprit et d'intrigue, l'ambition « en apparence tranquille, en effet la plus active et la plus infatigable ».

L'Italienne Emilia, cette Marphise, cette Bradamante, reine de théâtre bottée, coiffée d'un feutre à plume grise, expédie son déjeuner comme faisait la marquise d'Alluye : — « Le matin, tout en discourant, elle envoyait chercher une tranche de pâté ou de jambon, quelquefois un peu de salé ou des petits pâtés, et les mangeait » (XI, 22). Vers midi, à son retour du Bois, rhabillée et déjà prête à ressortir, Emilia « envoyait chercher du salé et une tranche de jambon, quelquefois des petits pâtés, qu'elle mangeait debout, tout en discourant ». La précaution qu'elle prend, de dormir « les bras attachés en haut pour avoir de plus belles mains », était une invention de l'abbé d'Entragues (XI, 18).

La minceur de Claribel est telle qu'elle eût passé par un anneau; l'hyperbole est de Saint-Simon : Mme de Castries était « un quart de femme, et aurait passé dans un médiocre anneau » (I, 25). La cousine Sophie, princesse de Hanau, étonnamment maigre, d'une taille qui effrayait, visage enflammé, longues dents de sorcière, et tant de piété et de vertu, est un calque de Mme de Miossens (VII, 4). Christiane se réfugie aux Carmélites de Poitiers; la duchesse de Berry faisait des retraites austères aux Carmélites du faubourg Saint-Germain (XI, 9).

Les comparses masculins sont silhouettés d'un seul trait,

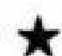
mais parlant. M. Cordebœuf d'Andonville, colossal hobereau normand, l'air jovial et enflammé, a l'aspect « de ces gros brutaux de maquignons ». Tel apparaît à Saint-Simon Huxelles, maréchal de France, qui, avec son grand visage couperosé, « ressemblait tout à fait à ces gros brutaux de marchands de bœufs » (II, 35, 1703). Le gentilhomme au nom de cloche rompt net, en s'asseyant, la chaise que lui désigne Son Altesse : en un conseil fameux, le duc de Noailles « tira son tabouret à grand bruit, et s'assit dessus à le rompre » (IX, 19). Un amant d'Emilia, Courson, « avec le jaune, la laideur et les bourgeons dégoûtants de son visage », n'est guère plus flatté que, dans Saint-Simon, ce gros garçon qui, « avec force bourgeons, ne ressemblait pas mal à un abcès » (VIII, 25). En sa joaillerie, le sieur Van Moppes, aux deux énormes bosses, le museau livide, « et ressemblant fort à une grenouille », c'est, tout « recopié », Mézières : « un petit bossu devant et derrière à faire peur, avec un visage très livide, qui ressemblait fort à une grenouille » (XI, 30). Le père Le Charmel, qui convertit Christiane, tire son nom du père Le Charmel dont Saint-Simon nous entretient (VII, 4), et *passim;* mais ce dominicain est taché de vin comme la femme de Law, qui avait « un œil et le haut de la joue couverts d'une vilaine tache de vin » (XI, 26).

Le bouffon Arcangeli est un émule de Nyert, premier valet de chambre de Louis XIV, « un des plus méchants singes, auquel (*sic*) il ressemblait fort, et des plus gratuitement dangereux qu'il y eût parmi ce qu'on pouvait appeler les affranchis du feu roi, qui, par leurs entrées à toute heure et leur familiarité avec lui, étaient des personnages fort comptés et redoutables aux ministres mêmes. Celui-ci l'amusait aux dépens de tout le monde, avec le jugement d'un valet d'esprit et d'expérience » (XI, 10). Ses bassesses et ses pitreries sont pareilles à celles de Saumery (VII, 12), ou de Mansart le neveu (IV, 11). Ses extases à contempler bras, jambes, cuisses et taille du duc Charles rappellent Alberoni flattant le duc de Vendôme sur sa chaise percée : *O culo di angelo!* (III, 21, 1706). Le trait est éternel; voir le *Journal* de Jules Renard : Henri de Bornier, ayant un drame à faire recevoir, devant Coquelin qui changeait de costume, s'écriait : « Oh! les belles cuisses!... »

Le prototype du comte Otto, c'est Mgr le duc de Bourgogne. Né avec un naturel à faire trembler, ce dernier « était fougueux jusqu'à vouloir briser ses pendules » qui l'appe-

laient « à ce qu'il ne voulait pas; et s'emportait de la plus étrange manière contre la pluie quand elle s'opposait à ce qu'il voulait faire ». Le tout, « avec plus de hauteur et plus d'orgueil qu'on ne peut exprimer » (V, 17, 1710). Le portrait est repris et complété un peu plus loin : « Ce prince naquit terrible et sa première jeunesse fit trembler; dur et colère jusqu'aux derniers emportements et jusque contre les choses inanimées : ... des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps; passionné pour toute espèce de volupté, et des femmes, et, ce qui est rare à la fois, avec un autre penchant aussi fort. Il n'aimait pas moins le vin, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore...; naturellement porté à la cruauté, barbare en railleries, et à produire les ridicules avec une justesse qui assommait » (voir, chez Bourges, la scène où Otto contrefait « grotesquement, face à face avec sa sœur morte, les grimaces des agonisants »). Physiquement, des cheveux « si crépus et en telle quantité qu'ils bouffaient à l'excès », et des mâchoires « dont le ratelier supérieur s'avançait trop et emboitait presque celui de dessous ». Tout cela se retrouve dans Bourges, vigoureusement résumé. En outre, la frénésie d'équitation du comte, son art de volter et de faire des passades, lui viennent de Lauzun, qui, à plus de quatre-vingt-dix ans, dressait encore des chevaux; « et il fit cent passades au Bois de Boulogne, devant le roi qui allait à La Muette, sur un poulain qu'il venait de dresser et qui à peine l'était encore; où il surprit les spectateurs par son adresse, sa fermeté et sa bonne grâce » (XX, 3). La scandaleuse liaison d'Otto avec Saint-Amour, crapule d'écurie, a mainte devancière dans Saint-Simon : Huxelles se plaisait « en débauches grecques, dont il ne prenait pas la peine de se cacher, et accrochait de jeunes officiers qu'il adomestiquait, outre de jeunes valets très bien faits, et cela sans voile, à l'armée et à Strasbourg ». De Longepierre, Saint-Simon note qu'il savait « entre autres force grec, dont il avait aussi toutes les mœurs », d'où l'ironique question de M. d'Œls, « si c'était là le grec que le baron de Cramm avait enseigné à son élève? »... La répugnante manie du comte et de son androgame, qui, dans leur ivrognerie, salissent le parquet d'effroyables traînées, ils la doivent à une particularité physiologique de la hideuse princesse d'Harcourt, sorte de Harpie, qui « salissait le chemin d'une effroyable traînée » (II, 34). Bourges pare son héros d'un tic « effrayant

qui, à chaque minute, lui jetait la face en avant, ainsi que pour vomir son démon » : Saint-Simon avait observé chez le czar Pierre Ier « un tic qui ne revenait pas souvent, mais qui lui démontait les yeux, et toute la physionomie, et qui donnait de la frayeur. Cela durait un moment avec un regard égaré et terrible, et se remettait aussitôt ». Le sérail de prostituées que se constitue Otto correspond aux « demoiselles » que le czar et sa suite firent coucher dans l'appartement qu'avait Mme de Maintenon, tout proche de celui où le czar couchait (IX, 16).



Tous ceux qui l'ont connu signalent chez Bourges cette verdeur de langage, ce goût de la gaillardise, qui s'allient souvent à l'amour du beau style. Bourges trouvait chez Saint-Simon anecdotes et situations, pittoresque ou drôleries, qui, en éclairant d'un sourire son assez sinistre intrigue, donneraient au roman sa couleur vieille France. Saint-Simon le proclame : « Les choses les plus sérieuses, quelquefois même les plus tristes, sont assez souvent mêlées d'aventures plaisantes, dont le contraste surprend le rire des plus graves » (VI, 26). Voilà conseillé le dosage du grotesque et du sublime, un siècle avant la préface de *Cromwell*. Bourges a eu raison d'utiliser à des fins romanesques des historiettes qui fussent restées ensevelies dans les tomes rarement visités du duc et pair.

Les farces féroces du comte Otto manquent de coûter la vie à son précepteur : il lui verse du vitriol dans son verre plein. Le poète Santeuil mourut ainsi d'une farce du duc de Bourgogne, qui trouva plaisant « de verser sa tabatière pleine de tabac d'Espagne dans un grand verre de vin, et de le faire boire à Santeuil, pour voir ce qui en arriverait » (1697, I, 20). En 1718, il « pensa arriver » une aventure tragique au milieu des plaisirs : « M. le duc avait, de l'autre côté du canal, une très belle ménagerie... Un grand et fort beau tigre s'échappa et courut les jardins. On peut juger de l'effroi et de l'inquiétude de toute cette cour rassemblée... Le maître du tigre accourut, le rapprocha et le ramena adroitement dans sa loge, sans qu'il eût fait aucun autre mal à personne que la plus grande peur » (XI, 3). Une habile transposition permet au romancier de souligner le sang-froid d'une de ses héroïnes : un molosse de Cuba, soudainement atteint

de la rage, s'échappe, se jette dans l'hôtel : « on peut juger de l'épouvante et de la déroute des valets, lorsque Emilia, sortant de sa chambre intrépidement, alla droit à Syphax et le tua d'un coup de revolver » (p. 67).

A la lugubre histoire du Lyonnais Pécoil, muré vivant dans sa cave aux trésors dont il n'avait plus retrouvé le secret, et « les bras un peu mangés » (XI, 9), Bourges n'emprunte que détails descriptifs, lors de la visite aux coffres. Mais il dote le souterrain d'un ascenseur, car le duc « adorait ces moyens romantiques; et tout ce qui sentait la machine, le théâtre et l'extraordinaire lui paraissait la marque qu'on était nourri dans un air de grandeur et de luxe ». Si bizarre qu'il semble, l'ascenseur est dans Saint-Simon! A Notre-Dame d'Atocha, l'autel était fort haut, et pour la bénédiction, le prêtre descendait et remontait après, par une machine cachée derrière l'autel... Et le chrétien scrupuleux commente : « Cela me parut un peu machine d'opéra bien déplacée. »

Devant les trésors du duc Charles, les assistants éprouvent la même stupeur admirative et muette que Saint-Simon, à qui la parole manqua de surprise plus de sept ou huit minutes (XII, 5) à voir la soudaine illumination de la place Major à Madrid.

La réflexion du balourd d'Andonville au duc qui se plaint d'être assassiné par les trompettes d'un régiment qui défile dans sa rue : — « Votre Altesse Sérénissime devrait ordonner qu'on mît de la paille devant l'hôtel! », cette « si sublime bêtise » transpose un mot du spirituel comte de Roucy, qui proposait gravement à la marquise de Richelieu, « de faire mettre du fumier à sa porte pour la garantir du bruit des cloches dont elle se plaignait » (IV, 30).

Une autre balourdise du même, devant un calvaire en vieux chêne : « Quel grand sculpteur que cet Inri! » fut prononcée par le marquis de Gesvres (I, 41) : « Causant un jour dans les cabinets du roi, et admirant en connaisseur les excellents tableaux qui y étaient, entre autres plusieurs crucifiements de Notre-Seigneur, de plusieurs grands maîtres, il trouva que le même en avait fait beaucoup, et tous ceux qui étaient là : « Ce peintre s'appelait Inri, voyez-vous pas son nom sur tous ces tableaux? » (I, 41).

Les singuliers rapports d'Otto et de son Altesse de père, p. 114, sont une synthèse de deux indications de Saint-Simon : « — Il arrivait de bon matin, se mettait sur une chaise percée, et là, déjeunant largement, entouré de ses chiennes

couchantes auxquelles il donnait la curée — (comme Louis XIV) — le jeune homme tenait séance au chevet du duc, qui s'en montrait ravi, quoique, en somme, il n'eût rien, pour profit de ce subit amour filial, que la puanteur d'une selle. Heureux encore si le cher mignon voulait bien ne pas lui roussir la barbe avec les fusées et les pétarades auxquelles il se divertissait. » Le duc de Bourgogne accommodait un pétard sous le siège de la princesse d'Harcourt, comme elle jouait au piquet, et allait y mettre le feu : une âme charitable l'en empêcha (VI, p. 223); et l'évêque Cosnac, après le bon tour joué à l'officier de Monsieur, — voir plus bas — rit « de ce que cet officier si vigilant n'aurait que la puanteur de sa selle » (II, 17).

La conduite d'Otto chez la Belcredi (p. 116) a son précédent princier : « Il s'arrête un moment à la porte, prend son élan en répétant : — Ah! le bon lit! le bon lit! saute dessus comme saisi de frénésie, s'y roule trois ou quatre tours; puis... » il pria la chanteuse stupéfaite « de lui ajuster quelque pli qui s'était dérangé. Il portait de longs crêpes verts, flottants et voltigeants, surmontés d'un bois de cerf au naturel, sur une coiffure bizarre, qui lui donnait l'aspect d'un Acéton ». Ainsi M. le Prince, s'arrêtant à la porte de la maréchale de Noailles, « s'écrie avec transport : « Ah! le bon lit! le bon lit! » prit sa course, sauta dessus, se roula dessus sept ou huit tours en tous les sens, puis descendit... et fit excuse à la maréchale, et lui dit que son lit était si propre, et si bien fait qu'il n'y avait pas moyen de s'en empêcher » (IV, 30, 1709). L'accoutrement de mascarade est décrit en (II, 17) : « Je vis par derrière force mousseline plissée, légère, longue et voltigeante, surmontée d'un bois de cerf au naturel sur une coiffure bizarre, si haut qu'il s'embarrassa dans un lustre... Le masque se tourne et nous montre M. de Luxembourg. »

L'allusion joyeuse de Franz, sûr de la nullité du mariage que le couple Arcangeli-Emilia réussit à lui imposer : — Ah! le bon billet qu'a La Châtre! n'est intelligible qu'au lecteur de Saint-Simon, (III, 17, 1705) : La Châtre, sur le point de partir aux armées, prétendit être des amants de Ninon; « apparemment que Ninon ne lui promit pas bien nettement. Il fut assez sot, et il l'était beaucoup... pour lui en demander un billet. Elle le lui fit. Il l'emporta et s'en vanta fort. Le billet fut mal tenu, et, à chaque fois qu'elle y manquait : — Oh! le bon billet, s'écriait-elle, qu'a là La Châtre! »

Saint-Simon parle de ces masques de cire, dont Bourges tire parti p. 137 : « On avait fait plusieurs masques de cire de personnes de la cour, au naturel, qui les portaient sous d'autres masques, en sorte qu'en se démasquant on y était trompé, en prenant le second masque pour le visage. On s'amusa fort de cette badinerie » (1704, III, 11). Le soufflet tiré par trois poneys de la demi-mondaine Lyonnette roule aussi dans Saint-Simon, et c'est celui du Roi-Soleil (VIII, 9).

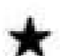
Otto force le secrétaire de son père comme La Feuillade, passant par Metz, celui de son oncle l'évêque (I, 23, 1696). Circonstance révélatrice de l'incurie qui règne à l'hôtel du duc Charles, un soir, « les crépines et les franges d'or de la galerie des *Arazzi* se trouvèrent toutes coupées » ; à Versailles, des housses et caparaçons furent volés à la grande écurie, la nuit du 3 au 4 juin 1699, et Saint-Simon de rappeler un autre vol, « fort peu avant la date du commencement de ces Mémoires. Le grand appartement, c'est-à-dire depuis la galerie jusqu'à la tribune, était meublé de velours cramoisi avec des crépines et des franges d'or. Un beau matin, elles se trouvèrent toutes coupées » (II, 1).

Dans la scène où Franz triche au jeu, le stratagème de Romero, sommé de rendre l'argent, et qui fait cent contorsions, comme en proie à un besoin, est celui de Cosnac, archevêque d'Aix, recherché par Monsieur comme cachant des papiers de Madame : « Un matin, la maison fut investie; à ce bruit, l'évêque ne perdit point le jugement : il se mit tout aussitôt à crier la colique; et l'officier qui entra pour l'arrêter le trouva dans des contorsions étranges. L'évêque, sans disputer, comme un homme qui n'est occupé que de son mal, dit qu'il va mourir s'il ne prend un lavement sur l'heure, et qu'après qu'il l'aura rendu, il obéira, et continue à crier de toute sa force... En rendant son lavement, il mit les papiers adroitement par-dessous sa couverture au fond du pot, et opéra par-dessus, de façon à n'en être plus en peine » (1701, II, 47).

Caché sous le lit de la Belcredi et du comte Otto, Arcangeli surprend des secrets d'Etat. Ainsi le marquis de Puyguilhem, futur duc de Lauzun, se fait cacher par une femme de chambre « sous le lit dans lequel le roi s'allait mettre avec Mme de Montespan, et, par leur conversation, y apprit l'obstacle que Louvois avait mis à sa charge ». Un peu plus tard il répète à Mme de Montespan tout ce qu'il a surpris : elle en est si troublée qu'elle eut à peine la force « de gagner

le lieu où elle allait, avec grande difficulté à surmonter et à cacher le tremblement de ses jambes et de tout son corps ». (Cf. Bourges : « Quoique les jambes et le corps lui tremblassent, Arcangeli se sauva dans sa chambre... »)

On le voit : une mine d'anecdotes et de traits singuliers a été exploitée par Bourges avec une hardiesse qui n'a d'égal que son discernement. Ainsi est restituée l'atmosphère « grand siècle », dans laquelle s'agite anachroniquement, en plein Second Empire, une famille princière qui, malgré les révolutions, n'a rien appris ni rien oublié. Il est du reste évident qu'une étude de détail exigerait le double de pages, que des ressemblances m'auront échappé, que d'autres mémorialistes auront été mis à contribution. En cinq ans (1877-1882), l'infatigable liseur qu'était Bourges aura tiré d'ailleurs encore les matériaux de sa geste satirique sur le déclin des races. Je place en note le plus clair des emprunts aux lettres de la Palatine (2). La lecture de Bussy-Rabutin, Tallemant des Réaux, permettrait d'autres glanes. Mais la part de Saint-Simon restera sûrement la plus forte!



Plus inattendue la contribution de Saint-Simon au décor du *Crépuscule* n'est pas moins patente. La résidence de Wen-

(2) Deux indications précieuses : 27 juillet 1700 : « J'ai vu ici (à Paris) le jeune duc de Wolfenbüttell; c'était un très laid personnage et horriblement débauché; il était épris de Charles-Louis, mais celui-ci le reçut mal et fut au moment de lui casser le cou. » — 31 août 1700 : « Les vices du duc de Wolfenbüttel sont quelque chose d'effroyable. Dieu me pardonne, mais je trouve qu'être amoureux de sa propre sœur, c'est pire que tout le reste. » De là les mœurs attribuées à Otto, et l'inceste entre Christiane et Hans Ulric. Le 15 juillet 1713, la mère du Régent note : « Il me paraît étrange que tous les membres de la famille de Wolfenbüttell soient ainsi dispersés : l'un à Salsthal, l'autre dans une de ses terres, l'autre à Brunswick. » De cette *diaspora*, Bourges semble s'être souvenu au dernier chapitre.

Une phrase énigmatique, et pour cause, du *Crépuscule*, s'éclaire par une lettre de Madame : Otto (p. 126) est « fortement soupçonné d'avoir fait, par un sinistre jeu, brûler vive une femme galante, chez qui le feu avait pris plus qu'étrangement ». La chronique de la Régence nomme Mme de Saint-Sulpice, chansonnée en termes peu équivoques :

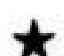
Le grand portail de Saint-Sulpice,
Où l'on faisait si bien l'office,
Est brûlé jusqu'au fondement!

« On croit qu'elle en mourra, écrit la Palatine, le 8 mars 1721, mais elle l'aura bien mérité; car, en soupant avec le comte de Charolais, il l'enivra complètement, la déshabilla, lui appliqua un pétard tout enflammé sur un endroit qu'il ne faut pas nommer en disant : « Il faut que petit « Bichon mange aussi. » Elle fut horriblement brûlée; il l'enveloppa dans un drap de lit et la renvoya chez elle dans un fiacre; après cela, on ne peut la plaindre. »

Le caractère d'Otto, qui paraît forcé au lecteur timoré, ne manque pas, on le constate, de garants irréfutables!

dessen est reconstruite d'après La Granja de Ségovie, telle que la vit l'ambassadeur en 1722. Mêmes marbres, statues, vases de métal, mêmes effets d'eau, qui « jetaient gros comme la cuisse », mêmes architectures de feux. Un thème suggestif de Saint-Simon, « les fusées merveilleuses, innombrables à la fois, continuelles, les fleuves et les cascades de feu », devient, orchestré par Bourges, un chatoyant nocturne à la Debussy. Les ornements baroques d'Aranjuez sont aussi utilisés; et ces statues qui inondent les curieux qui s'amusent à les considérer, « en sorte qu'on est noyé en un instant sans savoir où se sauver »; mésaventure qui arrive, p. 24, à Arcangeli. En ce jardin, fait par des Flamands que Charles-Quint fit venir exprès, Saint-Simon trouvait « bien du petit et du colifichet ». C'est l'impression que veut suggérer Bourges en détaillant, dans « ce qui subsistait de l'ancien jardin flamand, tous les colifichets qu'avait pu y accumuler le goût théâtral de Son Altesse ».

La somptueuse chambre de Hans Ulric ressemble à la salle d'audience de la reine d'Espagne : le trousseau de Claribel, « tel qu'en possèdent seulement en Europe deux ou trois images de Notre-Dame », à la chape impériale de Charles-Quint (XII, 15), aux brocarts et satins de Notre-Dame d'Atocha (XII, 11). Souvenirs d'Espagne encore, l'or et la pourpre dans la chambre du duc, et son plafond matelassé. (« On m'y ouvrit une armoire au fond matelassé », XII, 15.) Le chaos de richesses qu'est le trésor de Charles d'Este eût ravi le pair de France, soucieux que nul n'ignore que le diamant *Le Régent* fut acquis sur ses instances!



On n'en serait pas quitte avec Saint-Simon si l'on ne signalait que des réminiscences affleurent encore dans *Les Oiseaux s'envolent :* détails burlesques, luxe des marbres, jardins et robes, vocabulaire; et si l'on omettait l'imprégnation du style de Bourges, au temps du *Crépuscule,* par la phrase de Saint-Simon : tropes, accent robuste, chutes imprévues, brachylogies, éloquentes surprises syntaxiques, le mot vert, l'épithète barbelée, le dicton acide, le néologisme commode, et « classique » aussitôt né, l'italianisme qui brave l'honnêteté, l'hyperbole injurieuse, l'archaïsme raccrocheur! Bourges s'est mis délibérément, comme Proust, à l'école de ce maître : élèves différents, en qui, cependant,

on le retrouve. Mais il est sûr que Bourges ne partageait pas l'opinion surprenante de Charles du Bos : « En refeuilletant un peu de Saint-Simon, je me suis rendu compte qu'au fond ce n'est que son expression qui m'intéresse tout à fait : son contenu, presque toujours, m'ennuie » (*Journal*, 1921-1923). Bourges a lu Saint-Simon en romancier : il a compris quelle prodigieuse et vierge matière l'annaliste offrait à l'analyste du cœur, avec sa galerie racinienne de monstres vrais. Lui reprochera-t-on de s'être laissé tenter, sans retenue parfois, par le grand seigneur qui tenait table ouverte; d'avoir montré, au banquet, quelque intempérance? Qui, ce faisant, lésait-il? Ne se nourrit pas qui veut de telles pages! Il y faut appétit, ratelier, estomac : Bourges avait *droit* à ces rouges viandes, puisqu'il s'en fit les muscles pour produire un chef-d'œuvre.

DEUX POÈMES NOCTURNES

par VICTOR-MICHEL SAGER

LES PRISONS DE LA NUIT

à Franz Villier.

Bagnard de la nuitée mes fenêtres l'adorent
Un aigle-carrousel vend la neige aux miroirs
Il me faut y chercher sous les pluies parricides
Vos ornières déchues à l'appel de mon œil
Souverain si la mer éborgne ses vassaux

A coups de mort le sang têtu garrotte son cheval
Soupente chrysalide au bûcher de chevilles
Criez gardiens sur vos cascades
L'évaporée la grinçante
La chienne-épaule des courants
Coule démantelée
Où le voleur sauve sa tête

Vous cherchez la fuite alentour
Mer à vivre avisée
A coups de larmes
C'est toujours la mort qui gagne

Telle abeille en secret c'est la porte du givre
Ses couteaux conjurés sont la mer s'ils chavirent
Ma cendre époumonée aux genoux de la nuit
Se traîne
Sur la sanglante écorce égosille son dard
Le cheval foudroyé du carnage des seuils
Leur bâillon capitule et me lâche coupable
En la herse des morts

Paix pour l'éclair coriace un miroir sans visage
Ses doigts de rebouteux ont vaincu mes croisées
Ensevelit mon œil et le jour m'incendie

L'ONDINE DES TENEBRES

à André Beaurepaire.

Ton visage est un mur où veiller sur les arbres
La fleur épaule un piège aux candélabres
Seule
Je porte un nom pour les noctuelles

Le grand regard nocturne isole
Epouvantail de lierre aux nacres
Un carnaval d'antennes

Le pivot des pavots la main douce océane
Serre
A desservir les tables d'avalanche
Et palais noirs qui parlent

Si les réseaux ondins soutachent vos navires
Empreintes sur la noire
Ecaille des eaux
Cueillez-les en chardons charbonnant ces futaies
Ces trompettes dore un courant

Les royaumes givrés soupentes d'insomnie
La flûte y prend sa part et pardonne les sources
Quelque lampe si dort l'arbre
Que tu veilles à survivre
Anémone des larmes
Y cache la nuit ses ongles

Si tu ne venges
A de tels bras oubliés leurs insignes
Ces voleurs décimés par trop d'yeux sur la mer
Quel désastre les livre aux rivières ardentes
Captif un ciel de suie en pave ses brasiers

Les rameuses masquant des gorges la fournaise
Conspirent un aveu dont grapillent mes lacs
Le pommier maraudeur et glorieux des piscines

Rocs y poudrez la mer et celui qu'il dégante
En vautours sang-de-bœuf annelés de concert
Avec l'âge d'eau froide et le miel noir

La sauvage piégeant ses captifs en coquilles
D'amers chevaux constelle son miroir
Gonfle un hiver d'écorce et de halliers chasseurs
L'abreuvoir des archers blasonné par le givre
A la course des mains où récolter mes flèches

Ravaudeuse d'éclairs les chariots de la nuit
Déguise en aiguiseurs d'arcades pour la neige
Sa charge calcinée par où mon vin l'endort
Y cisaillez vos doigts bateliers leurs amphores
Travaillent
Respirent sur mes doigts le calme noir des feuilles
Ces trembles ma litière et je parle aux oiseaux

Rossignol va-nu-pieds sur le sable des morts
Les guerriers de l'amour ont enfumé tes armes
Et les morts leurs bestiaire à charmer la flambée
Du charmeur prisonnier dans la tour des solstices
Etoilé rossignol aux clous de nébuleuses
Mes genoux étalez qu'un berger dérangea
Des vents enténébrés agenouillez la rose
Allaitez-en ma nuit

Semblable à ce berger mes diamants je dérobe
Au vivier du soleil et caresser leur meute
M'accable me déroule en tresses des miroirs
Tout mon corps piétiné que l'océan condamne
Sur la roue endormi spectateur de mes fêtes

LES TZIGANES D'ANGLETERRE

par A. HOLLEAUX

Il y a des nomades en Grande-Bretagne, comme dans les autres pays d'Europe (1).

La plupart de ces nomades sont des « Gypsies ». De même que les tziganes ils descendent des peuplades d'origine hindoue qui ont essaimé à travers l'Europe. A la suite de voyages successifs, ils ont traversé la Manche et se sont fixés dans les Iles Britanniques. L'insularité du pays n'est pas favorable aux migrations internationales; aussi les gypsies anglais quittent-ils rarement leur patrie d'adoption, ce qui facilite leur assimilation et les distingue par là de leurs frères tziganes du continent qui n'ont pas perdu l'habitude de traverser les frontières. Par contre, les gypsies ne cessent de voyager à travers les provinces britanniques; certains d'entre eux pourtant se sont fixés et cette habitude semble s'être généralisée depuis plusieurs années et singulièrement depuis la fin de la guerre. Les groupes gypsies les plus denses se rencontrent dans le pays de Galles et surtout dans le bassin de Londres, notamment dans le Surrey, au sud de la capitale.

Le nombre des gypsies est assez élevé : 10.000 au temps de la reine Elisabeth, 20.000 en 1911, 30.000 environ en 1942 (sur un total de 45.000 nomades). Les statistiques, il est vrai, ne sont pas rigoureusement exactes; elles sont en général gonflées, car le Home Office range volontiers dans la catégorie des gypsies les usagers du camping.

(1) Une « Association d'Etude des Populations nomades » a été créée à Paris en 1947. Elle a pour but, aux termes de ses statuts, de grouper les personnes désireuses d'étudier, tant sur le plan scientifique que sur le plan social, la vie des tziganes en France et des populations d'origine analogue, d'encourager et de susciter les initiatives prises soit par des particuliers, soit par les pouvoirs publics en faveur des populations tziganes. Il existe aussi depuis 1946 une œuvre sociale, animée par Mme L'Huillier.

I. — *VIE PROFESSIONNELLE, FAMILIALE ET SOCIALE.*

Les innombrables petits métiers dont les nomades du continent sont friands sont également très recherchés par les gypsies anglais.

On relève au hasard les professions de rempailleur de chaises et vannier, de rétameur, de marchand à la sauvette, de musicien ambulant, de marchand de chevaux, de diseur de bonne aventure.

Pendant la belle saison, du printemps à l'automne, ils fréquentent assidûment d'une part les plages populaires et d'autre part les champs de course.

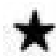
La plupart des plages anglaises (par exemple, Blackpool et New Brigton, sur le Mersey) sont assorties d'attractions qui fonctionnent en permanence pendant la période des vacances et qui permettent au public d'allier aux plaisirs de la mer ceux des exhibitions foraines : ces attractions sont tenues très souvent par des gypsies, qui disposent à cette fin, à proximité des plages, d'emplacements réservés. L'infrastructure des installations est d'ailleurs à demeure, les équipements, accessoires et éventuellement les marchandises étant seuls retirés pendant la période hivernale.

Les gypsies, propriétaires d'attractions, n'habitent pas, en général, à côté des installations; ils groupent leurs roulottes ou plantent leurs tentes (ce mode d'habitat est généralement goûté des nomades britanniques) sur un emplacement que les autorités locales ont mis à leur disposition à la sortie de la ville. Comme cela sera répété plus loin, ces emplacements ne résultent pas généralement du libre choix de la municipalité; ils sont consacrés par l'usage et la tradition que les autorités se bornent à constater. Blackpool, plage populaire anglaise, située à quelques kilomètres de Liverpool et centre de « plaisirs » important, connaît ainsi une colonie de gypsies.

Des emplacements semblables sont réservés aux nomades qui fréquentent les champs de courses, celles-ci offrant aux gypsies la possibilité d'exercer beaucoup de métiers accessoires. Epson, par exemple, à l'époque du derby, est un lieu de concentration de tziganes. Mais dans ce cas particulier les terrains mis à la disposition des gypsies appartiennent à un particulier.

★

La hiérarchie tzigane s'affaiblit progressivement en Europe. Ce nivellement est commun également aux gypsies britanniques; la structure tribale et le droit de commandement du chef s'estompent alors que croît l'indépendance des individus. Les mariages mixtes entre gypsies et autres sujets britanniques ne sont pas exceptionnels; c'est le signe tangible de l'assimilation des uns et des autres (2).



La guerre a permis à quelques gypsies d'acquérir de substantielles fortunes; elle a accru ainsi les différences sociales entre les nomades. La possession d'une luxueuse voiture est, en général, le signe le plus apparent de cette aisance.

II. — STATUT JURIDIQUE.

En France, les nomades sont porteurs d'un carnet anthropométrique; cette obligation, qui les distingue des autres Français, est le résultat de la suspicion dont ils sont l'objet. Ils constituent une classe d'individus, régis par une législation policière et donc restrictive.

La loi anglaise ne contient aucune distinction semblable. Les gypsies détiennent les pièces d'identité communes à tous les sujets britanniques quel que soit leur mode de vie. Cette absence d'identification particulière les soustrait aux surveillances policières, ce qui facilite leurs déplacements, leurs séjours et l'exercice de leur activité professionnelle. Le tempérament anglais, hostile à toute limitation de la liberté individuelle, explique seul cette bienveillance, que ne méritent pas plus les gypsies que les tziganes du continent. Le respect scrupuleux de la propriété d'autrui n'est pas leur fait et leur réputation dans les Iles Britanniques n'est pas supérieure à celle dont ils jouissent sur le continent.

Ce libéralisme, pourtant, ne date que de 1908 : à cette date, la législation répressive fut abolie et le droit commun leur fut appliqué. Par contre, au cours des siècles précédents, de

(2) Le Révérend G. Bramwell Evens, un des chroniqueurs les plus populaires de la B.B.C., était né de mère gypsie; sans doute devait-il à cette ascendance un penchant très vif pour la nature qu'il aimait à observer et à décrire aux fervents de ses émissions en parcourant la campagne en roulotte.

nombreux Acts, dont le plus rigoureux fut celui de 1530, limitaient ou interdisaient l'immigration des tziganes sur le territoire britannique et réglementaient leur activité.

Le nomadisme intéresse deux administrations centrales britanniques : le *Home Office,* ou Ministère de l'Intérieur, et le *Ministry of Health* dont les attributions sont sensiblement plus étendues que celles de notre Ministère de la Santé publique et de la Population. Ces deux Ministères n'ont pas utilisé leur pouvoir de réglementation, laissant aux autorités locales le soin d'en user à leur gré. La décentralisation est donc très poussée en cette matière comme en beaucoup d'autres. Le pouvoir central n'a pas de politique déterminée; il se repose volontairement sur les bourgs et les comtés, qui, au contact des individus, sont plus à même de suivre la réalité et de traduire en actes les nécessités administratives.

Aucune loi d'ensemble apparentée à notre loi de 1912 ne réglemente l'état et la circulation des nomades. Le « Vagrency Act », dont la Ministry of Health assure l'application, ne concerne pas ces derniers, mais seulement les « personnes déplacées » et les individus en quête de travail (la démobilisation a accru singulièrement leur nombre).

Les autorités locales des bourgs et des comtés édictent à l'égard des nomades toutes mesures jugées opportunes, en se conformant aux usages locaux. La force de ces usages, dont les municipalités traduisent volontiers la teneur dans les actes dits « By-Laws », garantit les nomades contre toute mesure arbitraire inspirée par la passion, la fantaisie ou le caprice. Les usages locaux veulent que dans toute agglomération un terrain, dont l'emplacement a été déterminé très anciennement, soit réservé au séjour temporaire des nomades et des campeurs. Les uns et les autres cantonnent au même endroit et se confondent, en fait, au regard de la réglementation anglaise qui, à l'inverse de nos lois et de nos usages, n'établit pas de ferme discrimination entre ces deux catégories d'ambulants.

Le nomade est en quelque sorte un campeur professionnel.

Ajoutons que beaucoup de particuliers, de grands propriétaires fonciers notamment, ne dédaignent pas de mettre à la disposition des nomades, moyennant ou non redevance, une partie de leurs terres.

Ainsi le problème des terrains, qui ne porte ce nom qu'en France, est résolu en Angleterre par la tradition et par l'usage.

III. — LA PLACE DES NOMADES DANS LE PAYS.

a) Une association, la « Gypsie Lore Society », est versée depuis 1888, date de sa création, dans l'étude des questions tziganes. Elle rassemble un grand nombre d'adhérents, anglais pour la plupart, mais également français, russes, italiens, américains, dont quelques-uns collaborent à une revue régulière, qui constitue l'essentiel de l'activité du groupement. Cette association purement privée a été fondée à Edimbourg par MM. David Macritchie et Francis Hindes Groome, et renouvelée à Liverpool en 1907 par d'autres Ecossais, dont le bibliothécaire de l'Université de cette ville (3). Elle n'entend exercer aucune action sociale; son but, essentiellement scientifique, est d'étudier la langue, l'histoire et le folklore des gypsies. Si l'association, en tant que groupement, n'a pas de préoccupations sociales ou philanthropiques, ses membres sont naturellement portés à aider, dans la mesure de leurs moyens, les gypsies qui font appel à leur sympathie. Il y a ainsi, dans plusieurs villes anglaises, quelques personnalités, portées vers l'étude de cette race, qui ne manquent pas de s'interposer à l'amiable entre l'autorité publique et les gypsies, lorsque ceux-ci éprouvent des difficultés avec elle. L'existence de la « Gypsy Lore Society », association purement scientifique, engendre des sympathies agissantes sur le plan social.

b) Le principe de l'obligation scolaire s'applique aux enfants anglais comme aux enfants de France. Sous la surveillance des autorités locales, les enfants des familles gypsies fréquentent, pendant la période sédentaire d'hiver, les écoles où sont instruits déjà les autres Anglais.

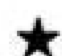
Aucune école spéciale publique n'a été créée à leur intention; le besoin n'a pu s'en faire sentir. Alors qu'en France le mélange, dans les mêmes classes, des enfants tziganes et des autres élèves est souvent difficile — les premiers étant irrités et vite rebutés de la distance où les tiennent leurs petits camarades, — en Angleterre aucune barrière ne semble séparer les uns et les autres et provoquer l'hostilité des enfants des gypsies. Si la fréquentation scolaire de ces derniers n'est pas régulière, cela ne peut tenir qu'au nomadisme des parents. L'observation des choses britanniques semble montrer que la

(3) La « Gypsy Lore Society » est aujourd'hui présidée par M. Augustus John. Son active secrétaire est D. E. Yates, bibliothécaire de l'Université de Liverpool. Cette université héberge gracieusement le secrétariat de l'association.

cohabitation de tous les enfants d'une commune, au sein d'une même école, n'est pas incompatible avec le caractère particulier de la race tzigane. Notons que la fréquentation scolaire des enfants gypsies est facilitée, pendant les mois d'hiver, par la possibilité offerte aux nomades de trouver à coup sûr dans la plupart des localités un terrain où ils peuvent s'établir et résider sans crainte de pâtir de l'arbitraire de l'autorité.

c) L'action sociale exercée en faveur des nomades prend un caractère religieux lorsqu'elle émane des organisations protestantes (The Salvation Army et The Church Army) qui mettent leurs ressources et leur dynamisme au service de toutes les grandes causes sociales de ce pays.

De nombreux pasteurs, tant en Angleterre qu'en Ecosse et dans le pays de Galles, s'adonnent à l'instruction religieuse des gypsies dans leurs paroisses respectives. Quelques clergymen, appelés pour cette raison « Gypsy ministers », dirigent des missions évangéliques qui portent leurs efforts dans les secteurs où la densité des tziganes est la plus forte.



En résumé, l'Etat s'abstient de concevoir une politique tant répressive que protectrice, à l'égard des nomades, laissant aux autorités locales et aux organisations privées le soin dans chaque cas d'espèce de prendre les décisions qui s'imposent et de mener l'action la plus opportune.

Les nomades bénéficient de la force de la tradition anglaise, du respect de la liberté individuelle et de la tolérance que le peuple britannique, non seulement érige en principes, mais dont il entend surtout s'inspirer dans les moindres dédales de la vie quotidienne du citoyen de ce pays.

DEUX CONTES

par JACQUES SALVAN

LA CROISIERE INTERROMPUE

Le paquebot stoppa subitement, encore à demi encerclé par le collier lumineux qui marquait la dernière baie dans l'avant-port de Rio. Il y eut un moment d'étonnement silencieux parmi les passagers attardés sur le pont, puis une rumeur courut de groupe en groupe : « Un homme à la mer! » Une ligne compacte se forma le long des rambardes : à tribord s'apercevait le fanal d'un canot dansant sur les vagues, suivi du feu d'un réflecteur qui l'éclairait de lueurs intermittentes. Le canot disparut, caché par l'arrière du navire, et les passagers se déplacèrent pour suivre ses évolutions de plus en plus larges. Ce point de lumière clignotant entre les ondulations de la houle suggérait un jeu futile et sans espoir. Une seconde rumeur circula à babord : « C'est quelqu'un de l'équipage. » Les rocs tourmentés qui bordaient la baie à l'horizon finirent par engloutir les dernières lueurs du couchant. L'impatience particulière aux bateaux immobilisés commença à se faire sentir; le rythme du voyage était rompu.

Après quelques minutes d'indécision, John Leslie, peintre new-yorkais, se dirigea vers l'arrière; le barman, ce dispensateur stylé des flots mesurés du Léthé moderne, était une sorte de démiurge omniscient avec qui on trouvait toujours moyen de se renseigner ou de se distraire.

— Alors, Harry, vous croyez qu'on peut repêcher cet homme?

— Bien sûr que non! mais on va être obligé de rester ici une heure avant de repartir, au risque de manquer la marée à la prochaine escale. C'est la loi de la mer. Quelle imbécillité!... parce qu'un type a envie de sauter à l'eau!

— Il ne l'a pas fait pour vous embêter, Harry!

— Et quel droit un homme de l'équipage a-t-il d'arrêter un bateau en se jetant par-dessus bord? Il fallait l'y laisser, c'est

ce qu'il méritait, même si l'envie de se rafraichir lui était passée.

Le démiurge avait perdu son faux air de divinité du Styx. Sous son accent cockney perçait une vibrante indignation qui en faisait un mortel très ordinaire. John se tut, attristé et un peu indigné. Le gong du dîner retentit dans les coursives.

Le peintre traversa la salle à manger et gagna une table du fond. Il y fut bientôt rejoint par un grand blond aux épaules carrées et au cheveu rare, son voisin de table, un ingénieur du Middle-West, dont le visage respirait une sorte de jovialité désabusée, puis par deux demoiselles encore assez jeunes dont le regard fixe et les lèvres rectilignes révélaient la place dans l'enseignement, puis par une jeune infirme que ses compagnons accueillirent avec révérence. Le garçon fit le tour de la table, prenant les commandes.

— Combien de temps resterons-nous ici si on ne retrouve pas cet homme? dit la jeune infirme.

— Une heure, c'est une loi de la navigation, dit John.

Il y eut une pause et un sentiment de malaise général.

— Dites donc, John, dit l'ingénieur, on va repartir sans votre amie, la dame en rouge qui vous a laissé tomber pour le chef d'orchestre.

— Vous vous trompez, répondit John, elle en était au Commandant en second; dommage qu'elle soit descendue à Rio, elle aurait fait la conquête du Capitaine avant Buenos-Aires.

— Les deux étudiantes aussi sont descendues à Rio, dit l'une des institutrices. Il paraît qu'elles voyageaient sans billet.

— C'est juste, expliqua John, elles pensaient prendre un cargo et n'avaient qu'une fraction du prix du passage mais le Commissaire n'a eu qu'à jeter un regard sur elles pour juger, étant donné la composition de la croisière, qu'elles méritaient de voyager gratis. Il les a faites assistantes du Directeur de la Croisière dont les attributions consistent exactement à ne rien faire.

— Maintenant, il ne nous reste, ajouta l'ingénieur sans égard pour ses voisines, que des institutrices d'un âge moyen de soixante-dix ans.

— Savez-vous qui était votre fascinante dame en rouge? demanda la jeune infirme... une institutrice. Je le sais, elle était dans ma cabine.

Elle jouit seule et sans malice de la surprise générale. Il y eut un léger silence.

— Qu'est-ce que vous avez fait à Rio, Cecil? dit enfin John à son corpulent voisin.

— Je ne sais pas comment vous pouvez manger cet éternel hareng effondré, répondit l'ingénieur d'un ton excédé... Je me suis acheté une paire de souliers; huit dollars ce n'est pas bon marché mais en Amérique elle en vaudrait quinze. Hier soir, je suis allé à Copacabana. En fait de boîte de nuit, on ne fait pas mieux, même en Amérique, il faut le reconnaître : un plancher lumineux, deux orchestres... et puis aussi... mais je vous raconterai ça plus tard, Johny, conclut-il avec un regard d'affectueuse malice vers ses voisines. Et vous, Emily?

— Le premier jour, dit l'institutrice, le regard fixé droit devant elle, j'ai parcouru Rio; je n'ai pas vu de conditions insalubres. Le deuxième jour j'ai recommencé et, termina-t-elle avec une sorte de triomphe, j'ai vu des conditions insalubres.

— Moi, dit sa voisine, j'ai passé presque tout mon temps à faire des courses en taxi, au Corcovado, au Pain-de-Sucre, en ville pour faire des achats, et partout il m'a fallu donner des pourboires, par exemple...

Elle établit de minutieux calculs, compara des chiffres avec sa compagne et conclut :

— Pourquoi les étrangers n'abolissent-ils pas cette coutume des pourboires?

— Pour donner un sujet de conversation aux touristes, dit John, autrement, de quoi parleraient-ils? Rio ne vous a fait aucune impression?

— Rio est très beau et j'aimerais y vivre quelque temps.

— Moi, je n'ai pas de sympathie particulière pour les Brésiliens. Ils me restent étrangers avec leur politesse presque obséquieuse. J'aime mieux les Argentins.

— Oh, protesta l'institutrice avec une sorte d'étonnement hautain, je ne pensais pas aux gens naturellement, simplement au pays.

— Et vous pourriez vivre dans un pays dont les habitants n'auraient pour vous aucune réalité humaine?

Elle fixa sur lui un regard stupéfait. Le garçon circulait avec les entrées.

— Johny, interrompit l'ingénieur, qu'est-ce que ces haricots noirs avec ces espèces de saucisses que vous avez commandés?

— Le plat national du Brésil. Le plat national est une partie essentielle de la couleur locale.

— Gardez la couleur locale, je m'en tiens au bœuf.

— Moi, dit la jeune infirme d'une voix un peu lasse, je trouve Rio magnifique et je ne sais rien des Brésiliens, mais je commence à avoir la nostalgie de mon propre pays, le Far-West. Connaissez-vous le Nevada? Avez-vous vu toutes les fleurs du désert au printemps? La Prairie est belle aussi, vous savez... et puis surtout, là-bas, au moins, les gens sont ouverts et bienveillants.

— Le Nevada! dit l'ingénieur, l'état qui n'a qu'une seule industrie : celle des divorces!

— Oh! mais ce n'est plus vrai, protesta la jeune femme, nous avons changé cela, maintenant nous faisons plus de mariages que de divorces.

— Je n'appelle pas cela un progrès, dit John.

— Vous, dit la jeune infirme en jetant vers lui un regard triste sans rancœur, vous êtes quelquefois brillant mais votre esprit est gâté par votre cynisme.

C'était à peu près l'opinion que le peintre avait de lui-même. Il resta silencieux.

— Johny, dit l'ingénieur, est parti pour oublier, mais il a oublié d'oublier.

— Tout le monde ici voyage pour oublier quelque chose, dit le peintre, sauf l'équipage...

La veste blanche du garçon reparut derrière les chaises.

— Alors, dit John, on l'a repêché?

— Non, répondit le garçon, mais l'heure est passée, on va remettre en marche.

— Mais enfin qui était-ce?

— Un aide-cuisinier. Il était déprimé depuis trois jours. On venait de lui apporter une pile d'assiettes à essuyer. Tout à coup, il a lâché sa serviette, a couru vers un panneau qui était resté entr'ouvert et a sauté à la mer.

De longs soubresauts commençaient à agiter la carcasse du navire et les glaces se mirent à vibrer. Et soudain la tension se relâcha autour de la table, les passagers se demandèrent quelle animosité les avaient jetés les uns contre les autres. Ils prolongèrent leurs propos d'un ton plus amène au-dessus de leur glace et leur café.

L'ASCENSEUR DANS LE TEMPS

Accompagné par les reflets neigeux de son tweed neuf dans les glaces du Metropol-Hotel, où se tenait, cette année-là, le Congrès National des Philologues, le professeur Svend Eriks-

trom gagna, parmi le flot des collègues déjà identifiés d'un carré de carton à leur revers, le hall silencieux des ascenseurs où il se recueillit une seconde. Depuis vingt ans il attendait pour affronter cette congrégation de lumières de pouvoir y briller lui-même d'un modeste éclat. Muni d'un doctorat acquis sur le tard et d'une communication sur « Une référence de Samuel Claxon au commentaire de John Foote sur le *De re uxoria* de *Sextus Pontificus* », il se sentait porté par un doux sentiment de dignité professionnelle aux principes de la saine érudition qu'il réduisait à trois : ne disséquer que le mort, répudier toute idée générale, éviter les sujets de controverse.

Une fente de lumière s'élargit dans l'ascenseur voisin en une bouche de lumière qui déversa son monde. Une figure extrêmement familière en sortit, les traits tirés par une incompréhensible colère, et passa près de lui sans le voir. Le professeur se demanda distraitement la raison de cette apparente irritation, comprit soudain qu'il venait de rencontrer un collègue qu'il n'avait pas vu depuis quinze ans et dont le visage mou et bonasse, incompatible avec ces lieux, avait été durement sculpté par le temps. Avec lui reparaissait une période morte et oblitérée de sa carrière. Favorable aux évocations du passé, il eût revu les bâtiments dépareillés d'une université d'Etat couronnant, comme une Acropole, une colline abrupte, et l'édifice de style victorien où, jeune instructeur, il préparait sa Maîtrise d'anglais, tandis que l'orgue de la chapelle toute proche égrenait sur la plaine desséchée du Middle-West, avec les notes d'une fugue de Bach, les minutes de sa jeunesse frustrée; il eût revu la chambre du Club de la Faculté où il attendait fiévreusement les lettres, de plus en plus espacées, de sa fiancée Greta. Tout ceci se résuma dans son esprit en un vague malaise dû au sentiment d'une rechute dans un passé qu'il ne voulait pas revivre et qui ne persistait dans son esprit que sous la forme d'une symbolique caricature.

La montée rapide de l'ascenseur détacha son esprit de cette impression fâcheuse. Il déboucha au septième dans le clair-obscur d'un hall qu'il traversait allégrement quand il se sentit de nouveau appréhendé par une phase de son passé, éclairée par la face lunaire d'un professeur de latin qui avait été son doyen sept ans auparavant. Le doyen, qu'il connaissait fort peu, lui adressa avec beaucoup de naturel quelques paroles distantes. Sous son regard fixe et absent le professeur se retrouvait parcourant les cours pseudo-gothiques d'un Oxford en miniature, enseveli dans la chaude atmosphère d'une ville

du Sud rose et brumeuse le long d'un grand fleuve indolent. Abandonné de sa fiancée et déçu par l'étude, il y dissipait — selon ses moyens — de longs jours et de courtes années dans l'effervescence conventionnelle de l'Age du Jazz.

Ayant sorti de sa valise le précieux manuscrit, le docteur Erikstrom redescendit jusqu'à la galerie de l'Entresol et retrouva son identité présente parmi les groupes anonymes. Cependant, adossé à un pilier, un personnage dont le visage et le crâne couperosés semblaient polis par l'usage des hommes et le frottement du temps, s'inclinait légèrement vers lui pour prononcer quelques mots d'une voix grave et lasse dont les échos évoquaient les débuts de Svend Erikstrom comme assistant, le contour d'une grande école du Minnesota détachant son dôme sur le couchant d'été reflété par le clapotis glauque d'un lac; et sur ce lac un canoë en dérive au fond duquel, entre ses bras, une blonde aux yeux bleu d'acier et aux cheveux de soie, Greta, qui devait si tôt l'oublier, tour à tour passionnée, éplorée et rêveuse, l'engageait d'un regard gai et d'une voix triste à unir son destin au sien.

Puis, le moment venu où, la science désintéressée cédant la place aux bavardages et aux affaires professionnels, les professeurs encombrèrent la galerie de petits groupes compacts, toutes les phases des vingt-cinq années d'enseignement du professeur Erikstrom semblèrent se rencontrer sur autant de visages, chacun portant son masque façonné par l'âge, taillé dans la pierre ou fondant en cascades gélatineuses, épaissi ou amenuisé, pâli comme cire ou éclatant de rougeur apoplectique. Quittant les compartiments étanches du passé, ils engagèrent une sorte de ronde où toutes ces phases se confondirent sans rien perdre de leur immanence. Toute distance s'effaça dans la durée, le temps et l'espace se mêlèrent, les époques perdirent leur couleur distincte, leur poésie privée, leur unique atmosphère et de tout ce carnaval ne surnagea plus qu'usure et destruction.

Le docteur Erikstrom quitta ce rassemblement pour faire un tour au bar. Son image le salua dans les glaces d'un regard éteint et le professeur attendit un moment de se reconnaître. Puis il y renonça et se mit à relire avec un sentiment de positif plaisir le manuscrit de sa communication sur « Une référence de Samuel Claxon au commentaire de John Foote sur le *De re uxoria* de *Sextus Pontificus.* »

BALZAC, GEOFFROY SAINT-HILAIRE ET L'UNITÉ DE COMPOSITION

par S. DE SACY

I

Le 2 août 1830 parvint à Weimar la nouvelle des journées de juillet. Eckermann en était tout ému lorsqu'il arriva chez Gœthe ce jour-là (1) :

— Eh bien, lui dit Gœthe, que pensez-vous de ce grand événement? Le volcan a fait explosion : tout est en flammes, ce n'est plus un débat à huis clos!

Eckermann commença à parler politique, mais Gœthe :

— Nous ne nous entendons pas, mon bon ami. Je ne vous parle pas de ces gens-là. Il s'agit pour moi de bien autre chose. Je vous parle de la discussion, si importante pour la science, qui a éclaté publiquement dans l'Académie entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire.

C'est la séance du 19 juillet de l'Académie des Sciences qui effaçait aux yeux de Gœthe la chute des Bourbons. La discussion qui s'y était développée se poursuivait, à vrai dire, depuis plusieurs mois. Le 15 février, Geoffroy Saint-Hilaire avait présenté à ses collègues un mémoire de deux naturalistes, Laurencet et Meyranx (2), sur un sujet apparemment peu explosif : l'organisation des mollusques. Mais les auteurs

(1) *Conversations de Gœthe pendant les dernières années de sa vie, 1822-1832*, recueillies par Eckermann. Trad. Emile Délerot, Charpentier, 1883, 2 vol. T. II, p. 252.

(2) L'un d'eux est mis en scène sous un nom à peine modifié dans *Illusions perdues* (*Un grand homme de province à Paris*) : « Meyraux (...), qui mourut après avoir ému la célèbre dispute entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, grande question qui devait partager le monde scientifique entre ces deux génies égaux, quelques mois avant la mort de celui qui tenait pour une science étroite et analyste contre le panthéiste, qui vit encore et que l'Allemagne révère. » Allusion non pas seulement à l'Allemagne philosophique, qui avait alors tant de prestige en France, mais sans doute à Gœthe lui-même. Le jugement et l'intervention de Gœthe dans cette affaire avaient frappé Balzac (voir la page de l'*Avant-propos* citée plus loin) : la position prise par le premier éclaire d'autant mieux celle du second que le second ne manque jamais de s'appuyer sur l'autorité du premier.

étaient de ses disciples, et ils attaquaient les théories de Cuvier : ils « ont su apprécier les besoins de la science », déclarait-il d'eux, « puisqu'ils ont essayé de diminuer l'hiatus remarqué entre les Céphalopodes et les animaux supérieurs ». Cuvier mettait au contraire l'isolement des céphalopodes au rang des besoins essentiels de la science; il protesta, puis, la semaine suivante, répondit dans un autre mémoire. Geoffroy Saint-Hilaire riposta à son tour, et ainsi de suite, mémoire contre mémoire. Chacun des adversaires trouvait à relever chez l'autre plus d'une erreur de fait, et, à cette occasion, précisait sa doctrine, sa méthode, la conception qu'il se faisait de la science, sa propre attitude intellectuelle devant la recherche scientifique en général. Les deux savants, à leurs débuts, près de quarante ans plus tôt, au Muséum où Geoffroy Saint-Hilaire venait de faire entrer Cuvier, avaient coopéré aux mêmes travaux; depuis ce temps leurs routes s'étaient peu à peu écartées l'une de l'autre, chacun d'eux obéissant à sa nature profonde, jusqu'à les mener aux deux positions adverses d'où ils s'affrontaient maintenant.

— Le fait est d'une extrême importance, poursuivit Gœthe, et vous ne pouvez vous faire une idée de ce que j'ai éprouvé à la nouvelle de la séance du 19 juillet (...). Je vois aussi combien est grand l'intérêt que le monde scientifique en France prête à cette affaire, puisque, malgré la terrible agitation de la politique, la salle était pleine à la séance du 19 juillet (...). Aujourd'hui, par cette libre discussion dans l'Académie, en présence d'un auditoire nombreux, la question est devenue publique, elle ne se laissera plus reléguer dans des comités secrets; on ne la terminera plus et on ne l'étouffera plus à huis clos.

La querelle, en effet, retentissait. Le public admis aux séances « se trouva ému », raconte Blainville (3), d'autant plus que la discussion « ne se fit pas sans une certaine passion de part et d'autre » ni même « sans aigreur », d'autant plus, aussi, que, des journalistes étant mêlés au public, la presse intervint et prit parti, la presse politique aussi bien que les journaux scientifiques, les *Débats* pour Cuvier, le *Temps* et le *National* pour Geoffroy Saint-Hilaire. Gœthe lui-même tint à se déclarer : à l'occasion des *Principes* (4) que celui-ci venait de publier, il donna en octobre aux *Annales de critique scientifique* de Berlin une étude importante, datée de septembre, où il résumait les phases du débat, présentait les deux adversaires et marquait, au delà de la différence de leurs personnalités, la portée spirituelle de leur contraste. Dix-huit mois

(3) Ducrotay de Blainville : *Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire* (ouvrage publié par Pol Nicard en 1890).
(4) *Principes de Philosophie zoologique, discutés en mars 1830 au sein de l'Académie royale des Sciences.*

plus tard, en mars 1832, à la veille de sa mort, il devait ajouter à son essai une seconde partie qui en amplifiait encore les conclusions.

Ces traits montrent combien l'affaire échauffa à l'époque les têtes pensantes de la France et même de l'Europe : elle demeurait présente aux esprits quand parut en 1842 l'*Avant-propos* de la *Comédie humaine*. C'est ce qui explique pourquoi Balzac, en s'y référant, glisse sur elle si rapidement; chacun se rappelant qu'on y avait vu une crise décisive dans l'histoire des sciences, pourquoi en aurait-il à nouveau retracé les épisodes et développé la signification, quand l'allusion suffisait? Aujourd'hui où les traces en sont bien effacées, il manque, lorsqu'on relit ce texte, comme une dimension au passage où apparaît la figure de Geoffroy Saint-Hilaire. Le romancier rend hommage magnifiquement au savant, il se proclame avec éclat son disciple (5); mais, comme il suppose connues des circonstances qui, l'étant en effet au moment où il écrivait, ne le sont plus, ces déclarations si appuyées ont en même temps quelque chose d'évasif qui abuse. En fait, il ne semble pas qu'on se soit guère occupé, malgré l'invitation expresse de Balzac, d'éclairer le rapport qui relie son œuvre à la doctrine de l' « unité de composition » (6).

Il est nécessaire de citer ici la page tout au long, sans oublier que les deux phrases qui l'encadrent la rattachent directement aux confidences du romancier sur la *Comédie humaine* (la première présente celle-ci comme issue « d'une comparaison entre l'humanité et l'animalité », l'autre assimile la société humaine, objet des recherches de Balzac, au domaine qu'étudient les naturalistes) :

Ce serait une erreur, déclare Balzac, de croire que la grande querelle qui, dans ces derniers temps, s'est émue entre Cuvier et Geoffroy Saint-

(5) C'est encore « au grand et illustre Geoffroy Saint-Hilaire » qu'il dédie le *Père Goriot*, à partir de la réédition de 1843, « comme un témoignage d'admiration de ses travaux et de son génie ».

(6) Il faut signaler trois pages de M. Bernard Guyon dans la grosse thèse qu'il vient de publier sur *La Pensée politique et sociale de Balzac;* encore ne s'agit-il que de relier la doctrine de Geoffroy Saint-Hilaire aux idées sociales et politiques de Balzac, non à ses conceptions et à son œuvre romanesques. L'article de Mme Hélène d'Also sur *Balzac, Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire*, paru le 15 octobre 1934 dans la *Revue d'Histoire de la Philosophie et d'Histoire générale de la Civilisation*, traite, d'une manière qui n'est peut-être pas exhaustive, de l'évolution de l'attitude de Balzac devant les deux naturalistes.

Il est assez vraisemblable que le romancier n'avait pas étudié à fond l'histoire naturelle ni leurs travaux; Nettement, que cite Mme d'Also, lui reprochait déjà de « faire parade dans ses écrits, de connaissances qui fatiguent plutôt par leur confusion qu'elles ne frappent par leur profondeur ». Il semble néanmoins avoir parfaitement pénétré l'esprit qui anime les deux systèmes. Quoi qu'il en soit (et c'est un point qu'éclairera un jour l'érudition, dont nous ne nous mêlons point ici), il est certain que Balzac s'est fort échauffé sur ces questions. Réflexion dont nous voudrions montrer que son œuvre porte la marque plus profondément qu'on ne le dit d'ordinaire.

Hilaire reposait sur une innovation scientifique. *L'unité de composition* occupait déjà sous d'autres termes les plus grands esprits des deux siècles précédents. En relisant les œuvres si extraordinaires des écrivains mystiques qui se sont occupés des sciences dans leurs relations avec l'infini, tels que Swedenborg, Saint-Martin, etc., et les écrits des plus beaux génies en histoire naturelle, tels que Leibniz, Buffon, Charles Bonnet, etc., on trouve dans les monades de Leibnitz, dans les molécules organiques de Buffon, dans la force végétatrice de Needham, dans l'*emboîtement* des parties similaires de Charles Bonnet, assez hardi pour écrire en 1760 : « L'animal végète comme la plante » ; on trouve, dis-je, les rudiments de la belle loi du *soi pour soi* sur laquelle repose l'*unité de composition*. Il n'y a qu'un animal. Le Créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer. Les espèces zoologiques résultent de ces différences. La proclamation et le soutien de ce système, en harmonie, d'ailleurs, avec les idées que nous nous faisons de la puissance divine, sera l'éternel honneur de Geoffroy Saint-Hilaire, le vainqueur de Cuvier sur ce point de la haute science, et dont le triomphe a été salué par le dernier article qu'écrivit le grand Gœthe.

II

« Il n'y a qu'un animal. Le Créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. » Telle est bien la ligne de partage entre Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier. L'opposition n'était pas nouvelle, comme le marque Balzac, si on la considère dans ses éléments essentiels, dans les tendances des esprits affrontés. Elle est déjà patente au XVIIIe siècle, où chacun des adversaires peut trouver tout près de lui des répondants. Milieu de fermentation où Gœthe de son côté plonge directement ses racines, comme le montre le petit livre de M. René Michéa sur ses travaux scientifiques (7). Retenons deux noms exemplaires, qui situeront notre terrain par ses coordonnées : Linné, Leibniz.

Linné exprime déjà tout l'esprit de Cuvier, toute l'attitude contre laquelle réagiront si vivement et Balzac et Gœthe et Geoffroy Saint-Hilaire. D'après lui, rappelle M. Michéa, « chaque espèce, indépendante et immuable, aurait été l'objet d'une création spéciale » (8); « ce serait une entité réelle, répondant à un acte particulier du Créateur, fixée dès l'origine dans ses limites et avec son économie propre, « pour que l'ordre ne soit pas troublé ». La science biologique devient dans ce cas en grande partie une systématique, la tâche essentielle du naturaliste consistant à faire l'inventaire de l'œuvre divine ».

(7) *Les Travaux scientifiques de Gœthe*, par René Michéa. Cahiers de l'Institut d'Etudes germaniques de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Paris, Aubier, 1943.

(8) « *Species tot sunt diversae quot diversas formas ab initio creavit infinitum ens.* »

Leibniz, au contraire, dès les *Nouveaux essais sur l'Entendement humain* (1704), posait la notion de continuité biologique; on entendra souvent dans les pages qui suivent comme les harmoniques de certaines de ses remarques (9) :

En commençant depuis nous, écrit-il, et en allant jusqu'aux choses les plus basses, c'est une descente qui se fait par de fort petits degrés et par une suite continue de choses, qui dans chaque éloignement diffèrent fort peu l'une de l'autre. Il y a des poissons qui ont des ailes, et à qui l'air n'est pas étranger, et il y a des oiseaux qui habitent dans l'eau qui ont le sang froid comme les poissons (...). Et il y a une si grande proximité entre les animaux et les végétaux, que si vous prenez le plus imparfait de l'un et le plus parfait de l'autre, à peine remarquerez-vous aucune différence considérable entre eux. (...) Nous trouverons partout que les espèces sont liées ensemble et ne diffèrent que par des degrés presque insensibles. Et lorsque nous considérons la sagesse et la puissance infinie de l'auteur de toutes choses, nous avons sujet de penser que c'est une chose conforme à la somptueuse harmonie de l'univers et au grand dessein aussi bien qu'à la bonté infinie de ce souverain architecte, que les différentes espèces des créatures s'élèvent aussi peu à peu depuis nous vers son infinie perfection. Ainsi nous avons raison de nous persuader qu'il y a beaucoup plus d'espèces de créatures au-dessus de nous qu'il n'y en a au-dessous, parce que nous sommes beaucoup plus éloignés en degrés de perfection de l'être infini de Dieu que de ce qui approche le plus près du néant.

Sur cette idée de base repose la doctrine de l'*unité de composition* (10), ou pour lui donner son titre complet, de *l'unité du plan de composition organique* (Gœthe aurait préféré que Geoffroy Saint-Hilaire, chez qui l'enthousiasme embrouille parfois le langage, parlât de l' « unité du type » plutôt que de l' « unité de plan »; Geoffroy Saint-Hilaire avait reconnu lui-même, dans le mémoire sur la *Théorie des Analogues* qu'il lut le 1er mars 1830 devant l'Académie des Sciences, qu'en disant « unité du système dans la composition et dans l'arrangement des parties organiques » il aurait exprimé plus précisément son idée que tous les êtres organisés, quels qu'ils soient, sont construits sur un plan, type ou système unique). Quoi qu'il en soit de la terminologie, l'idée habitait depuis des temps très anciens toute une famille d'esprits. Balzac se plaît à aligner une série de noms, suivant un procédé d'énumération qui lui est cher et où il faut voir certainement une figure

(9) Citées par Michéa, *op. cit.*

(10) Dès 1825 Cuvier, pour les combattre, les rapprochait déjà l'une de l'autre, dans son article « Nature » du *Dictionnaire des Sciences naturelles :* « ...A l'hypothèse de l'échelle continue des êtres d'autres philosophes » (c'était une pointe que ce mot) « ont ajouté celle que tous les êtres sont les modifications d'un seul, ou qu'ils ont été produits successivement et par le développement d'un premier germe, et c'est sur celle-là que s'est entée celle de l'*unité de composition* dans tous. (...) Elle voit dans le ver l'embryon de l'animal vertébré; dans le vertébré à sang froid l'embryon de l'animal à sang chaud; elle fait naître ainsi chaque classe l'une de l'autre : ce ne sont que des âges différents d'une seule, et l'animalité tout entière a dans sa vie les mêmes phases que l'individu de la plus parfaite de ses espèces. »

de rhétorique fort vivante. On en cite d'autres, à commencer par Aristote, qui rapproche la plume de l'oiseau et l'écaille du poisson, l'os et l'arête, les ongles et la corne, la pince de l'écrevisse et la main, et souligne leur analogie dans la différence (« Voilà de quelle manière les parties qui composent les individus sont autres et sont les mêmes »). En 1555, Belon décrit le squelette de l'oiseau dans ses rapports avec celui de l'homme. Newton, dans son *Optique*, est net : *Uniformitas illa*, dit-il, *quae est in corporibus animalium*, ou encore : *Similiter posita omnia in omnibus fere animalibus*. Buffon, à propos de l'âne, en 1753 : « Il existe un dessein primitif et général qu'on pourrait suivre très longtemps. (...) En créant les animaux, l'Etre Suprême n'a voulu employer qu'une idée, et la varier en même temps de toutes les manières. » Dans le *Discours sur les Singes*, en 1756 : « Ce plan, toujours le même, toujours suivi de l'Homme aux Singes, du Singe aux Quadrupèdes, des Quadrupèdes aux Cétacés, aux Oiseaux, aux Poissons, aux Reptiles; ce plan, dis-je, bien suivi par l'esprit humain, est un exemplaire fidèle de la nature vivante, et la vue la plus générale et la plus simple sous laquelle on puisse la considérer. » Vicq d'Azyr, une vingtaine d'années plus tard, reprend la même idée presque dans les mêmes termes : « La nature semble avoir imprimé à tous les êtres deux caractères nullement contradictoires, la constance dans le type et la variété dans les modifications » (*Parallèle des deux paires d'extrémités*, 1774); la nature, écrit encore Vicq d'Azyr dans son *Traité d'Anatomie*, « semble opérer toujours d'après un modèle primitif et général, dont elle ne s'écarte qu'à regret, et dont on retrouve partout les traces ». Vers 1785 nous rencontrons encore Gœthe, en chasse sur ce domaine, avec son « type anatomique », son « modèle universel ». Enfin Pinel, en 1793, écrivait dans la première version manuscrite de son *Mémoire sur la tête de l'Eléphant* : « Quand on a soigneusement passé par divers intermédiaires, en s'élevant de la tête des Quadrupèdes et en partant de celle de l'Homme, il s'agit toujours d'y reconnaître le type primitif, de voir comment les os qui se correspondent offrent des variétés plus ou moins subordonnées »; Pinel devait d'ailleurs abandonner ce chemin dans sa rédaction définitive. C'était précisément l'époque où Geoffroy Saint-Hilaire formulait pour la première fois son principe, sans d'ailleurs songer encore à en approfondir la portée, pas plus que ne l'avaient fait ses prédécesseurs :

Une vérité constante pour l'homme qui a observé un grand nombre de productions du globe, écrivait-il en 1795 au début de son *Mémoire sur les rapports naturels des Makis*, c'est qu'il existe entre toutes leurs parties une grande harmonie et des rapports nécessaires; c'est qu'il semble que la nature s'est renfermée dans certaines limites, et n'a formé tous

les êtres vivants que sur un plan unique, essentiellement le même dans son principe, mais qu'elle a varié de mille manières dans ses parties accessoires. Si nous considérons particulièrement une classe d'animaux, c'est là surtout que son plan nous paraitra évident : nous trouverons que les formes diverses sous lesquelles elle s'est plu à faire exister chaque espèce, dérivent toutes les unes des autres; il lui suffit de changer quelques-unes des proportions des organes, pour les rendre propres à de nouvelles fonctions, ou pour en étendre ou en restreindre les usages. La poche osseuse de l'Aleucite, qui donne à cet animal une voix si éclatante, et qui est sensible au-devant de son cou par une bosse d'une grosseur si extraordinaire, n'est qu'un renflement de la base de l'os hyoïde; la bourse des Didelphes femelles, un repli de la peau qui a beaucoup de profondeur; la trompe de l'Eléphant, un prolongement excessif de ses narines; la corne du Rhinocéros, un amas considérable de poils qui adhèrent entre eux, etc. Ainsi les formes, dans chaque classe d'animaux, quelque variées qu'elles soient, résultent toutes, au fond, d'organes communs à tous : la nature se refuse à en employer de nouveaux. Ainsi toutes les différences les plus essentielles qui affectent chaque famille dépendant d'une même classe viennent seulement d'un autre arrangement, d'une complication, d'une modification enfin de ces mêmes organes.

III

Il ne s'agit pas ici d'exposer un chapitre de l'histoire des sciences, mais d'indiquer les grandes lignes d'un système d'idées dans le climat duquel s'est formée, à certains égards, la *Comédie humaine*. Il suffira donc, sans entrer dans le détail des travaux de Geoffroy Saint-Hilaire, de s'en tenir à quelques-uns de leurs aspects particuliers.

Ce qu'il appelle la « théorie des analogues », c'est une méthode qui apparaît dès 1818 dans sa *Philosophie anatomique* (11), et qu'il a mise au point au cours des travaux consécutifs au mémoire de 1795 sur les makis. Cette méthode, telle que devait plus tard la résumer son fils Isidore, s'exprime en trois principes : connexion des organes, signification des organes rudimentaires, balancement des organes.

1° Certaines analogies sont évidentes, parce qu'elles portent à la fois sur toutes ou presque toutes les conditions d'existence des organes que l'on compare; par exemple, celle des doigts de l'homme et de ceux du singe, ou même de leurs équivalents chez les carnassiers et les rongeurs, voire chez les sauriens et les batraciens; ou celle du canal intestinal chez la plupart des animaux. Mais sur quelle base établir l'analogie lorsque les organes comparés se ressemblent par certaines conditions d'existence et diffèrent par d'autres conditions? Entre celles-ci et celles-là, quelle hiérarchie posera-t-on, et lesquelles choisira-t-on pour asseoir les déterminations? La fonction? Une même fonction peut être assurée par des

(11) *Philosophie anatomique. — Des organes respiratoires sous le rapport de la détermination et de l'identité de leurs pièces osseuses*, 1818; *Philosophie anatomique. — Des monstruosités humaines*, 1822.

organes très différents (la respiration l'est, selon les espèces, par des poumons, par des branchies, par la peau elle-même, modifiée de diverses manières), tandis qu'un même organe (les appendices latéraux des articulés, par exemple) peut remplir des fonctions variées. La forme, la structure? Elles changent avec les fonctions. Geoffroy Saint-Hilaire s'arrête à la position relative, à la dépendance mutuelle, en un mot à la connexion des organes entre eux, dont il fait, dit-il, sa « boussole ».

2° Jusqu'alors, l'anatomie comparée, essentiellement physiologique, laissait de côté les organes rudimentaires qui, ne remplissant aucune fonction, paraissaient sans intérêt. C'est ainsi, raconte Trouessart (12), qu' « à l'époque de Daubenton, lorsqu'on articulait les différentes parties d'un squelette, on jetait purement et simplement, comme inutiles, les clavicules rudimentaires de certains Quadrupèdes ou les os atrophiés du bassin des Cétacés, plutôt que de chercher à reconnaître leur véritable nature ». Geoffroy Saint-Hilaire prend ces organes rudimentaires en considération, d'abord parce qu'on ne saurait résoudre convenablement un problème dont on n'examine pas tous les éléments, et parce que, s'attachant à la connexion des organes, il ne pouvait pas négliger des parties qui, pour être très petites et sans fonctions, n'entrent pas moins dans des rapports de position déterminés et constants.

3° Enfin, dit Geoffroy Saint-Hilaire — c'est ce qu'il appelle le principe du balancement des organes —, « un organe normal ou pathologique n'acquiert jamais une prospérité extraordinaire, qu'un autre de son système ou de ses relations n'en souffre dans une même raison ». Le budget de la nature étant fixe, selon un mot de Gœthe dans son essai de 1832, une somme trop considérable affectée à une dépense exige ailleurs une économie; les cas extrêmes d'hypertrophie s'accompagnent d'une atrophie correspondante, que celle-ci soit cause ou effet.

Entre autres travaux sur divers problèmes d'analogie (analogies entre les diverses classes d'un même embranchement, entre des embranchements différents du règne animal), Geoffroy Saint-Hilaire s'attacha en particulier à relier aux lois générales du monde animal les désordres de la monstruosité (13). Avant lui la science s'arrêtait devant les monstres. Elle voyait en eux des « productions désordonnées » de la nature, soustraites à l'action des lois communes, des

(12) *Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire d'après les Naturalistes allemands.*
(13) Le mémoire *Des monstruosités humaines* de 1822 (deuxième tome de la *Philosophie anatomique*) est suivi de *Considérations générales sur les Monstres* (octobre 1826), tirage à part de l'article « Monstres » du *Dictionnaire classique des Sciences naturelles* (janvier 1827).

« déchets » échappant à sa prise. Une tératologie, une « science des monstres » était inconcevable par définition. L'investigation laissait donc de côté toute une catégorie de phénomènes, pourtant naturels, puisque réels. C'est là, semble-t-il, ce qui détermina Geoffroy Saint-Hilaire à s'y attaquer : « Je venais, dit-il, d'imaginer une nouvelle méthode de détermination tant des organes que de leurs matériaux constitutifs, et il me parut que j'en connaîtrais mieux toute la valeur comme moyen d'investigation, si je parvenais à en faire l'essai sur ce qu'il y avait dans la nature de plus désordonné. »

Sans doute n'en était-on plus, comme autrefois, à attribuer les monstruosités à l'influence des astres, à l'opération du démon, à l'union adultérine de deux êtres d'espèces différentes, etc. Pierre Sylvain Régis avait proposé une explication d'apparence plus sérieuse, encore qu'elle n'apportât pas d'explication plus scientifique : la monstruosité, pour lui, se trouvait déjà dans le germe, et les germes originairement monstrueux avaient été créés en même temps que ceux des êtres normaux, la génération ne faisant, dit-il, « que les rendre plus propres à croître d'une manière plus sensible ». Geoffroy Saint-Hilaire reconnut d'abord que ces germes ne sont pas nécessairement différents des germes normaux, et que souvent la naissance d'un monstre fait suite à une chute, un coup, une émotion, à des contractions musculaires résultant de violentes secousses, physiques ou morales, subies pendant les premiers temps de la gestation; il obtint même expérimentalement des monstruosités artificielles chez des oiseaux en traitant diversement des œufs pris au hasard. Le système de Régis ainsi écarté, la route était libre.

Il établit alors qu'il arrivait que des organes apparemment disparus chez certains monstres se trouvassent seulement réduits en volume et modifiés dans leur disposition : « Il y a Monstruosité, dit-il, mais non pas pour cela dérogation aux lois ordinaires; et il le faut bien, s'il n'y a à embrasser dans ces conditions que des matériaux toujours similaires. » La répétition fréquente des traits normalement caractéristiques d'une espèce par les anomalies d'une autre l'amène enfin à cette idée qu'« un Monstre est un être chez lequel ne se sont point accomplies toutes les transformations qui devaient l'élever progressivement à son type normal; un être qui a subi un *retardement de développement;* qui est, à certains égards, resté embryon, comme si la nature se fût arrêtée en chemin pour donner à notre observation trop lente le temps et les moyens de l'atteindre ».

Ces résultats intéressaient en Geoffroy Saint-Hilaire le philosophe autant que le savant; ils justifiaient la conception

qu'il se faisait de la science, en ruinant des objections fortes. Vous établissez des lois, pouvait-on dire jusqu'alors aux naturalistes, que vous prétendez universelles, qui n'ont de valeur en effet que dans la mesure où elles sont universelles; or elles ne sont vérifiées que dans un certain nombre de cas, les plus nombreux sans doute, mais choisis par vous arbitrairement dans la masse de la réalité; en exceptant la monstruosité, en admettant donc comme naturels des dérèglements de l'ordre naturel, vos lois et votre science se nient elles-mêmes comme science et comme lois. Mais si les monstres viennent maintenant se soumettre aux mêmes lois que les êtres normaux, déviées seulement sur un point particulier par quelque action de traverse justiciable aussi de lois normales, il n'y a plus de fantaisie dans la nature, il n'y a plus, à proprement parler, de monstres, la nature est une, ou, selon l'ancien adage que Geoffroy Saint-Hilaire aime à répéter dans ses *Notions... de Philosophie naturelle*, « *natura semper sibi consona* ». Dès lors, dit-il encore, « sont du domaine de la science, et par conséquent choses naturelles, toutes celles existantes, *tout ce qui* EST, toute substance quelconque, ses mouvements, ses divisions à l'infini, ses résolutions fluides, tous les degrés et cas d'agglomération et de densité ». Autrefois l'homme avançait à tâtons dans une immense et redoutable existence où il n'avait pour se guider que des probabilités incertaines, sans cesse remises en cause : il est prouvé aujourd'hui que « tout se lie, et pour ainsi dire s'enchaîne dans l'univers; tout se trouve ensemble rattaché par une *nécessité* de relations et de filiation, laquelle donne à toutes choses leur raison d'existence ». Il n'y a pas de « production merveilleuse », rien dans la nature n'apparaît « sans nous profiter comme explication ».

IV

Les résultats publiés par Geoffroy Saint-Hilaire devaient être discutés, et, sur bien des points, rectifiés. Mais on ne nie guère l'impulsion que donna à la science l'audace de sa démarche. N'appliquait-il pas le précepte cartésien de *supposer* un certain ordre même entre des phénomènes qui ne se précédaient pas naturellement les uns les autres?

Cette hardiesse fait scandale aux yeux de Cuvier. Pour le fils spirituel de Linné, comme lui convaincu que la diversité des caractères actuels des espèces animales a été expressément et immuablement voulue par le Créateur, la science ne peut avoir d'autre objet que de constater, de recenser, d'ordonner les faits; un catalogue parfait de ce qui s'observe serait l'image même de l'Idée divine. La classification, affirme-

t-il dans l'introduction de son *Règne animal,* est « l'idéal auquel l'histoire naturelle doit tendre », « l'expression exacte et complète de la nature entière », bref « toute la science ».

Le problème de la classification n'était pas nouveau pour Geoffroy Saint-Hilaire, puisque à l'époque de ses débuts, pendant plusieurs années, cette discipline avait commandé tous ses travaux. A la différence de Cuvier, il ne pensait pas qu'il suffit de la perfectionner pour lever toutes les difficultés qu'on y rencontre : « Il entre nécessairement de l'arbitraire dans l'enchaînement et la distribution des familles », déclarait-il; « une méthode parfaite ne saurait exister; c'est une sorte de pierre philosophale dont la découverte est impossible » (*Cours de l'Histoire naturelle des Mammifères*). Si l'on pouvait croire comme Cuvier à une immutabilité d'ordre théologique des caractères qui distinguent les espèces, alors il faudrait voir, en effet, dans leurs différences les éléments de base, prendre exclusivement celles-ci en considération et se mettre à l'école des classificateurs. Mais, objecte-t-il aux classificateurs, s'il est vrai que toute classification pèche toujours par quelque endroit, si l'expérience prouve que votre méthode, utile sans doute et même indispensable, n'est qu'un pis-aller, il faut bien admettre qu'elle ne dérive pas de la nature des choses, donc que la science n'a pas pour premier et dernier devoir de se borner à considérer des différences. Celles-ci ne sont que des apparences. Surmontons l'apparence, proclame Geoffroy Saint-Hilaire; ne nous limitons pas à des besognes subalternes, à des techniques préparatoires; ne les méprisons pas, mais n'allons pas les confondre avec la science elle-même : elles n'en sont que les servantes. Sur les bases qu'elles nous offrent, raisonnons; inventons; faisons confiance à la puissance propre de l'esprit. Et puisqu'en l'approfondissant le principe des différences conduit à des impasses, ayons l'audace d'en prendre le contrepied, et, comme hypothèse de travail, de rechercher les analogies; de proche en proche, nous atteindrons cette analogie essentielle qu'exprime la doctrine de l'unité de composition. Trop longtemps, estime-t-il, on a laissé dormir « nos plus nobles facultés, le jugement et la faculté comparative ». « La vie des sciences a ses périodes comme la vie humaine; elles se sont d'abord traînées dans une pénible enfance; elles brillent maintenant des jours de la jeunesse; qui voudrait interdire ceux de la virilité? L'anatomie fut longtemps descriptive et particulière; rien ne l'arrêtera dans sa tendance pour devenir générale et philosophique (14). »

(14) *Notice sur Buffon,* dans les *Fragments biographiques,* 1838.

Ainsi s'explique l'importance que prenait aux yeux de Gœthe le débat académique de 1830 :

— Maintenant, disait-il encore à Eckermann à propos de la séance du 19 juillet en rappelant l'orientation des recherches qu'il poursuivait lui-même « depuis cinquante ans », maintenant nous avons pour toujours en Geoffroy Saint-Hilaire un puissant allié. (...) La méthode synthétique introduite par Geoffroy Saint-Hilaire ne reculera plus maintenant, voilà ce qui vaut mieux que tout. (...) Désormais, en France aussi, dans l'étude de la nature, l'esprit dominera et sera souverain de la matière. On jettera des regards dans les grandes lois de la création, dans le laboratoire secret de Dieu! Si nous ne connaissons que la méthode analytique, si nous ne nous occupons que de la partie matérielle, si nous ne sentons pas le souffle de l'Esprit qui donne à tout sa forme et qui, par une loi intime, empêche toute déviation, qu'est-ce donc que l'étude de la nature? (...) Voilà que Geoffroy Saint-Hilaire passe de notre côté, et avec lui tous ses grands disciples, tous ses partisans français! Cet événement est pour moi d'une importance incroyable, et c'est avec raison que je me réjouis d'avoir assez vécu pour voir le triomphe général d'une théorie à laquelle j'ai consacré ma vie et qui est spécialement la mienne.

Rapprochons ces déclarations de la page de Balzac citée plus haut : même chaleur, même enthousiasme. « Sachez-le bien, affirme Séraphita, il y a les sciences de la matière et les sciences de l'esprit. » De cette fièvre progressiste on trouve encore la trace dans les mots que Dumas, au nom de l'Académie des Sciences, prononça en 1844 aux obsèques de Geoffroy Saint-Hilaire. Après avoir rappelé que la discussion de 1830 n'avait pas agité seulement les milieux scientifiques et qu'elle avait largement retenti dans le public, à Paris et dans le monde entier : « Le public, avec son admirable instinct du vrai, ajouta-t-il, ne s'y trompa pas. Dès le premier jour du débat, chacun se prit à souhaiter que les vues de Geoffroy Saint-Hilaire fussent confirmées; chacun comprit que l'esprit humain allait faire un grand pas. »

Balzac, qui se disait physiologiste depuis longtemps et philosophe depuis plus longtemps encore (15), qui déclare d'ailleurs dans l'*Avant-propos,* au sujet de l'unité de composition, qu'il était « pénétré de ce système bien avant les débats auxquels il a donné lieu », qui voyait Cuvier faire grief à son adversaire de qualités dont lui-même s'enorgueillissait, la tendance philosophique et l'imagination (16), et

(15) « (...) Nous qui cultivions déjà la philosophie à l'âge où nous ne devions cultiver que le *De Viris!* » (Dédicace de *Gebseck* au baron Barchou de Penhoen.) — Cf. *Illusions perdues* (*Un grand homme de province à Paris*) : « D'Arthez n'admettait pas de talent hors ligne sans de profondes connaissances métaphysiques. Il procédait en ce moment au dépouillement de toutes les richesses philosophiques des temps anciens et modernes pour se les assimiler. Il voulait, comme Molière, être un profond philosophe avant de faire des comédies. »

(16) « ...Jamais l'imagination n'a eu à s'exercer sur un sujet plus curieux. Pour nous qui, dès longtemps, faisons profession de nous en tenir à l'exposé des faits positifs, nous nous bornerons à faire connaître aujourd'hui aussi exactement qu'il nous sera possible l'intérieur et

cet adversaire s'écarter avec éclat des chemins battus, revendiquer le droit d'inventer et de créer, se jeter dans les aventures de l'esprit, témoigner ainsi pour la science d'ambitions parentes de celles que lui-même apportait dans le roman, devait ressentir plus passionnément que tout autre l'entraînement d'un courant aussi puissant.

Dans le détail même, chaque point de méthode, chaque point de doctrine qu'il pouvait relever chez le « vainqueur de Cuvier » devait éveiller en lui des harmoniques. Formant la notion d'espèces sociales, il se heurte aux difficultés et impossibilités d'une classification pourtant nécessaire : on lui explique que la vraie vertu d'une classification est de mettre en lumière sa propre insuffisance et de conduire à une unité supérieure qui la justifie en la détruisant. Les trois principes qui constituent la théorie des analogues sont immédiatement applicables à une vue du roman qui doit embrasser la société tout entière, du prince au clochard, du paysan à l'artiste, du criminel au saint; il suffit d'y remplacer le mot d'« organe » par quelque autre comme celui de « faculté »: connexion des facultés, signification des facultés rudimentaires, balancement des facultés. Le vocabulaire de la *Philosophie anatomique* convient, tel quel, à la *Comédie humaine :* analogie entre les diverses classes d'un même embranchement, analogie entre les embranchements différents, analogie entre les lois générales et les désordres de la monstruosité. Peut-être trouverait-on avant lui dans l'histoire du roman des Cousines Bette, des Vautrin, des Filles aux Yeux d'Or : ce n'étaient jusque-là que des monstres pittoresques, et la nouvelle tératologie les admet au droit de cité. Les variations du type humain, matière romanesque inépuisable, soulignent l'unité et la constance du plan sur lequel est construit l'homme.

Balzac avait trouvé un débouché au vieux rêve unitaire qui tourmentait sa pensée depuis fort longtemps, et, s'il faut l'en croire, depuis son enfance. Une fois lancé, il n'allait pas s'arrêter à mi-route. « Il n'y a qu'un animal, déclare-t-il dans l'*Avant-Propos.* Le Créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. » Et, deux pages plus loin : « L'animalité se transborde dans l'humanité par un immense courant de vie. » Malgré les orages que de telles propositions avaient déchaînés à l'Académie des Sciences, il s'élance, d'un bond, beaucoup plus loin dans les deux romans des *Etudes philosophiques* où il prétend donner, en même temps que la clé de la *Comédie humaine,* un système physique, métaphysique et mystique n'embrassant rien de moins

l'extérieur de notre animal » (Cuvier, *Mémoire sur un ver parasite d'un nouveau genre,* 1829).

que la totalité de l'Etre, y compris les Anges et Dieu lui-même (système qui ne cesse d'ailleurs de rester parallèle à celui que Geoffroy Saint-Hilaire élabore de son côté à mesure qu'il avance en âge : le savant à son tour devait afficher pour lui une admiration sans mesure).

« En nommant Dieu le Créateur, déclare Séraphîta, vous le rapetissez » (ceci vise évidemment Cuvier; on se rappelle d'ailleurs le jugement de l'*Avant-propos* sur l'« harmonie » du système de Geoffroy Saint-Hilaire « avec les idées que nous nous faisons de la puissance divine »). « Il n'a créé, poursuit-elle, comme vous le pensez, ni les plantes, ni les animaux, ni les astres; pouvait-il procéder par plusieurs moyens? n'a-t-il pas agi par l'unité de composition? Aussi a-t-il donné des principes qui devaient se développer, selon sa loi générale, au gré des milieux où ils se trouveraient. Donc, une seule substance et le mouvement; une seule plante, un seul animal, mais des rapports continus. » Pour Louis Lambert l'homme est « le terme des transmutations inexpliquées qui montent jusqu'à lui », comme il est par ailleurs « le lien entre la nature visible et la nature invisible ». Séraphîta sait « comment et par où la plante communique à l'animal »; au moment où cette « fille du ciel » est prête non pas à mourir mais à quitter la terre (sa « nature angélique » se définit suivant un raisonnement assez analogue à celui de Leibniz qu'on a lu plus haut), elle adresse au monde naturel des adieux prophétiques : « Adieu, granit, tu deviendras fleur; adieu, fleur, tu deviendras colombe; adieu, colombe, tu seras femme; adieu, femme, tu seras souffrance; adieu, homme, tu seras croyance; adieu, vous qui serez tout amour et prière! »

Ainsi la doctrine de l'unité de composition, déjà hardie lorsqu'elle se proposait d'embrasser l'ensemble du monde animal, devient maintenant le symbole d'un principe infiniment plus général, l'emblème d'une unité totale, d'une loi universelle applicable à tous les degrés de l'être, depuis la matière inerte jusqu'à l'immatériel : par elle Balzac accomplit son ambition de jeter un pont entre les sciences de la nature et la mystique de Swendenborg, qui disait — le mot est repris dans *Séraphîta* — : « La terre est un homme. »

(à suivre.)

MERCVRIALE

LETTRES

De la Paille et du Grain, par *Jean Paulhan;* in-18 tellière (11× 17), 184 p., 240 fr. (Gallimard). — « Je n'écris pas de pamphlets », dit Jean Paulhan : à peine plus que Paul-Louis Courier. « Je suis un grammairien », dit-il aussi : on n'ose plus se servir de mots après qu'il a parlé, tant il les montre chargés de maléfices. Bref, après un départ nonchalant et sinueux — et, bien entendu, hautement subtil — sur les mots « joquet », « foute-balle » et « métingue », puis après une escale prolongée dans un thé familial qui est l'occasion d'une digression sur le bridge — et, bien entendu, cette digression n'est autre chose que le cœur même du sujet — Jean Paulhan débouche, avec un naturel qui n'est qu'à lui, dans la discussion qui l'a opposé cet hiver, si durement, au C. N. E. Alors il n'est plus question de nonchalance : il mord. On est là en pleine politique. « Je ne suis pas un politique », dit-il. Ce qui est sûr (si jamais chose est sûre avec lui), c'est que jamais Paulhan n'a montré un talent plus acéré. L'applique-t-il au point qu'il faut? *Docti certant.* — S. P.

Blaise Cendrars, par *Jacques-Henry Levesque;* in-16, 280 p., 197 fr. (Ed. N. R. C.). — Bio-bibliographie suivie d'une anthologie de prose et de poésie. On rappelle que Cendrars est de Suisse, ancien combattant de la Légion étrangère, qu'il a voyagé, etc. Mais est-il nécessaire aujourd'hui déjà, et le prestige de Cendrars vivant n'est-il pas tel qu'il brille mieux justement en l'absence de tout hommage d'apologiste et de toute consécration officielle? Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est à louer, qui répond avec décence à la curiosité qu'il veut susciter. — YÉFIME.

Le problème moral et la pensée de Sartre, par *Francis Jeanson;* in-8, 365 p., 405 fr. (Ed. du Myrte). — L'ouvrage est recommandé par Sartre lui-même dans une lettre-préface : « Vous avez si parfaitement épousé le développement de ma pensée que vous êtes venu à dépasser la position que j'avais prise dans mes livres au moment où je la dépassais moi-même... » Une analyse des méthodes et des thèmes de l'auteur de *L'Etre et le Néant* qui aident à préciser une pensée dont l'originalité, mais surtout la vigueur systématique ont suscité tant de critiques seulement malveillantes et hâtives, se dénoue chez ce commentateur consciencieux dans l'adhésion motivée aux conclusions morales de l'existentialisme. Clair et précis d'un bout à l'autre de l'exposé, l'auteur se signale encore en ceci qu'il ne cesse, tout en objectant et rectifiant, de viser au cœur même du problème. On approuvera certes une telle recherche qui incite si impérieusement chaque homme à y participer. — Y.

L'année commence au mois d'octobre, par *Jacques Brenner;* in-16, 220 p., 195 fr. (Editions de Minuit). — La tentative romanesque s'exprime ici à travers les récits autobiographiques de six personnes différentes que ne relient pas toujours les événements, et qui rapportent, dans un style que l'auteur s'ingénie à rendre divers, des épisodes de leur enfance et de leur adolescence. Malheureusement, la banalité de leurs existences, et la trivialité de langage ou de sensibilité, qui visent au réalisme du documentaire, n'atteignent pas un seul instant à l'intérêt que, par le même moyen, un Dos Passos a su élever au pathétique. — Y.

Prologue, par *Jean-Claude Brisville;* in-16, 210 p. (Julliard). — Une certaine vigueur de style, un goût des épigraphes éclectique, une plus grande adresse dans l'analyse des sentiments que dans la description du concret, tel pourrait être le jugement du professeur chargé d'annoter la copie de cet élève romancier, ni meilleur ni pire qu'un

autre à sa première tentative. Autobiographique, cela va sans dire.
Y.

Le Thé chez Léonard, par *Bernard Vauquelin;* in-16, 237 p., 150 fr. (Self). — Le nom de l'auteur est aussi celui d'une rue où les candidats bacheliers vont payer les droits. Thierry Maulnier en personne a dédouané celui-ci par une *prière d'insérer*. Mais cessons de le railler. Quoique gris par tendance au noir, son récit ne manque pas de la magie qui nous fait reconnaitre en lui un redoutable apprenti. — Y.

La Marie des Anges, par *Jean-Michel Süe;* in-16, 300 p., 205 fr. (Gallimard). — Un de ces récits de marins où l'amour a nom Marie, et dont on a coutume de dire que le style est dru et qu'ils sentent le varech. Respectons la coutume, et dans le sillage des points de suspension, aussi nombreux dans ce roman que les cailloux du petit Poucet, courons trinquer un verre dans le bistrot du port, puisque l'auteur invite. — Y.

Aline du Moulin-Rouge, par *Marius Richard* (Editions du Pavois). — Aline, ou les mémoires d'une danseuse. D'une danseuse un peu trop fine, trop perspicace. Qui donne avec une étonnante notion du recul les définitions de son temps : 1900 et de sa condition : légère. Elle parle sans fatiguer ses lèvres flétries, à peine vieillie, bonne vivante encore. Elle sera d'ailleurs une joviale moribonde, ainsi le livre ne se terminera pas au son du glas. Elle enchaine les unes aux autres ses confidences; sa vie entière défile de page en page. Nous finissons par tout savoir, et ses premiers amants, ses métiers d'infortune, sa carrière ascendante, le début des échecs. A travers ses confidences, c'est une époque, un caractère, une société un âge révolus qui renaissent. Elle parle des hommes comme d'un simple matériel de travail. Avec tant de bonhomie, de bonne humeur, de bonne foi, que tous les mots durs qu'elle leur adresse prennent figure de compliments plus que d'injures.

Marius Richard a travesti sa propre langue avec virtuosité. Mais à force de perfection dans les formules employées par Aline, son récit pourrait tomber sur la pente de l'exercice de style, brillant et fastidieux. — CLAUDIE PLANET.

D'André Gide à Marcel Proust, par *Henri Massis;* in-16, 388 p., 270 fr. (Lardanchet). — Pour sa « rentrée », Henri Massis réédite, avec son *Drame de Marcel Proust*, les différentes études qu'il a données sur Gide de 1921 à 1935, précédées d'un nouvel essai daté d'août 1947. Henri Massis tient une large place dans le *Journal* de Gide : il est bon qu'on ait les textes où il définit lui-même sa propre attitude (non sans regretter un peu, semble-t-il, sa violence d'autrefois). Jouer contre un Gide, c'est une rude partie : mais ne fallait-il pas qu'elle fût jouée, et Gide sans Massis serait-il tout à fait Gide?
S. P.

L'Art du Livre et son illustration, par *Pierre Mornand* (2 tomes, Editions du « Courrier graphique », 27, rue de l'Echiquier, Paris). — Nous aurions dû rendre compte depuis longtemps de ces deux charmantes plaquettes qui prouvent, selon la formule, « le mouvement en marchant », et avec un texte de l'érudit bibliophile qu'est M. Pierre Mornand, contiennent de nombreux spécimens d'illustration empruntés à toutes les époques, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours.

Longtemps bibliothécaire à la Nationale, M. Mornand a le double et triple mérite de connaitre à fond ce dont il parle, et d'en parler en lettré et en artiste. Son ouvrage n'est pas seulement un précieux témoignage écrit sur la matière, il constitue aussi, par sa présentation technique, par le choix et l'abondance des hors-texte, un vrai régal pour les yeux. — M. R.

Livres reçus. — *Le Procès du Prix Goncourt, plaidoiries et débats* (Fayard) : document qui dépasse l'actualité, et qui demeurera indispensable aux curieux et aux historiens de l'Académie Goncourt.

Un art de France : le Savoir-Boire, par Claude Bonvin (La Tartane) : bien alléchante excursion à travers les vignobles, les caves et les tables de France.

Physiologie de la Critique, par Albert Thibaudet (N. R. C.) : six lectures faites au Vieux-Colombier en 1922, réunies en 1930 et opportunément rééditées aujourd'hui où l'on mesure si bien le vide laissé par Thibaudet. Quand donc Paulhan et Gallimard reprendront-ils leur choix de ses chroniques irremplaçables?

Cinq-Mars, par Alfred de Vigny (Fayard) : encore un « concentré » de la collection du Ruban Rouge. Il y a 273 dessins de Popineau. Il y a aussi une préface d'Alexandre Arnoux; soyons juste : il ne dit pas qu'il approuve.

Vie de Phocion, par **Candidus d'Isaurie (La Clé d'Or).**

POESIE

THEORICIENS ET PRATICIENS DU VERS, à propos de l'ouvrage de M. Pius Servien, *Science et poésie* (1). M. Pius Servien, dont on peut apprécier, outre son recueil poétique intitulé *Orient*, que Paul Valéry a honoré d'une étude sur ce qu'il appelle *le cas Servien*, a publié dix ou douze ouvrages pour le moins où il étudie les structures du vers, les rythmes poétiques ou toniques du français, et ce qu'il dénomme les principes d'esthétique, déjà il y confronte les problèmes d'art et le langage des sciences. C'est, cette fois, dans son ouvrage le plus récent, plutôt qu'aux savants, aux poètes et aux amateurs de poésie qu'il prétend s'adresser.

Il leur enseigne, en tout premier lieu, comme une découverte qui lui serait personnelle, la distinction profonde qu'il sied d'établir entre le langage lyrique et le langage scientifique. J'ignore si avant lui les « scientifiques » ne s'en étaient pas avisés; il est, du moins, certain que les « lyriques » depuis longtemps tenaient le plus grand compte de cette distinction primordiale. Qu'un savant en ait étudié la cause et les modalités n'en est pas moins un fait de la plus haute importance, et, pour ma part, j'ai lu son étude avec le plus constant intérêt.

M. Servien étudie avec la plus exacte conscience les éléments fondamentaux du rythme poétique et s'élève contre la traditionnelle pratique de la prosodie, qu'elle prenne pour objet la poésie des anciens, Grecs ou Latins, des modernes quels que soient leur nationalité ou le langage qu'ils parlent. En dépit de la ténacité dont les métriciens de toutes les époques font usage, il estime qu'elle n'est qu'une convention parfaitement arbitraire et stérile. Selon lui, la texture, la trame d'un poème lyrique dépend moins d'un retour réglé périodiquement et mesuré d'un nombre de syllabes accentuées que de rapports constants de timbres ou d'intensités qui sont le fondement du rythme dans toutes les langues. Il va jusqu'à expliquer de la sorte la rencontre, dans les textes de prose, de J.-J. Rousseau ou de Chateaubriand au premier chef, de lignes qui volontairement ou non, constituent des vers blancs, des vers à qui manque seule — en français tout au moins la rime.

Sa docte et patiente démonstration ne s'applique pas avec moins de justesse à des suites de vers dans les langues les plus diverses. Elle vaut par une simplicité et, si tôt qu'on l'a admise, par une évidente et universelle pertinacité; il en étend le bienfait jusqu'à en faire la base nécessaire à la traduction d'un poème d'un idiome à un autre.

Je ne déclarerai point sans résistance, toutefois, que les exemples qu'il sert soient choisis dans un complet discernement. Ainsi lors-

(1) Flammarion, éditeur, *Bibliothèque de Philosophie scientifique.*

qu'il affirme que, du célèbre vers virgilien (je souligne, comme lui, les temps forts) :

MAjorEsque cadUNT altis de MONtibus UMbrae,

l'équivalent, en français tant *pour le sens* que pour le rythme, donnerait :

GRANdes, plus GRANdes TOMbent des HAUTES MONTAGNES les OMBRES;

car il dote le français d'une répétition augmentative : (grandes, plus grandes) qui n'existe pas dans le texte original. Il montre latéralement les coupes similaires d'un vers de Théocrite, d'un vers de Virgile ou de Lucain, d'une phrase de Chateaubriand, d'un vers d'Edgar Poe. Sans doute, mais parfois, d'instinct plutôt que par un calcul bien ferme, le vrai poète approche d'équivalences à peu près exactes qui satisfont aux exigences les plus délicates. Est-ce à moi qu'appartient le droit de mettre en regard une strophe d'un admirable poème de Swinburne :

The teRor that WHIspers in dARkness and fLAmes in LIGHT
The DOUBt that SPEAks in the silence of EARTH and SEA...

etc..., et la version qu'en a hasardée un récent traducteur (2) :

La terrEUR qui chucHOTE en ténÈBRES et flamBOIE en lUMIÈRE,
Le DOUTE qui PARle dans le silence de la TERre et de la MER...

où je crois que le mouvement rythmique et l'exactitude du sens sont également respectés? Certes, le nombre des syllabes en français et en anglais diffère, mais l'anglais s'enorgueillit d'une prévalence de mots monosyllabiques qui n'ont pas en français de correspondants sous ce rapport. Il me paraît impossible qu'un traducteur consciencieux pare mieux à cette disparité que par un jeu discret de muettes ou de voyelles d'accent faible.

Laissons cela; ce n'est qu'un jeu.

Je citerai un passage du livre de M. Servien d'où découle la constatation manifeste de l'arbitraire de l'éternelle prosodie scolastique; il y démontre, non pas l'efficacité, mais la complication extrême et l'insuffisance :

Les immenses travaux, dit-il, auxquels, au sujet des chœurs de Pindare et d'Eschyle se sont livrés des métriciens tels que Bœck ou Westphal, aboutissent « à des schémas d'une complication extrême, à l'extraordinaire enchevêtrement de pieds. Si l'on regarde alors ces mécanismes si compliqués que nous proposent les grands hellénistes fidèles à la tradition des métriciens — quelle idée extraordinaire devons-nous nous faire de la mémoire de Pindare, de celle de ses exécutants et de son fidèle public? — On sait qu'il écrit par triades : une grande strophe, puis une autre qui répète la première, puis une épode : et puis tout ce système reprend, et se répète plusieurs fois de suite. Par quel effort de

(2) *L'Inspiré des Nymphes*, poème traduit de l'anglais. Aimery Somogy, éditeur, Paris, 1946.

mémoire le poète arrive-t-il à répéter, avec d'autres mots, des complications de pieds aussi invraisemblables? Comment ses chanteurs, ses danseurs s'en souvenaient-ils? »

Avec les nouvelles méthodes préconisées par M. Servien, « ces chœurs se révèlent construits sur un ou deux thèmes, faciles à saisir et à retenir, comme la musique d'un Bach ou d'un Mozart. — Le thème de l'épode est d'ordinaire symétrique, l'image en un miroir, de celui des strophes, comme la main gauche après la main droite... La danse de ces chœurs anciens se révèle pour la première fois — simple pour les yeux et pour la mémoire... »

Là est le bénéfice du système nouveau : non seulement il est, dans l'application, d'une simplicité merveilleuse qui dénoue le mystère de tous les rythmes du langage, pour ne pas dire de tous les langages; en outre il résoud de façon tout à fait indiscutable les apparentes difficultés que, à l'inverse de ce système renouvelé, il semble que les métriciens, phonétistes ou prosodistes scientifiques se sont depuis des siècles, ingéniés à rendre obscures, irréductibles, insaisissables.

Tout ceci concédé à l'honneur des recherches et trouvailles de M. Servien, conformément à sa croyance, il ne m'est pas possible d'admettre, que, si merveilleuses soient-elles comme instrument d'analyse pour connaître la structure des poèmes préexistants, elles possèdent une vertu quelconque en tant qu'appui ou conseil au poète dans la composition de son œuvre. M. Servien cherche à le démontrer cependant, et sa démonstration se complète d'un certain nombre de vers — quelques-uns fort beaux, nombreux et substantiels — qu'il a puisés dans son œuvre d'artisan poète. Ce n'est pas qu'ils ne répondent pas aux desiderata de ces théories, mais en appliquant les théories qu'il désire abolir, ses vers ne seront ni plus ni moins valables. Il ne semble pas s'en être aperçu. Quel que soit le système qu'ait adopté un poète véritable, et fût-il ignorant de tout système, indifférent à tout système, le résultat de son travail sera inchangé, il en porte en son sein, en son cerveau la nécessité; elle lui est aussi naturelle et indispensable que le besoin de respirer.

Je ne suis pas moins que M. Servien désireux de voir évoluer et se modifier, sans rien perdre de leur pouvoir, et en acquérant des ressources insoupçonnées, les moyens d'expression de la poésie lyrique, mais je ne puis, avec lui, penser qu'on favorise l'éclosion d'une poésie renouvelée en condamnant, par exemple, dans la poésie de langue française, l'usage tant de fois séculaire de la rime. Sans doute, issue des longues laisses en assonances des chansons de geste que l'on trouve aussi dans le latin de certains chants liturgiques, elle a usurpé parfois une excessive et blâmable importance. Il n'en est pas moins vrai qu'elle est devenue un élément du vers d'ordre considérable, et que, dans notre langue, un vers qui s'en passe satisfait malaisément notre oreille, les exigences

de notre entendement qui s'y est trop intimement accoutumé. A quoi bon faire à ce sujet le procès de Victor Hugo ou de José-Maria de Heredia, parce que, au sentiment d'un grand nombre d'amateurs, ils auraient abusé du nom propre mis à la rime? Ne conviendrez-vous pas qu'en d'autres circonstances, ils en ont tiré un effet sonore et superbement évocateur, que tant d'autres poètes moindres eussent été fiers et heureux de pouvoir réussir? Oh, par contre, il est juste de signaler la flexibilité délicate, le charme variable et partant musical des rimes de Verlaine : Ronsard lui-même n'y est pas plus varié, plus sûr et souple que lui...

Dans l'appréciation, de même que dans la construction des poèmes français, et, j'y crois fermement, des idiomes étrangers, à mon avis, en même temps que d'observer les ressources, moyens ou règles auxquels on a accepté de s'assujettir, il importe, tout à la fois, de laisser à la construction une certaine part de flottement, de vague dans l'obéissance aux préceptes, afin d'assurer à l'œuvre une atmosphère moins guindée, une apparence de liberté ou d'abandon toujours et partout essentielle à l'objet d'art : c'est la part laissée au rêve.

André Fontainas.

La Page tourne, par *Paul Leclère* (Editions Lamboz). — Paul Leclère est un des plus authentiques poètes de notre temps. Il échappe à tout classement. Si l'on a pu dire justement qu'il est un poète symboliste d'inflexion classique, selon la belle expression d'Eugène Marsan, cela est surtout vrai lorsque l'on considère ses premiers volumes : « Amante des fontaines », « Les louanges », « Et pourtant aimez-moi ». Mais s'il appartient toujours par la forme à la plus pure tradition classique, du moins il se renouvelle pour le fond à chaque œuvre successive. Dans « La page tourne », il a tenté avec un succès complet le tour de force d'une transposition poétique de la critique. Il avait déjà gagné pareille gageure pour la peinture avec « Peintres! vos toiles » qui connut un si juste succès non seulement chez les poètes mais encore chez les peintres qui y découvrirent un aspect synthétique de leur art. Dans ce nouveau livre il nous donne une vue à la fois critique et constructive des caractères essentiels des meilleurs écrivains de notre époque. Si les poètes ont la part très large, des prosateurs comme Colette, Marsan, J.-J. Brousson, Bainville, y trouvent tout naturellement leur place. Aucun didactisme. Un accord parfait entre l'intelligence et la sensibilité, le chant et la raison. Des vers dont la facture est aussi savante que celle employée par Malherbe, expriment bien autre chose que ce que Boileau nous a su donner d'excellent dans les satires ou l'art poétique. L'œuvre de chaque écrivain nous apparaît fixée dans un jugement net mais qui demeure aussi l'expression la plus réelle d'une critique que nous dirions volontiers introspective. Nous ne croyons pas que rien de pareil ait été jamais tenté dans aucune littérature.

Girondines, par *Jean-Marcel Henry* (Editions Bière). — Ce petit livre, sans aucune prétention, nous touche par sa grâce bonne enfant. Jean-Marcel Henry chante sans effort et au gré de sa fantaisie. Il y a de charmantes qualités dans ses poèmes dont la fantaisie nous amuse et l'émotion nous séduit. Mais ce poète se laisse trop aller à sa facilité naturelle. Il ne sait pas toujours éviter la banalité. Nous le regrettons à raison même des dons certains que son livre révèle en bien des pages.

L'Evangile du soir, par *Wilfrid Lucas* (Didier). — Ce livre copieux contient beaucoup d'inégalités. Mais sa signification poétique et religieuse est convaincante et la ferveur, la force avec laquelle ce cantique d'amour l'exprime, ne peut

que nous émouvoir. L'homme et le poète ont eu l'illumination de la foi. Wilfrid Lucas entraine son lecteur vers ces régions hautes où l'amour humain, sans rien perdre de son élan d'abord charnel, se dépouille et s'exalte à la connaissance directe et à la plénitude de l'illumination divine. Il y a dans les longs poèmes des parties faibles. On aimerait que Wilfrid Lucas sût davantage choisir ce qu'il convient de retenir et ce qu'il faut sacrifier. Ce livre a été couronné par l'Académie Française et l'on souscrit volontiers à ce choix.

Anthologie des Poètes Suédois contemporains, par *Jean-Victor Pellerin* (Stock). — Jean-Victor Pellerin, l'auteur dramatique bien connu, s'est fait le traducteur et l'introducteur de dix-huit poètes suédois qui sont parmi les plus représentatifs de la poésie scandinave. Voilà une œuvre utile et qui ne peut que resserrer les liens d'amitié qui unissent nos deux pays. La poésie étant une question surtout de langage, il est difficile de faire passer d'une langue dans l'autre ce qui est l'essence même du caractère poétique d'une œuvre. Cependant la traduction que fait J.-V. Pellerin de ces divers poètes suit de très près les rythmes originaux et il nous fait sentir très nettement les différences qui individualisent ces poètes. Une brève notice donne pour chaque poète des indications précises sur sa formation, ses tendances et les caractères de son œuvre. Nous avons été frappé par ce qu'il y a de vivant dans cette poésie qui touche à toutes les sources profondes de la pensée sans bannir pour cela un certain réalisme immédiat. Le caractère biblique de la poésie d'Hjalmar Gullberg, l'angoisse de l'homme d'aujourd'hui qui inspire à Parhagerkvist le goût d'un humanisme profond et terrien qui protège contre les dangers d'une idéologie sociale qui ne repose que sur le matérialisme, et surtout le lyrisme secret, profond et dense d'une Karin Boye, nous ont très vivement frappé.

Marques Sanglantes, par *Jacques-Louis Aubrun* (Editions de la Guiterne) — La véhémence, l'ironie, la passion inspirent à M. Jacques-Louis Aubrun des poèmes tout frémissants des troubles puissants et cruels qui ont déchiré notre pays pendant cette guerre et l'occupation. Il fustige avec éclat la trahison et le ton de ses poèmes est toujours rude, comme il convient à un soldat qui a combattu. Mais tout cela eût pu être aussi bien dit en prose et la poésie n'a rien à faire avec la passion politique, même la plus noble. La résistance n'a pas encore trouvé son poète. Il y faudrait le ton à la fois familier et épique que nous trouvons à nos anciennes gestes. Cela ne va point sans doute avec l'âge atomique.

Contes de ma sœur l'Oie et de mon frère le Jars, par *Paul Fort* (Flammarion). — Voici le XI[e] volume des Ballades Françaises et Chroniques de France qui paraissent dans leur édition définitive. Ce volume est précédé d'une conférence faite par André Fontainas au Théâtre de la Renaissance, le 18 novembre 1919, à l'occasion des noces d'argent du Prince des Poètes avec la poésie. Nul mieux que Fontainas n'était qualifié pour introduire le lecteur aux féeriques beautés dispensées dans ces pages denses et légères où chaque mot porte, où chaque laisse est un hymne à la France, où tout est poésie. L'œuvre de Paul Fort est éternellement jeune, comme la poésie elle-même. A relire ces poèmes on y découvre de nouvelles raisons, malgré le temps écoulé, à cause même de cette éternité de la beauté, de les aimer, de les admirer, d'y trouver une pleine satisfaction de l'esprit et du cœur. La Poésie de Paul Fort prend sa source dans le tuf le plus profond de la tradition uniquement française. C'est la légende, l'histoire de France, la paysannerie, les guerres et les fées de nos forêts merveilleuses qui inspirent constamment ces chants et sa verve en tire un perpétuel rajeunissement. L'inimitable Paul Fort reste le plus jeune et le plus Français de tous nos poètes. Passant de l'épique au familier, du lyrisme le plus haut à la grâce de la chanson, du récit à la méditation sur les mystères religieux et humains, il est, plus que Whitmann le proclamait pour lui-même, un *cosmos*. Et cet art qui paraît le plus instinctif est aussi le plus habile en tours, le plus fin dans sa grâce, le plus noble par l'expression d'une sensibilité si merveilleusement personnelle que, par la pureté de la langue et la hauteur de la pensée, elle atteint à l'universel. Ces caractères essentiels nous les retrouvons à des degrés différents mais toujours dans une mesure parfaite, un tact et un goût incomparables, dans *Si Peau d'Ane m'était conté, Le Poème du Toit de chaume, A la manière d'Alcofribas et d'Arouët, Chansons à la Gauloise, Charlemagne ou le rêveur et l'innocent, Airs de flûte, de violon,*

de musette et de cornet à Bouquin, Bois de Flèches et *Poètes*, que réunit ce onzième tome.

« J'ai accepté, dit Fontainas, la tâche paradoxale de vous présenter le moins inconnu d'entre les poètes contemporains. » Il y a dans Paul Fort quelque chose toujours qui nous demeure inconnu et que nous découvrons à chaque nouvelle lecture. Il n'y a pas de gage plus certain de l'éternité d'un poète. Il en est ainsi d'Homère, de Virgile, de Ronsard et de Hugo.

Eurydice, par *Ami Chantre* (Imprimerie Kundig, Genève). — Sous ce titre, Ami Chantre publie 23 sonnets dans une admirable présentation où chaque poème, entre de grandes marges blanches, repose comme un joyau en son écrin. Ils sont rares, depuis Heredia et Régnier, les sonnettistes. Ami Chantre nous convainc sans peine que cette forme est une des plus parfaites de la poésie lyrique. Nous le savions d'ailleurs depuis les poètes de la Pléiade. Mais il convient que parfois un poète contemporain nous rappelle que cette forme, depuis si longtemps fixée, a gardé toute sa jeunesse et toute sa vigueur d'expression. L'amour, le mystère de l'homme et de son destin, une femme aimée que le poète pare de tous les prestiges de la poésie, qui sont incorruptibles gemmes, inspirent tour à tour à Ami Chantre des sonnets d'une plénitude sans bavure. L'ironie, parfois, d'un trait cruel, perce la vision trop somptueuse du poète et donne à certains de ses sonnets un accent très particulier. Bon livre et beau poète.

Passe d'armes, par *Max Frantel* (Editions de la Courte Echelle). — Les éditions de la Courte Echelle annoncent une collection de Poètes. Elle s'ouvre par ce très beau livre et significatif, de Max Frantel. *Passe d'armes* n'est qu'une partie d'un ouvrage d'un dessein ambitieux que le poète médite de mener à bonne fin. Nous admirons sans réserve qu'à notre époque certains artistes nourrissent de tels projets d'un si haut caractère et qui font songer à ceux qu'ont pu réaliser les grands Renaissants. Le problème de l'homme, créature de Dieu, qui tantôt se soumet ou plus souvent refuse la grâce, la lutte du bien et du mal dans la conscience humaine, demeurent la préoccupation essentielle du poète de *Passe d'armes*. D'où ce titre, sans doute, et l'œuvre de Frantel s'inscrit sous le signe de l'éternel combat. D'un art très sûr et qui utilise toutes les ressources d'une prosodie savante et de tradition purement classique, le vers de Max Frantel est plein et sonne juste. Il n'exprime que l'essentiel de ce qui doit être dit et nous suggère tout un monde de pensées et de songes qu'il sait nous rendre sensible. Une certaine dureté n'en est pas absente et non plus l'ironie. Livre attachant et beau, qui frappe et retient et qu'on ne saurait oublier. La justesse du chant, la beauté de la langue et la rigueur de la pensée assurent à une telle œuvre une longue et haute portée.

Abandon de la Jeunesse, par *Bernard Brugerolles* (sans nom d'éditeur). — Nous ne connaissions point ce poète. Est-ce là son premier livre? aucune mention d'œuvres précédentes au début du recueil. Et d'un coup nous nous trouvons en présence d'une œuvre admirable de conception, de mesure et de sentiment. Une technique éprouvée dont Bernard Brugerolles connait toutes les ressources, un art à la fois volontaire, ferme et habile qui sait ne laisser paraître, sous la rigueur de la forme, que grâce et spontanéité, donnent à ces poèmes un caractère d'impressionnante beauté. Abandon de la jeunesse, bilan mélancolique de l'amour et de l'amitié, souvenirs transposés en songe, chacun de nous trouvera dans ces poèmes l'expression même de son regret, de sa peine et aussi de son espérance. Les quatre sonnets écrits pendant la guerre sont de puissantes exaltations où le réel se transmue en la plus émouvante spiritualité. Les deux fragments d'un poème sur le rêve nous font désirer, par leur noblesse, l'harmonie de leurs proportions, la justesse du chant, d'en connaitre bientôt l'ensemble. Les quatre petits poèmes pour la Flûte et les cinq petits poèmes pour les jours heureux, d'un tour un peu mallarméen, témoignent d'une grâce sans afféterie et d'une élégance d'expression raffinée. On regrette qu'un poète par ailleurs si respectueux des justes disciplines classiques, néglige parfois de pratiquer l'élision de l'e muet dans le corps du vers. Cela nous gêne toujours un peu, bien que cette liberté, qui est bien près de la licence, soit admise par beaucoup de contemporains non négligeables.

Algues Vertes, par *Fred Bourguignon* (Editions de la Tour de feu). — Il y a de la sensibilité et des dons curieux dans ce petit livre. Les pièces écrites en vers réguliers

sont nettement supérieures aux autres. Le bienfait des disciplines rigoureuses soutient le chant et oblige à une certaine concision. Il y a de la verve, dans ces poèmes, et un goût certain de la vraie poésie. C'est pourquoi l'on regrette les prosaïsmes insupportables de certaines pièces en vers libres et davantage encore des impropriétés de termes et une syntaxe qui n'est pas toujours absolument correcte.

Ce désert, par *Louis Emié* (Collection des Iles de Lérins). — Cette collection des Iles de Lérins que dirige avec goût et compétence le bon poète Henri de Lescoët, présente aujourd'hui ce petit livre de Louis Emié, dont le prix Moréas consacra l'an dernier l'œuvre déjà importante par la densité et la qualité. Cette nouvelle plaquette nous prouve qu'une fois de plus le jury Moréas ne s'est pas trompé dans son choix. *Ce désert,* suite de stances d'une grande hauteur de pensée et d'une forme vigoureuse, précise, qui puise sa force expressive dans l'obédience rigoureuse aux lois les plus exigeantes de la prosodie traditionnelle, traduit la méditation angoissée de l'homme devant la révélation de l'insondable amour divin. Ce désert, ne serait-ce que le refus de la grâce, le péché contre l'esprit? Mais l'homme retrouve en l'image du Christ sa ressemblance humaine divinisée. Toute vie suppose la mort et la Passion de Jésus et sa résurrection dans la lumière éternelle du Père préfigure et explique l'histoire de l'humanité : le drame de la solitude qui se résout dans le pardon et l'unique amour.

L'art toujours volontaire de Louis Emié laisse dans ce nouveau recueil éclater la force bouleversante du sentiment profond et le cœur parle ici le langage des forces obscures dont l'esprit le plus libre demeure toujours tributaire. Grand poème d'amour mystique et clairvoyant et qui vient à son heure.

LIVRES REÇUS : A. Lepelletier : *Songes et flots tourmentés* (La N. E. L. V. 40). — René Chantal : *Pastels et Sanguines* (Editions du Rayon). — Yves Becker : *Puisque voici la joie* (Editions du Seuil). — Cyrille Dubus : *Le Poème du Chaume,* ouvrage couronné par l'Académie Française (Librairie Académique Perrin). — Anne-Marie Goulinat : *Réalités* (Editions Pierre de Ronsard). — Robert Prade : *Coudées Franches* et *Le Monde comme il va* (La Tour de feu). — Pierre Schaeffer : *Cantate à l'Alsace* (Editions de la Revue des Jeunes).

THEATRE

LES MAINS SALES, **cinq actes de Jean-Paul Sartre. — Quelques objections ou discussions que l'œuvre et la pensée de Sartre aient pu ou puissent encore soulever, quelques graves réserves que l'on puisse faire sur certaines de leurs conséquences dans les jeunes esprits, il faut bien dire que les *Mains Sales* sont peut-être la pièce la plus importante de la saison, et qu'on est embarrassé par l'abondance et la diversité des plaisirs que son audition nous dispense.**

Pièce bien faite, d'abord, et par un auteur à la fois vigoureux et malin, qui nous fait passer par où il veut, sans que notre sens critique anesthésié puisse s'éveiller, que longtemps après le baisser du rideau. Cette adhésion est déjà, par elle-même, une joie.

On sait le drame : dans une Illyrie balkanique des années 42-44, qui a été contrainte par l'Allemagne victorieuse de déclarer la guerre à la Russie, le chef du parti prolétarien, Hœderer, est décrété de mort par ses « purs » parce qu'on le soupçonne de négocier avec le gouvernement du Régent. Un jeune adepte d'origine bourgeoise lui est délégué comme secrétaire avec mission

de le tuer. Par une belle coquetterie d'acrobate, Jean-Paul Sartre, dans un prologue dont l'époque est postérieure de deux ans à celle de la pièce, nous fait savoir que le meurtre a été accompli. Mais comment? A travers quels obstacles, quelles péripéties, quels débats et quelles angoisses? C'est ce qui nous reste à apprendre et qui nous tient suspendus au déroulement de l'intrigue. Le jeune Hugo, fragile, irritable, peu maître de soi, est venu au parti prolétarien par exaspération contre sa propre classe, par désir sincère d'améliorer le monde et par besoin d'obéir dans l'enthousiasme. Il est doublé d'une sorte de dangereuse femme-enfant, qui attire les catastrophes en jouant avec les armes, les hommes et les sentiments, puis les détourne par des ruses de jeune animal. Hugo et Jessica, chacun à sa manière, subissent bien vite la supériorité de Hœderer, faite d'intelligence, de courage, d'habitude du commandement, et, çà et là, d'une sorte de magnanimité désabusée. Faibles, détachés de leur milieu, sans véritable amour qui les unisse, ils ne font pas un couple. Tournoyant dans le sillage du puissant Hœderer, ils semblent deux pauvres poussières stellaires en quête d'une gravitation.

Cependant, en sa qualité de secrétaire, Hugo assiste à l'entrevue où Hœderer est sollicité par le fils du Régent d'apporter son appui au changement de politique commandé par la bataille de Stalingrad. Il s'agit de sauver le pays en organisant la guerre clandestine contre l'Allemagne, prélude à une retraite sans combat quand les troupes russes avanceront. Hœderer, réaliste, pousse ses avantages, exige une large participation prolétarienne au conseil des ministres. Il est donc vrai que le chef forfait à la pure doctrine révolutionnaire. Hugo crie son indignation, mais la brusque détonation qui jette à terre tous les personnages est celle d'un engin jeté de l'extérieur, et non pas le coup de son revolver.

Hœderer indemne impose à Hugo, frustré de son acte et fou d'indécision, une longue joute dialectique, toute nourrie de son expérience humaine et des arguments de l'heure, édition actuelle de l'éternel dialogue que nous pourrions, selon nos humeurs, nouer entre Luther et Calvin, entre Danton et Saint-Just, entre Jaurès et Péguy — le dialogue aussi, par certains biais, qu'Anouilh a tracé entre son Créon et son Antigone.

Hœderer mourra cependant — et de la main d'Hugo — mais par la faute de Jessica, qui n'a de cesse qu'elle ne se soit fait surprendre dans ses bras. Le réflexe animal fera ce que la volonté trop encombrée de raisonnement ne parvenait pas à accomplir. Hugo tue enfin l'homme que, libre de son choix, il eût sans doute le plus aimé.

Pas un instant la pièce n'a piétiné ou langui : mots et faits, coups de théâtre et coups de dialogue ont tous servi, comme chez Molière, à nous faire avancer dans la connaissance des carac-

tères, ou, selon le système de Corneille, ont été placés entre les personnages comme des dispositifs de tension.

Mais il reste le dernier tableau. Hugo, sortant de prison après deux ans, et faisant ce récit à la camarade prolétarienne qui avait été dans cette crise comme sa conscience, apprend d'elle que les consignes du parti sont changées : elle lui répète, comme une radio zélée, les mêmes phrases pragmatistes qu'Hœderer avait prononcées naguère, et qui, alors, avaient fait sa condamnation. Hœderer est maintenant vénéré comme un héros et un martyr par le parti qui avait armé Hugo contre lui.

Hugo a tué pour rien. Son acte n'a plus de sens, ni même d'existence. Dernier coup de théâtre, si rigoureux à la fois et si peu prévu qu'il fait penser aux sombres éclats moliéresques de *Tartuffe* ou à la démence d'Oreste désavoué par Hermione.

Et voilà pour le plaisir du théâtre, à quoi s'ajoutent la belle composition d'Hœderer par André Luguet, et la totale incarnation d'Hugo par François Périer.

Mais il reste, et qui passe tout, le plaisir des idées! Le dialogue de Sartre, dense, irritant, percutant, les fait lever comme perdrix. Autant que *Caligula*, que les *Mouches*, autant qu'*Antigone*, les *Mains Sales* sont une tragédie moderne. Tragédie impudique — et en cela différente des précédentes puisqu'elle dédaigne les voiles des transpositions mythologiques — mais, comme ses aînées, tragédie sarcastique, tragédie de cas de conscience et qui nous livre tout vifs aux débauches des méditations. La désillusion d'Hugo devant le pragmatisme d'Hœderer nous émeut : malgré nos expériences, nous sommes secrètement (et dans la partie bovaryque de nous-mêmes) avec la toujours renaissante intransigeance de la jeunesse. Mais l'aventure ne nous surprend pas : c'est l'éternelle désillusion infligée par le phénomène historique que Péguy a formulé une fois pour toutes : la dégradation de la mystique en politique. (Relisez les fureurs du Péguy de 1902 contre Jaurès soutenant le ministère Combes.)

Il peut paraître surprenant de citer Péguy à propos de Sartre. Qu'on nous pardonne. Plaisir des idées... Vin d'un texte vigoureux qui monte un peu à la tête...

Quand Hœderer plaide sa cause en personne devant Hugo, il nous semble sans doute moins pur que ce jeune catéchumène irrité, mais peut-être plus sage et plus richement humain. Cependant ses mêmes arguments apparaissent tout à coup dérisoires quand, au dernier tableau, c'est l'automatique obéissance qui les répète et les impose, soulignés en caricature par le cynisme de la palinodie.

Plaisir des idées... mais en même temps plaisir du théâtre : seul le théâtre, en effet, est capable de faire vivre les idées en d'aussi abrupts raccourcis. Ici, la tragédie et la satire unissent leurs voix en un même inoubliable cri : le cri de l'irrémédiable

révolte d'Hugo contre l'illogisme, le cri de son refus d'obéissance. Plaisir des idées... Il faut bien dire qu'on a reconnu à ce cri un son familier, qui vibre à travers cinq siècles de notre littérature, de Rabelais à Diderot, de Molière à Albert Camus. Le même qui résonne chez Péguy en 1904 : « Je n'inclinerai pas devant la raison d'Etat les droits imprescriptibles de la conscience personnelle. » Et quand on sort de ce copieux spectacle, où Sartre vient de faire une fois de plus à sa manière, et à ses risques, acte d'individualisme, on murmure, avant de se replonger dans les mille contraintes collectives de notre vie moderne standardisée et sloganifiée (et c'est toujours avec le Péguy de 1904) : « Je connus que la respiration de la liberté du bon, que la France est un bon pays, et Paris une bonne ville... »

Plaisir des idées, plaisir du théâtre, plaisir de la désobéissance... Plaisirs français.

Dussane.

CINEMA

ROGER LEENHARDT ET LES DERNIERES VACANCES. — La querelle sera tranchée quand paraîtront ces lignes. Comme je les écris, j'ai toute confiance qu'elle le sera au juste détriment du plaignant Claude Autant-Lara. Chacun, dans notre cinéma français, estime et aime bien, il me semble, Claude Autant-Lara, qui est l'un de nos deux ou trois metteurs en scène sensibles, et l'un des quatre (en compagnie de Jacques Becker, de Louis Daquin et de Marcel L'Herbier) qui ont donné beaucoup de leur temps à faire prendre conscience à l'opinion de la menace de mort qui pèse sur notre industrie du fait de l'invasion américaine. Cela n'est pas dit en manière de clause de style; mais pour mieux faire comprendre l'ahurissement éprouvé par chacun et tous à voir l'absurde querelle qu'il cherche à Roger Leenhardt. A l'écouter, celui-ci, en écrivant le scénario des *Dernières vacances*, se serait inspiré si étroitement du *Blé en herbe* de Mme Colette qu'il devrait, lui, Autant-Lara, renoncer à l'adaptation de ce livre. On aimerait savoir ce qu'en pense, justement, Mme Colette, et aussi ce qu'en pensent Pierre Bost et Jean Aurenche, qui forment avec Autant-Lara une équipe consacrée, et qui eurent connaissance du scénario de Leenhardt plusieurs mois avant le premier tour de manivelle. Mais cette question est elle-même assez vaine. Mme Colette, Pierre Bost, Jean Aurenche pensent là-dessus ce que pense tout le monde. Ils jugent, j'en suis sûr, que cette querelle est peu croyable.

Non naturellement qu'il n'y ait quelques similitudes, et même une certaine correspondance secrète, entre les deux œuvres. L'une et l'autre peignent des amours adolescentes, l'une et l'autre se déroulent pendant la période et la durée élues de la cristallisation chez les adolescents, je veux dire pendant les vacances.

Là finit l'apparentement. Mme Colette est surtout sensuelle quand Roger Leenhardt est principalement sensible; Mme Colette noue une intrigue sentimentale, Roger Leenhardt peint des sentiments et se garde de toute intrigue; et si, dans les deux cas, une dame d'expérience s'éprend du garçon, c'est là peut-être qu'apparaissent la différence et la distinction décisives : la dame de Colette parvient à ses fins alors que les adolescents de Roger Leenhardt en sont encore à ce qu'on pourrait nommer l'âge pré-sexuel (on voit, certes, bien ce que l'expression a d'approximatif, mais c'est façon de se faire entendre sans amorcer un discours en marge). S'il faut rechercher les influences ou, mieux, les réminiscences littéraires, je crois qu'il est sage de s'en remettre à l'auteur, qui confesse volontiers celles de Gide et de Roger Breuil, son beau-frère, mort aujourd'hui, et qui collabora avec lui à l'écriture du dialogue. Naturellement, on pense encore au *Grand Meaulne*, puisque la propriété de famille, domaine féerique où s'ébrouent les enfants, est, là comme ici, le principal personnage; mais on y pense comme on pense au *Blé en herbe*, je veux dire principalement par analogie externe. A la vérité, et pour m'en tenir à ce seul aspect de l'œuvre que je me sois efforcé jusqu'ici d'exprimer, si l'on pense, en voyant les *Dernières vacances*, à Gide, à Colette, à Alain Fournier : on pense surtout à Claude Autant-Lara. Disant cela, je me souviens de *Douce*, d'après cette excellente romancière, et de grand style, et qui n'est pas célébrée selon ses rares mérites : Mme Michel Davet. Le film qu'en avait tiré Claude Autant-Lara, peut-être le plus représentatif de son tempérament de créateur au second degré, avait cette saveur de fruit amer qui est celle même des *Dernières vacances*.

Mais il est encore, dans cette dernière œuvre, un autre thème, qui est le thème central; il l'est dramatiquement d'abord, puisque c'est autour de lui que l'argument s'enrobe, et aussi, il me paraît bien, parce que c'est à lui que l'auteur accorde le plus haut prix : c'est le thème du domaine familial, qui sera vendu finalement, et qui, ma foi, contribue à fixer un moment de l'histoire par le témoignage sensible et cruellement impartial que Roger Leenhardt apporte sur la décomposition de la bourgeoisie française entre les deux guerres. Rien pourtant qui soit pesant, qui soit démonstratif, qui soit didactique. Tout, au contraire, est dans l'observation la plus sûre, et dans la réalité sensible, dont ce film est si riche. Il y a sept ou huit personnages : l'aïeule-momie, refuge dernier et dérisoire symbole des anciennes vertus du clan; le *pater familias* veule et bon; le gendre ancien combattant, bon, lui aussi, mais vulgaire et un peu pharisien; la tante des palaces, encore jeune, et d'ailleurs sympathique, qui cherche plus jeune qu'elle; le petit garçon tuberculeux qui rentre de Suisse; l'acheteur éventuel, qui représente une compagnie et qui est du siècle; il y a surtout le couple des cousins adolescents. Chaque person-

nage est saisi dans ses travers les plus significatifs, et c'est au point que ce film à peu près sans action, et d'un mouvement assez lent, ne cesse de donner, par cent traits bien venus, une leçon de dramaturgie à tant de films proprement dramatiques. Et chaque personnage ajoute au tableau du clan, et le clan est une bonne représentation d'une classe en un moment de l'histoire. Roger Leenhardt, un temps, fut le critique de cinéma le plus compétent et le plus excitant pour l'esprit, avec mon ami Jacques Brunius. Puis il réalisa un documentaire explicite, à partir du premier tome de l'*Histoire du cinéma* de Georges Sadoul. Eh bien, dans le sens que j'ai essayé de dire, et dans le sens que Claude Roy donne au mot quand il choisit de définir ainsi ce grand livre qu'il a intitulé *Clefs pour l'Amérique :* les *Dernières vacances*, c'est encore un documentaire. Comme *Païsa* est un documentaire, et les *Plus belles années de notre vie;* mais aussi comme sont des documentaires *Assurance sur la mort* et *Brève rencontre*. J'ai parlé de réalité sensible et j'ai parlé d'impartialité. Naturellement, c'est la réalité sensible qui importe, comme dans ces quatre autres films que je cite, et l'impartialité des *Dernières vacances*, dès lors, va sans dire, et elle est donnée par surcroît. Oui, un admirable documentaire.

C'est pour cela que le film est important dans le cinéma *français*, où la représentation sociale est presque toujours ou insignifiante ou nulle, où la dimension sociale est toujours absente. Mais ce film est encore important dans le *cinéma*, non tellement par lui-même (il est vrai qu'il est parfois un peu lent, qu'il pouvait appeler une construction plus ingénieuse, et qui eût accru sa résonance, et qu'il n'ajoute pas à la technique spécifique du film), mais parce que, en même temps qu'il consacre un auteur, il se présente comme un roman en prise directe sur la caméra. C'est cette démarche de roman (et, ma foi, de roman de Mme Colette) qui a déconcerté de bons critiques, insensibles à cette nouveauté, que ne signale aucune recherche ostentatoire, et où ils n'ont vu qu'une erreur, point même : une insigne faiblesse; c'est qu'ils n'ont point su s'égaler à l'œuvre, faute d'avoir su renoncer à leurs catégories ordinaires et à leurs critères familiers, faute de n'avoir point compris que les notions de ligne dramatique, de découpage, de montage, ne sauraient trouver ici, où, pour commencer, et de propos concerté, il n'y a pour ainsi dire pas de ligne dramatique, leur application habituelle; faute d'élasticité appréciative; faute, en somme, de n'avoir pas appris le mot de Wilde que je citais le mois dernier et d'après lequel chaque œuvre obéit à sa logique interne, et qu'il est vain de la vouloir juger sans s'y référer d'abord. Cet aspect essentiel des *Dernières vacances*, ce roman en prise directe sur la caméra, cela est encore accentué par l'excellence du dialogue, peut-être le meilleur que j'aie entendu depuis quelques années. Et combien difficile! Faire

parler des adolescents, leur prêter sans ridicule ces grands mots et ces serments où ils s'engagent avec un sérieux sans compromis, tantôt les montrer fidèles aux conventions et aux jeux de l'enfance, tantôt révéler leurs premières fureurs et leurs premières jalousies d'hommes, et écrire ainsi un dialogue qui joue sur l'ambiguïté, c'est un exercice de corde raide que Leenhardt et Breuil ont accompli avec une discrétion et une sûreté admirables. Mais les mots des grandes personnes sont pareillement révélateurs, et il est difficile de mieux peindre les caractères par les propos.

Je ne sais si l'on peut dire qu'aucun film ait jamais été parfaitement interprété. Si celui-ci ne l'est pas, il s'en faut, en vérité, de très peu. Les quelques réserves que je vais former n'enlèvent donc guère à tout le bien que je pense de chacun et de tous. Les voici. Le grimage de Jean d'Yd est un peu forcé, et plus généralement ce comédien m'a paru apporter trop de pittoresque extérieur à son personnage. Quant à Pierre Dux (le gendre), il est peut-être un tout petit peu plus vulgaire qu'il n'était nécessaire. En revanche, il n'y a que des éloges à adresser à tous les autres, et singulièrement à la tante (Christiane Barry) et aux adolescents, surtout aux adolescents : Odile Versois et Michel François.

Les décors de Barsacq ont beaucoup et heureusement contribué, il me semble, à donner au film son ton intérieur.

Jean Quéval.

La vie en rose. — René Wheeler a imaginé un scénario aimable, qui fait vaguement penser, surtout pour des raisons qui touchent au sujet — la jeunesse, les pions — au *Petit Chose* et aux *Jours heureux*. Il l'a sauvé de la fadeur par un ton doux-amer, et il a sauvé une intrigue un peu mince par une construction ingénieuse, qui préserve merveilleusement l'intérêt jusqu'au bout. Enfin, il a donné à son sujet une rare saveur ironique en présentant un cas de bovarysme littéraire et amoureux, d'une manière ensemble cruelle et attendrie. Henri Jeanson a servi le scénario avec une très jolie verve, et qui n'est pas indigne des meilleurs dialogues qu'il ait écrits jusque-là : ceux d'*Entrée des artistes*. L'interprétation est bonne. Gustave Gallet, il est vrai, charge un peu le rôle du principal du collège. Mais Louis Salou s'affirme comme un excellent acteur-pivot, et François Périer s'étoffe (détail cocasse, l'un et l'autre paraissent concourir à qui rappellera le plus Georges Bidault). Colette Richard a de la présence et de la grâce dans un rôle-prétexte. Avec tout cela, qui fait une bonne pièce, où, direz-vous, est le film? Il est dans une construction dramatique appropriée, dans un récit cinématographique où il est souvent fait usage du contrepoint entre l'image et le verbe, dans vingt traits visuels qui ajoutent aux personnages et à l'action, dans un bon choix des plans, dans la musique ironique, discrète et spirituelle de Georges van Parys, et surtout, en vérité surtout, dans les éclairages subtils et nets, et dramatiquement efficaces, de l'opérateur Louis Page. Le metteur en scène, Jean Faurez, s'était signalé à l'attention par d'honorables débuts dans *Contre-enquête* et *La fille aux yeux gris*. Tout cela fait un bien joli film, assuré d'un grand succès auprès du public, mais dont la qualité est trop discrète pour qu'il ne soit pas généralement sous-estimé par le spectateur, et le registre trop aimable pour qu'une fraction de la critique n'affecte pas assez sottement de lui témoigner de l'indulgence.

Le Criminel. — *Le Criminel* (*The stranger*) est le dernier film d'Orson

Welles projeté en France. D'Orson Welles? Le scénario, dont le ridicule confond (il s'agit d'un espion nazi réfugié aux Etats-Unis et qui est démasqué finalement; cet homme dissimulé tente auparavant de tuer son épouse en sciant les barreaux qui conduisent à l'horloge municipale) n'est, cette fois, pas de lui. Restent la mise en scène et l'interprétation du grand homme. Disjoignons, comme on dit au Palais. L'interprétation est d'un cabotinage épouvantable et elle ajoute encore au ridicule de l'histoire. La mise en scène accumule les effets énormes et renonce aux procédés qui ont fondé toute la réputation d'Orson Welles. On ne va pas le condamner sur cette expérience unique, en retournant leurs procédés à ses plus frénétiques laudateurs. On le fera d'autant moins volontiers qu'il n'était pas seul maître à bord. Mais on voit où le manque d'humour peut conduire un homme doué, et l'on voit les dangers de systématiser à propos d'une œuvre d'exception telle que *Citizen Kane*. — J. Q.

RADIO

UN SIECLE RADIOPHONIQUE — Notre siècle est celui de la radio : est-il radiophonique?

Les récepteurs nous livrent souvent des nouvelles rédigées de la sorte : « Le gouvernement n'a pas la moindre intention de permettre à ses troupes et à leur commandement de quitter Berlin, a déclaré cette après-midi un porte-parole du gouvernement français après la réunion du cabinet sous la présidence de M. Robert Schuman. » Cela n'est pas radiophonique.

Quand on interroge pour nous un personnage ou une vedette, l'interview commence le plus souvent par des flatteries et s'achève par des remerciements. Cela n'est pas radiophonique. Ces grosses honnêtetés sont sans doute nécessaires, mais nous n'en avons que faire.

Si j'en avais le temps, c'est-à-dire l'espace, je multiplierais ces exemples. Nous verrions tout ce que le *parlé* (bornons-nous à lui) ne doit pas être. On s'est demandé s'il existe une langue radiophonique. C'est mal poser la question. La radio est infinie. Même si on laisse de côté ce qu'elle ne fait que transmettre et qui ne lui est pas destiné, comme une représentation théâtrale ou un discours public, on voit qu'elle aborde ou peut aborder tout ce qui se lit et tout ce qui s'improvise. Mieux vaut donc parler de disciplines valables pour tant de genres si différents.

Le premier de nos exemples nous enseigne la nécessité de l'ordre, le deuxième qu'il faut bannir l'inutile. On parle pour être écouté et pour être compris. Le micro souffre tout, mais non pas l'oreille réduite à elle-même. L'attention de l'auditeur est chose rebelle et courte.

La qualité maîtresse du *parlé* pourrait se tirer de l'épreuve suivante. Ouvrons au hasard une des revues qui font autorité présentement dans la république des lettres, et versons une page, par le canal d'un bon lecteur, dans le micro. Qu'en resterait-il de l'autre côté de l'oreille la plus avertie et la plus attentive? « On sait, a écrit Vauvenargues, qu'il faut écrire simplement; mais on ne pense pas des choses assez solides pour soutenir la simplicité. »

Ah! voilà qui explique peut-être bien des choses! La simplicité, du reste, a toujours été rare. On n'est pas un peu surpris de lire sous la plume de Voltaire, à la date de 1763 : « Le style qui est à la mode me porte plus que jamais à écrire avec la plus grande simplicité. »

A peine nous sommes-nous mis en chemin que nous voici amenés à nous demander : « Mais ces exigences de la radio ne correspondent-elles pas aux qualités que l'on est convenu depuis longtemps de reconnaître à la langue française? Entre toutes les langues du monde notre langue ne serait-elle pas la plus convenable au micro? »

Poursuivons. Une langue ordonnée et simple, claire et sobre, soucieuse d'éviter tout ce qui peut échapper à l'auditeur ou le dérouter (le mot rare, l'archaïsme, les alliances bizarres ou cacophoniques), une langue si facile et si difficile, où donc en trouver les modèles?

Sera-ce dans le dernier siècle, celui du romantisme et des écoles déterminées à renouveler? On y est trop bavard ou trop recherché. Sera-ce dans notre âge classique? La meilleure prose du XVIIe siècle, celle des *Provinciales*, a trop d'incidentes et de cascades syntaxiques. Sera-ce dans les *Romains* de Montesquieu, dans *Le Mariage de Figaro*, dans *Jacques le fataliste* ou *Zadig?* Des expériences répétées me font répondre assurément : oui. Si un aréopage international décidait un jour de décerner un Oscar au siècle le plus radiophonique de l'histoire des littératures, je donnerais les plus belles chances au XVIIIe siècle français.

A. Dubois la Chartre.

MUSIQUE

LE TRENTIEME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE CLAUDE DEBUSSY. — *Opéra-Comique :* Reprise des CONTES D'HOFFMANN. — Au cours d'une cérémonie officielle, une plaque a été apposée sur la maison où, le 25 mars 1918, mourut Claude Debussy, square du Bois-de-Boulogne. Les Théâtres lyriques nationaux, la Radiodiffusion, les concerts symphoniques se sont associés à la commémoration de ce trentième anniversaire. Trente ans déjà : l'œuvre a maintenant pris son rang parmi notre trésor spirituel. Dégagée des contingences, elle apparaît sous son aspect définitif. Elle n'étonne plus les timides. Elle ne soulève plus le sarcasme des sots. Elle appartient à l'histoire, et n'a point, pour autant perdu sa fraîcheur. Elle vit.

Peut-être dira-t-on que cela n'est vrai que pour ceux qui furent les témoins éblouis de cette éclosion, et que l'œuvre de Debussy n'a point tant de prestige pour ceux qui viennent aujourd'hui l'entendre sans la connaître. Mais non : depuis la mort de leur

auteur, ni le *Quatuor*, ni le *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune*, ni *Pelléas et Mélisande*, ni les *Nocturnes*, ni *La Mer*, ni *Le Martyre de Saint Sébastien* n'ont cessé d'attirer la foule ni de paraître sur les programmes aussi souvent qu'au temps de leur nouveauté. Ces ouvrages ne surprennent plus, ou du moins ce qui semblait en eux, il y a un demi-siècle, révolutionnaire, passe aujourd'hui sans plus d'étonnement que les pages les plus classiques, mais cette musique conserve le même pouvoir de séduction qu'aux soirs où elle fut révélée. L'apport de Claude Debussy à son art, nous pouvons maintenant en mesurer l'étendue.

Ce qui compte, ce qui demeure, ce n'est point ce que l'on a nommé le « debussysme ». Comme tous les créateurs, Debussy eut des imitateurs et des épigones, empressés à singer sa manière, appliqués à transformer vaille que vaille ce qui était chez lui pure originalité, formes personnelles nécessaires à la libre et complète expression de son génie, en procédés. La « révolution debussyste » ne fut point le fait d'un iconoclaste appliqué à renverser les sacro-saintes idoles, à bousculer les règles. L'élargissement que son art lui doit, il l'a opéré dans le sens de la tradition. S'il a pu passer pour un anarchiste, c'est parce qu'on a mal compris alors la nécessité de la libération dont il était l'artisan. Car c'est cela qu'il fut : un libérateur dont les vues profondes surent apercevoir ce que ses contemporains ne discernaient point ou discernaient mal. Il faut pour le juger se souvenir de ce qu'il a dit lui-même à propos de Gluck et de Rameau : « Nous avions pourtant une pure tradition française dans l'œuvre de Rameau, faite de tendresse délicate et charmante, d'accents justes, de déclamation rigoureuse dans le récit, sans cette affectation à la profondeur allemande, ni au besoin de souligner à coups de poing, d'expliquer à perdre haleine, qui semble dire : « Vous êtes une collection d'idiots particuliers, qui ne comprenez rien, si on ne vous force par avance à prendre des vessies pour des lanternes. » On peut regretter tout de même que la musique française ait suivi pendant trop longtemps des chemins qui l'éloignaient perfidement de cette clarté dans l'expression, ce précis et ce ramassé dans la forme, qualités particulières et significatives du génie français. Je connais fort bien la théorie du libre-échange en art, et ce qu'elle a donné de résultats appréciables. Cela ne peut excuser d'avoir oublié à ce point la tradition inscrite dans l'œuvre de Rameau, remplie de trouvailles originales, presque uniques... »

Et, ailleurs, dans cette curieuse *Lettre ouverte à M. le Chevalier W. Gluck* : « De vous avoir connu, la musique française a tiré le bénéfice inattendu de tomber dans les bras de Wagner; je me plais à imaginer que, sans vous, ce ne serait non seulement pas arrivé, mais l'art musical français n'aurait pas demandé aussi souvent son chemin à des gens trop intéressés à le lui faire perdre. »

Ce que la musique française doit à Debussy, c'est, avant tout, d'avoir été remise en bonne route, c'est d'avoir été libérée tout à la fois du wagnérisme et du vérisme. Cette saine déclamation lyrique, ces accents justes, rigoureux, cette tendresse délicate, cette concision exempte de sécheresse, qu'elle avait oubliés depuis Rameau (sauf quelques rares exceptions), c'est précisément ce dont il a donné l'exemple avec *Pelléas*. Et ce qu'il a fait au théâtre, il l'a fait aussi au concert, par l'exemple d'une orchestration fluide, jamais empâtée d'inutiles « doublures ».

Ainsi le service rendu par Debussy à l'art national, l'enrichissement qu'il lui a apporté, est de deux ordres divers : c'est d'abord le don inestimable d'une série d'ouvrages de tous les genres, musique de clavier, musique de chambre, mélodies, pièces symphoniques, drame lyrique; et c'est le legs plus précieux encore d'un exemple. Artiste indépendant, il a secoué la tyrannie de la mode; il s'est insurgé contre des idées reçues et des tendances qui risquaient à la longue de devenir néfastes. Il est allé fièrement vers son idéal sans se soucier de recueillir les suffrages d'un public trop routinier. Il sentait en lui-même une force créatrice, et cette force l'a soutenu d'œuvre en œuvre, en se renouvelant à chaque production de son génie.

Sa mort a été un deuil pour l'art français; mais c'est tout autant par delà les frontières que la perte fut ressentie. Manuel de Falla, au cours d'un concert à Madrid, proclama au nom des musiciens espagnols que « le monde venait de perdre un artiste de la race immortelle et invincible ».

L'hommage qui vient de lui être rendu fut, au moins dans l'intention, et presque toujours dans la réalisation, digne de lui. Il faut d'abord signaler l'effort accompli par la radiodiffusion qui a consacré à Debussy toute une journée, couronnée par le beau concert dirigé par M. D.-E. Inghelbrecht. L'orchestre national et les chœurs de M. Félix Raugel ont fait entendre les *Nocturnes* et *Le Martyre de saint Sébastien*. L'abondance verbale du mystère d'Annunzio condensée dans la version de concert où le récitant résume et explique le drame (ce fut M. Jean Marchat, qui se tira de cette tâche périlleuse avec honneur) n'étouffe plus la musique. Musique religieuse, certes, et qui prie à sa manière : il n'y a pas dans l'œuvre tout entier de Debussy de page plus accomplie que le prélude du quatrième acte et le chœur des bienheureux : les voix des martyrs et des vierges se mêlent aux voix des anges et des apôtres, et l'alleluia qui termine la scène atteint les plus hauts sommets de l'art. Suavité sans mièvrerie et douceur exquise se dégageant de cette musique vraiment céleste. D'où vient qu'elle n'ait point rencontré près du grand public le succès qui lui serait dû? On ne sait. Mais il faut, en tout cas, louer M. D.-E. Inghelbrecht de la ferveur qu'il montre envers Debussy en nous faisant entendre des interprétations comme celle qu'il nous a donnée.

A l'Opéra un autre concert nous offrait *La Damoiselle élue* et *La Mer*, sous la direction de M. Louis Furestier, les *Nocturnes* et *Iberia*, conduits par M. Robert Blot. L'orchestre, les chœurs et les deux chefs tinrent à honneur de se surpasser et le public les a récompensés comme ils méritaient de l'être. Mmes Hélène Bouvier et Jacqueline Brumaire, dans *La Damoiselle élue* furent les solistes de choix, et la partie vocale des *Sirènes* dut au concours des artistes du chant, soprani et mezzo-soprani, une interprétation hors de pair. Ainsi les manifestations en l'honneur de Claude Debussy furent dignes du maître qu'André Suarès a dit « le plus musicien des Français et le plus français des musiciens ».

•

L'Opéra-Comique a repris *Les Contes d'Hoffmann*. L'ouvrage posthume d'Offenbach est d'une rare saveur, et la bizarrerie du livret de Jules Barbier et Michel Carré, qui assemble quatre aventures distinctes tirées des *Contes* (*l'Homme au sable, le Reflet perdu, la Nuit de la Saint-Sylvestre, le Conseiller Krespel*) accentue encore la caractère singulier de cet opéra, tout imprégné de romantisme allemand. Il semble qu'en l'écrivant, Offenbach ait voulu révéler l'aspect véritable de sa nature, et que le musicien sérieux ait souhaité de prendre sa revanche sur l'auteur bouffe de tant et tant d'opérettes, — comme l'Allemand francisé a reparu *nolens volens*, sans rien perdre d'ailleurs de ce qu'il avait acquis dans sa nouvelle patrie. Quoi qu'il en soit, *Les Contes d'Hoffmann* méritaient de retrouver place au répertoire de l'Opéra-Comique : la partition est charmante. Il est vain de se demander quelle part Guiraud a prise à son achèvement. Elle doit être réduite à l'orchestration, car l'invention mélodique porte indubitablement la marque de Jacques Offenbach.

La mise en scène de l'Opéra-Comique est remarquable : les difficultés qui devaient être surmontées étaient grandes; on a déployé pour les vaincre une ingéniosité qui demeure toujours du meilleur goût. Elle aide puissamment à créer le lien indispensable entre les trois épisodes qui nous transportent si loin du prologue pour nous ramener au dernier tableau dans les lieux mêmes d'où nous sommes partis pour suivre Hoffmann à la poursuite d'un insaisissable fantôme de bonheur. La distribution, elle aussi, mérite toutes les louanges. Mme Turba Rabier dans le rôle d'Olympia, la poupée fabriquée par Spallanzani et Coopélius, Mlle Jacqueline Brumaire, en Antonia, MM. Raoul Jobin (Hoffmann), Louis Musy (Coppélius), Rico (Dapertutto), Smati (Lindorf), Roger Bourdin (le docteur Miracle), Willy Tubiana (Krespel), brillent au premier rang, et M. André Cluytens dirige l'orchestre avec une souple autorité qui fait merveille. En somme, une soirée excellente, et telle que nous n'en avions pas eu depuis longtemps.

René Dumesnil.

Pour servir à la connaissance de l'histoire de la Musique, par *Norbert Dufourcq* (Paris, Éditions de « La Colombe », 1948). — Ce petit volume est, sous une forme très condensée, le résumé des cours d'Histoire de la musique, professés au Conservatoire de Paris par M. Norbert Dufourcq. Rédigé d'une manière cursive, sans aucun développement, souvent même en style télégraphique, il est un aide-mémoire infiniment complet et précieux, où l'on trouve tout l'essentiel de ce qu'un « honnête homme » doit savoir sur le sujet. Il semble impossible de faire tenir autant de choses en aussi peu de pages, en aussi peu de mots. Il y a là toute une bibliothèque sous le volume le plus réduit, et résumée par l'auteur le plus qualifié pour en donner la substance.

L'œuvre de Claude Delvincourt, par *W.-L. Landowski* (Paris, Plon, 1948). Collection « Le Bon Plaisir ». — Nous n'avions jusqu'ici aucune étude sur l'œuvre de Claude Delvincourt, œuvre déjà considérable et qui s'est inscrite au premier rang de la production contemporaine. Le livre de Mme W.-L. Landowski est précédé de notes biographiques et suivi de la liste des compositions avec les références utiles. Travail consciencieux et complet, qui situe bien le musicien dans son époque.

Darius Milhaud, par *Paul Collaer* (Anvers, N. V. de Nederlandsche Boekhandel, 1947). — Dans ce volume abondamment illustré de documents de toute sorte, la biographie et l'œuvre de Darius Milhaud sont étudiés avec minutie, et l'ouvrage ne laisse rien ignorer de ce que l'on peut chercher à connaître sur l'auteur de l'*Orestie*. Des analyses musicales très claires, avec des exemples fort utiles, fournissent sur les productions de Darius Milhaud tous les renseignements nécessaires pour suivre les intentions du compositeur. Les anecdotes, les paysages évocateurs égaient ce livre de documentation et en rendent la lecture fort agréable. On souhaiterait que tous les maîtres de l'école contemporaine trouvassent un commentateur aussi averti que M. Collaer, et que ce commentateur pût faire éditer son étude aussi luxueusement.

Catalogue de l'œuvre d'Albert Roussel (Paris-Bruxelles, « Editor », 1947). — Malgré la modestie du titre, cette plaquette de 140 pages est beaucoup plus qu'un simple catalogue : c'est, en effet, une notice biographique très complète dans sa forme réduite, et puis, pour chacune des œuvres, tous les renseignements souhaitables, y compris la durée d'exécution et les extraits des principaux articles de critique. Des tableaux synoptiques et des tables facilitent les recherches et font de ce catalogue le modèle des instruments de travail à l'usage des musiciens. — R. D.

DISQUES

CHANT DE LA FRANCE. — C'était le titre de ma dernière chronique dans le dernier numéro du *Mercure*, daté de juin 40. Suspendue par la guerre, l'édition phonographique venait de reprendre, et les nourritures qu'elle nous offrait étaient à la mesure des temps. Plus encore que nous pensions. « Ainsi, Fauré, dans le chœur céleste (nous évoquions Bach et Mozart), représente-t-il la France vivante aux côtés de l'Allemagne défunte. » Même trois semaines après, cela demeurait vrai. Plus vrai encore. Et le vers cornélien de Racine — de Racine qui tout naturellement venait de se joindre au cortège des musiciens français — ce vers, la veille encore thème d'héroïsme victorieux, prenait dans le désastre un sens secret et exaltant :

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

Aujourd'hui, après un si long interlude, je voudrais renouer cette chronique (renouer, si le fil n'est point perdu, et si quelques lecteurs ont gardé souvenir de nos entretiens depuis le « Plaidoyer sentimental pour la Musique du solitaire ») en écoutant à neuf

le chant de la France, mais son chant le plus simple, jailli du plus profond d'elle-même, comme ses arbres et ses sources. Source et racine, la musique populaire est, à coup sûr, l'une des plus fortes et des plus fécondes. Et nul doute que Racine lui-même, tout en buvant le petit vin blanc à l'enseigne de *La Croix de Lorraine* rendît hommage, avec Molière, à la « Chanson du Bon Roi Henri ». L'origine de cette chanson-là est toujours demeurée assez obscure, bien qu'on ait cru trouver son berceau autour du manoir de la Bonne-Aventure (qui appartint aux Musset), dans le pays de Ronsard; chanson, non point fixée, bien entendu, mais diverse et mouvante, sous toutes les variations brodées de-ci de-là sur le thème de « la bonne aventure, ô gué ». Je parle de cette chanson parce que cela me vient; on ne l'a point enregistrée, à ma connaissance du moins, et c'est dommage; une version certainement ancienne a été publiée par Ballard en 1717. Voilà une « source » à laquelle je renverrais bien Roger Désormières qui a si généreusement puisé pour nous dans les richesses de notre folklore (1). Ce florilège est déjà le plus complet que nous ayons, et il témoigne du soin et du respect infinis des musiciens — Auric, Koechlin, Honneger, Hoérée, d'autres encore — des solistes et des chœurs, pour la matière populaire. J'avais déjà avant la guerre attiré l'attention sur ces larges et fortes gravures; les nouvelles épreuves qu'on en a tiré nous donnent l'occasion d'y revenir. Cette suite limitée actuellement à vingt titres constitue un panorama folklorique qui nous fait embrasser nos terroirs de la plaine et de la montagne; mais les pays de l'ouest et de la mer ont la part belle. Ecoutez, par exemple, *Les Cloches de Nantes* (vous savez : « Dans les prisons de Nantes, Y avait un prisonnier... ») pitoyable complainte. Et d'une cadence plus vive, légère et dansante, *Sous le Pont de Tréguier* qui fait toujours danser en habit brodé, à Tréguier et ailleurs. G. Auric a délicieusement harmonisé *Le Roi a fait battre Tambour* — Adieu, ma mie, adieu mon cœur... —; et c'est encore un malheur amoureux, celui du *Soldat par Chagrin* que chante Yvon Le Marc-Hadour. Honneger a pris sans doute plus de liberté avec son thème franc-comtois des *Trois Princesses au Pommier doux*, mais — Vole mon cœur, vole! — comment s'en plaindre? — J'ai retrouvé avec le même plaisir *La Belle Isabeau* qui en se promenant « le long de son ruisseau » a l'imprudence de monter dans une barque pour apprendre la chanson du plus jeune des matelots. Aussi se réveille-t-elle pour pleurer ce « qui ne se peut rendre comme argent prêté ». La voix charnelle de Mlle Hédoin prête de tendres accents à la lamentation heureuse d'Isabeau. Le « ruisseau », ici, c'est le Rhône — ni plus, ni moins — puisque la chanson est vivaroise. Mais cette modestie hydro-

(1) Folklore Français (Le Chant du Monde, édit.).

graphique n'est, à vrai dire, pas plus locale que la chanson; presque mot pour mot, sinon note pour note, on retrouve celle-ci, en effet, à cent lieues de là, le long d'un autre « ruisseau », et elle s'appelle *Sur le bord de Loire*. On saisit au vif — non seulement l'imprudente curiosité des filles sur tous les fleuves — mais surtout la diffusion des thèmes populaires, et l'universalisme du folklore.

Mais la similitude est encore plus frappante dans *Les Trente Voleurs de Bazoges* (qui est la version harmonisée par Ch. Koechlin et enregistrée) et la complainte dauphinoise des *Trente Brigands*. Là, c'est le roi qui est volé, ici, moins ambitieusement (sans parler de la pointe anticléricale), un curé; mais le curé prend sa revanche en Bretagne où il juge les voleurs (à la place des « Messieurs de Grenoble »); et ici et là, on trouve la même « longue robe » et le même « bonnet carré ». La reprise des assonances (« la foire à Nantes » et « la foire en Hollande », où les brigands dauphinois comme les voleurs bretons vont « vendre ce qui ne leur a rien coûté ») fait apparaître comme en transparence le décalque d'une version sur l'autre. Si l'argument historique peut être invoqué, la dauphinoise est l'originale puisque le roi règne déjà à Rennes, alors que « du haut de sa potence » le pauvre Dauphinois en était encore à « regarder la France ».

Nous autres, c'est en Savoie que nous suivrons Henry Sauveplane dans le sillon du *Pauvre Laboureur*; puis Ch. Koechlin encore « en passant par la Lorraine »; et le disque retourné nous fera, avec *Fanfarneto*, bondir en Provence. Pendant que nous y sommes, nous nous donnerons l'agrément de la *Suite Provençale* (2) de Darius Milhaud. On pensera que c'est sauter à pieds joints, et sans crier gare, du fond de la tradition aux bords hasardeux de l'invention moderne. Mais d'abord, je suis sûr que les plus rebelles au musicien des *Coéphores* se plairont au rythme, à la couleur, à l'accent de cette sonore farandole. Et puis, Darius Milhaud sait le prix des thèmes populaires. Et c'est là que je voulais en venir : aux rapports de la musique populaire et de la musique dite savante, de l'art collectif et de l'individuel. Toute la musique espagnole, la musique russe souvent, ont leur source dans la tradition populaire, d'où leur caractère unique, et l'explication d'une parenté de prime abord inattendue). S'il n'en va pas ainsi de la musique française, il est toujours temps de la replonger dans ce fonds si riche où d'autres n'ont pas dédaigné de puiser : Bach ne s'est-il pas souvenu, dans un Choral, de notre *Roi Renaud*, qui est, dans sa forme mouvante, le classique de notre folklore (pourquoi ne l'a-t-on pas encore enregistré?), la première humble et admirable pierre du monument, quelque

(2) Folklore Français (Le Chant du Monde, édit.).

chose comme la *Chanson de Roland* de la musique française. Et de quelle ancienne et grande tristesse elle est chargée! Car voici le premier trait de notre musique populaire — et qui dément si bien la prétendue sécheresse narquoise et la légèreté de l'esprit français — : la tristesse. L'autre trait original, c'est qu'elle n'est jamais venue de la ville et de l'usine : elle est toujours née de la terre, d'où elle a tiré sa force pure et sa durée. Et ces deux traits marquent la musique populaire universelle (3).

En recevant la *Sonate* pour alto et piano de M. Jacques Chailley (4), je pensais que, peut-être, le thème populaire n'en serait pas absent. C'est un des charmes du disque de n'être pas lisible comme la partition et de garder son mystère jusqu'à l'accomplissement musical. A dire vrai, ce n'était qu'une idée préconçue, et parce que je ne connaissais jusqu'ici en M. Chailley que l'« inventeur » passionné et délicat de notre trésor musical. Tout de même, je ne me trompais pas, puisque le premier mouvement s'ouvre sur un air de bourrée que le compositeur paraphrase avec un rare bonheur. L'œuvre est largement construite sur ses quatre mouvements, dont la variété, les contrastes, le constant jaillissement nous entraînent dans une surprise ravie. D'aucuns ne manqueront pas de céder à la séduction impérieuse du fougueux scherzo, d'autres se montreront sensibles aux recherches qui caractérisent le Finale. Avouerai-je ma prédilection pour le Grave, d'une poésie tout intérieure et où j'aime, volontaire ou non, le discret hommage à Chausson? (Je ne salue pas avec moins de plaisir l'hommage à Ravel que recèle l'une des trois tendres pièces de *l'Album pour Francillon.*) La gravité, justement, de l'alto s'y éploie et s'y épanche, et je voudrais louer ce dialogue si plein, si vibrant et si ardemment mesuré de Mme M.-Th. Chailley-Guiard et de Mme Céliny Chailley-Richey. Mais pourquoi choisir? L'œuvre est une. Elle est authentique. M. Jacques Chailley vient d'ajouter aux « lettres de noblesse de la musique française ».

Le quintette Chailley-Richez nous donne, du *Quintette* en fa mineur de Franck, une interprétation religieuse (5). C'est une joie d'autant plus grande que le *Quintette,* qui n'a pas la célébrité du grand *Quatuor,* des Chorals et des *Béatitudes,* est plus rarement exécuté. Pour l'importance historique dans la création et l'évolution franckiennes (et, partant, dans la musique symphonique française), il est d'intérêt majeur. Première œuvre de

(3) Je ne terminerai pas ce survol du chant populaire sans citer le pathétique enregistrement par Guy Luypaerts du *Chant des Partisans,* de Mlle Anna Marty et J. Kessel. Populaire, il l'est d'une certaine manière, non de naissance, mais d'adoption, comparable en cela à *La Marseillaise,* cri de colère et d'espérance arraché à l'âme d'un peuple; rien de plus tragique que ce martèlement de voix ponctué par le crescendo des trompettes (Ib.).

(4) *Columbia.*

(5) *Ibid.*

musique de chambre depuis les trios des débuts, c'est-à-dire après un intervalle de quarante années, il ouvre cette « troisième période » à laquelle appartiennent justement les sommets que je citais à l'instant, et il constitue avec eux la part la plus belle, la plus achevée de l'héritage beethovénien. Et ne nous trompons pas sur le sens d' « héritage ». Franck ne vit pas du bien d'autrui; il reprend le trésor symphonique abandonné, là où Beethoven l'avait laissé, et il l'accroît d'une richesse qui s'égale à l'initiale. Le *Quintette* est construit sur un thème d'où naît tout le cycle musical, et cette architecture, aussi belle et neuve par le matériau que par l'ordonnance est déjà celle de la *Symphonie*, du *Quatuor* et de cette *Sonate*, écrite pour Ysaye, et qui, sept ans plus tard (le *Quintette* est dédié à Saint-Saëns qui tenait la partie de piano dans l'exécution du 17 janvier 1880) reprenait des thèmes du *Quintette*, et ce grand balancement de vagues aériennes qui porte l'œuvre dans une ascension triomphale. Ah! que voilà encore le chant de la France!

Mais ce chant, cette voix, ils n'ont, il faut le dire, cessé de se faire entendre pendant la nuit de quatre ans. Et je voudrais rendre cette justice que dans les temps où les vitrines des libraires regorgeaient de germaneries, l'édition phonographique a consacré tous ses efforts à illustrer la gloire de la musique française. L'actualité nous donnera peut-être le prétexte de revenir sur certains de ces enregistrements; j'espère qu'elle me laissera le loisir d'évoquer trois monuments (6) : le château enchanté de Pelléas, l'architecture « babylonienne » de Berlioz, et la *Jeanne au Bûcher* de Claudel et Honneger, rayonnante cathédrale.

Yves Florenne.

ALLEMAGNE

CONTACTS CULTURELS. — Le chef responsable se garderait, certes, de dresser son plan de combat sans être renseigné sur les possibilités de ses troupes, mais il n'aura jamais de leurs besoins une vue aussi directe qu'elles-mêmes. Qu'on excuse et qu'on ne prenne pas à la lettre cette remarque banale et cette comparaison militaire! Il est bon qu'un agent de liaison culturel, qui revient des premières lignes, tienne les autorités françaises et le public au courant de nos succès et surtout, fort de ses observations et de ses entretiens, suggère des améliorations désirables.

Les Français qui se trouvaient à Munich le 14 avril ont vécu de belles heures : ils ont assisté au triomphe du quatuor Calvet, qui groupe autour de son chef Jean Champeil, Maurice Husson, Manuel Recasens. Il donnait ce soir-là trois œuvres de Mozart,

(6) *Pelléas et Mélisande* (Gramophone). — *Jeanne au Bûcher* (*Ib.*). — *La Damnation de Faust* (Columbia).

Schubert, J. Ibert. Malgré la « concurrence » d'un concert de la Société philharmonique et une « première » à l'Opéra, malgré les difficultés de toutes sortes et spécialement de transport, qui ont sans doute obligé bien des auditeurs à regagner à pied leurs demeures, plus de 2000 personnes se pressaient dans l'« aula » de l'Université. Il faut avoir vu ce public écouter avec recueillement des artistes français, puis multiplier ses applaudissements, se presser au pied de l'estrade, rappeler et remercier ces quatre hommes, dont le sourire si humain créait un courant de sympathie fervente, pour comprendre que nous avons dans Joseph Calvet le plus simple et le plus merveilleux des médiateurs culturels.

Après le concert, dans les beaux salons de la maison de France, qui est, comme dans toute grande ville d'Allemagne, le centre où Alliés et Allemands se rencontrent à un rendez-vous de l'esprit, l'*Oberbürgermeister* de Munich adressait au maître français quelques paroles charmantes et lui remettait ainsi qu'à ses artistes et à notre consul un souvenir en porcelaine de Nymphenburg; avec humour il exprimait au ministre de France l'espoir que ce souvenir n'en serait pas un, parce que les Munichois désiraient le conserver longtemps parmi eux. N'avons-nous pas le droit de parler d'une mission spirituelle et de dire qu'elle est remplie?

Mais nous estimons que nous avons aussi le devoir de dire qu'elle l'est surtout grâce au dévouement de ceux qui se consacrent à elle, des exécutants eux-mêmes, qui s'épuisent pour elle. Nous avions vu aussi l'envers du décor; nous connaissions l'incident qui obligeait le quatuor à reprendre la route à onze heures du soir afin de regagner Tubingue, d'où il repartirait le lendemain pour jouer à Stuttgart le même jour et nous voudrions adresser aux organisateurs des observations qui leur permettent d'éviter certaines erreurs. Il est invraisemblable — mais vrai — qu'on n'ait jamais consulté Calvet, qui serait dans ce domaine un excellent conseiller technique. Il est absurde de lui demander une tournée de trente concerts en un mois. Il est dangereux de lancer sur les routes d'Allemagne, de Hambourg à Munich, en passant par Augsbourg, Bonn, etc..., des artistes dont l'organisme sensible sera exposé à de multiples incidents et accidents et qui, au terme de leur tournée, risquent de se trouver épuisés physiquement et peut-être artistiquement.

Qu'on nous permette une suggestion! Des hommes comme Calvet devraient être envoyés non pas dans toutes les villes d'Allemagne et du monde mais dans quelques centres particulièrement favorables, où ils séjourneraient un certain temps; les autorités françaises de l'endroit seraient chargées de préparer ce séjour qui leur permettrait d'entrer en contact et de travailler avec les représentants les plus remarquables de la population; l'action de nos représentants culturels gagnerait largement en profondeur ce qu'elle perdrait en extension. Calvet — qui d'ailleurs ignore tout

de cette chronique — nous disait son désir de monter une séance avec la Philharmonique de Munich et de confronter son interprétation des œuvres musicales avec celle des artistes allemands. Que la possibilité lui en soit donnée, car rien ne saurait être plus fécond, mais pour cela il faudra peut-être cesser de suivre la sacro-sainte voie hiérarchique et ne plus centraliser l'expansion culturelle à Berlin, qui est pour l'instant coupé du reste de l'Allemagne; il faudra surtout sacrifier quelques centaines de milliers de francs. Les « Phinances », qui gouvernent le pays plus qu'elles ne le dirigent, consentiront-elles un pareil sacrifice! On peut craindre un veto, puisqu'elles ont refusé les quelques millions qui auraient permis d'installer à Munich un organisme commercial capable de nous rapporter des milliards; mais l'Italie, sans doute plus riche, a eu la sagesse de le faire.

Si parva licet componere magnis, nous voudrions, une fois encore parler de nos contacts avec les professeurs des Universités allemandes et avec les éditeurs. Nous avons eu la joie de rencontrer des hommes aussi remarquables que le recteur de l'Université de Francfort, le juriste Hallstein, les germanistes Beutler, Schwietering, Borcherdt, le médecin Leibbrand et nous ne citons que ceux dont la réputation a depuis longtemps franchi les frontières de leur pays; ajoutons, pour éviter tout malentendu, que, souvent victimes du national-socialisme, ils représentent admirablement l'Allemagne telle que nous la rêvons. Toujours ils ont accueilli le représentant de l'Université française avec un ardent désir d'établir des relations étroites, de développer les échanges intellectuels et de travailler en commun à l'avenir. Pour lui permettre d'avoir un auditoire qui compte plusieurs centaines de personnes, ils lui ont cédé leurs heures de cours, l'ont présenté eux-mêmes à leurs étudiants, dont l'accueil fut une manifestation de reconnaissance et de sympathie. Or, à l'Université de Munich, la plus importante d'Allemagne avec ses 10.000 étudiants, nous n'avons qu'un lecteur : M. Landrau, qui doit assumer également la charge des relations culturelles; à celle d'Erlangen, la deuxième avec ses 6.000 étudiants, nous n'en avons aucun. A Francfort, centre de la zone américaine, où, il est vrai, notre très actif consul, M. Décamps, est secondé par un vice-consul orienté vers les questions spirituelles, M. Pouchet de Langlade, nous n'avons également qu'un seul lecteur : M. Deghaye. Mais sept professeurs américains viennent d'y arriver, dont six feront des cours à l'Université J.-W. Gœthe.

Nous avons plaisir également à rendre hommage aux éditeurs allemands, qui, malgré des difficultés inimaginables, restent fidèles à la grande tradition allemande et, souvent dans les ruines de leurs bâtiments, ont déjà réalisé des merveilles. A ce tableau d'honneur, nous voudrions cette fois, inscrire trois d'entre eux : Vittorio Klostermann (Francfort), Piper et Desch (Munich). Du premier

nous ne citerons ici qu'une œuvre, indispensable aux travailleurs du monde entier : le premier volume d'une édition nouvelle du *Handbuch der Weltliteratur* par H.-W. Eppelsheimer, l'éminent directeur de la Bibliothèque de Francfort, dont le but est le suivant : choisir parmi les œuvres du monde entier et rassembler tout ce qui mérite de prendre place dans cette littérature universelle (Weltliteratur) dont rêvait Gœthe, en indiquer les éditions, les traductions et renseigner sur les travaux qui leur furent consacrés. L'édition actuelle, moins bien présentée, certes, que la première (1937), n'en fait pas moins honneur à l'éditeur : elle constitue un guide unique et sûr pour ce qui parut dans tous les pays de l'Asie et de l'Europe des origines à la fin du XVIII[e] siècle. Aucune bibliothèque du monde ne pourra s'en passer.

La maison Piper est trop connue pour que nous la présentions au public; elle a repris ses publications avec ce souci de la qualité qui l'a toujours caractérisée et qui l'amenait à lancer une traduction nouvelle de Proust, alors qu'une autre maison en avait déjà publié une médiocre. Nous avons pu voir chez elle, outre des livres dont nous rendrons compte, une belle édition des œuvres de Dostoïewski et le dernier ouvrage de Jaspers, véritable Somme philosophique, dont l'ampleur est telle que la réalisation représente un prodige.

Kurt Desch est un homme nouveau, d'âge moyen, le plus dynamique des éditeurs allemands. Sur son catalogue figureront bientôt des centaines de livres publiés depuis trois ans et parmi eux les œuvres de Wiechert, sans compter bien des ouvrages importants.

Nous pouvons espérer que grâce à lui des auteurs ou des artistes nouveaux nous seront bientôt révélés et nous devons faire confiance à un homme convaincu, comme l'écrivait Romain Rolland dans *Jean-Christophe*, que les peuples français et allemand sont « les deux ailes de l'Occident » et que de leurs efforts communs l'Europe pourra naître.

Il faut aider ceux qui travaillent à créer une Allemagne nouvelle; il faut aller à eux et, nous le répéterons inlassablement, les faire venir chez nous; il faut multiplier avec eux les contacts et les échanges. Nous avons commencé mais nous devons réaliser cent fois plus, si nous le voulons et si nous savons organiser notre expansion culturelle, si nous prenons la peine de la repenser ainsi que nous le demandions dans le *Mercure* du 1[er] janvier. Nous nous réjouissons de constater que des livres français sont arrivés en Allemagne; mais n'a-t-on pas réservé à Berlin et à la zone russe un pourcentage trop élevé pour le chiffre de la population, les possibilités d'influence et de traduction? A-t-on pris des précautions pour qu'une partie du stock ne vienne pas aussitôt alimenter le marché noir? N'a-t-on pas exagéré le nombre des romans au détriment des œuvres sérieuses, capables de représenter

le travail des savants français, comme l'admirable *Correspondance de Sainte-Beuve* éditée par Jean Bonnerot? N'aurait-on pas dû enfin réserver un véritable droit de priorité aux bibliothèques publiques, aux éditeurs et aux chercheurs, qui ont à reconstituer ou compléter leurs collections?

Jusqu'ici dans ces chroniques ou articles du *Mercure* et dans les conférences que nous avons l'occasion de faire, nous avons surtout montré l'effort de la France et de ses représentants, les résultats positifs qu'ils ont obtenus, car nous savons qu'une œuvre de cette ampleur demande du temps. Il nous paraît nécessaire maintenant de dire que nous devons mieux faire; après la lumière, l'ombre au tableau. Jadis, quand le messager apportait une nouvelle désagréable, on lui coupait la tête, pour l'exemple. Nous avons fait des progrès : on met le rapport dans un tiroir et on classe l'affaire; cela pourrait s'appeler : classer la France. D'ici quelques années on risque d'être sévère pour ceux qui n'auront pas exploité à fond les possibilités que nous offre l'Allemagne actuelle.

J.-F. Angelloz.

Mimesis, par *Erich Auerbach* (Francke, Berne, 1946, 503 p.). — La maison Francke, qui prend dans le domaine de l'édition savante allemande une place de plus en plus grande, a publié un très important ouvrage du romaniste Erich Auerbach, dont le domaine s'étend de la Grèce antique à l'Angleterre moderne; le sous-titre, déjà plus explicite : « Représentation de la réalité dans la littérature occidentale », n'exprime pas encore toute l'intention de l'auteur, car il veut étudier dans l'évolution du réalisme les transformations de la conception que l'homme se fait de luimême. Cela nous vaut une série d'études appuyées sur des textes qui vont d'Homère et même de la Bible à Virginia Woolf. C'est la littérature française qui est la plus abondamment représentée avec, pour nous en tenir aux derniers siècles, Antoine de la Sale, Rabelais, Montaigne, Molière, Stendhal, les frères Goncourt, Balzac; les pays méditerranéens, l'Angleterre et l'Allemagne, ont une place beaucoup moins importante. Cette première constatation, qui ne comporte aucune part de surprise, est fort importante, parce qu'elle conduit à une psychologie comparée des peuples occidentaux vus dans le miroir de leurs littératures. A l'intérieur même de ces peuples, la confrontation des divers textes et des jugements portés sur eux aboutit ou peut aboutir à des révélations importantes. La conception et la méthode de M. Auerbach, qui devraient être étudiées, exposées et discutées par des « romanistes » français, ne peuvent manquer d'être fécondes; l'interprétation de textes littéraires choisis dans les divers domaines et groupés selon leurs affinités nous réserve d'heureuses surprises.

Der grammatische Spiegel, par *J. Gebser* (Verlag Oprecht, Zurich, 55 p.). — C'est d'une conception analogue que s'inspire M. Gebser, auquel nous devons d'autres volumes suggestifs comme *Abendländische Wandlung* ou *Rilke und Spanien*. Pour lui, la grammaire est un miroir, où se reflète l'évolution d'une mentalité; de cette théorie (qu'il n'est pas seul à défendre), il donne un exemple en partant d'un emploi nouveau de l'adjectif par Trakl, Kafka, Valéry, Aragon et surtout Rilke. Simple opuscule, qu'il convient d'exploiter comme le gros ouvrage de M. Auerbach.

Le « Märchen ». — On sait que le « conte » tel que l'a conçu Gœthe est devenu pour Novalis et les romantiques un idéal que de nombreux Allemands se plaisent à utiliser comme forme littéraire pour exprimer, en les revêtant d'un voile mystérieux, leurs idées les plus chères. Le « Novalis Verlag » de Fribourg a donc eu l'idée de publier en deux plaquettes distinctes le *Märchen* de Gœthe, suivi de l'interprétation qu'avait donnée Rudolf

Steiner dès 1899 dans le *Magazin für Literatur* et qu'il avait remaniée ensuite et aussi le *Märchen* de Novalis, interprété par Carl Brestowsky à la lumière des travaux de Steiner.

Du conte gœthéen, la maison Mermod à Lausanne (à Paris, chez Julliard), a donné, dans une édition parfaite, une nouvelle et bonne traduction par André Tanner; c'est encore Steiner qui a fourni l'interprétation mais, cette fois, on s'est servi de deux conférences qu'il fit à Berlin en 1908 pour en donner une explication exotérique, en rattachant le conte aux *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* et une explication ésotérique. C'est un nouveau pas vers la compréhension d'une œuvre sur laquelle on n'a pas fini de discuter.

La mort à Venise, par *Thomas Mann;* traduction de Philippe Jaccottet (Mermod, 1947). — Les fervents de Thomas Mann et même ceux qui n'admirent pas sans réserve ses romans-fleuves, ont un faible pour la « nouvelle » où il fait intervenir son hérédité italienne et la dualité de sa nature : *der Tod in Venedig.* Félix Bertaux et Ch. Sigwalt en avaient donné jadis une bonne traduction. La maison Mermod en publie une autre, qui est due à M. Jacottet. Celui-ci voit dans la « nouvelle » une œuvre de poésie et de musique, dont il a voulu retrouver l'écho; sa traduction, il le reconnaît, rejoint souvent la précédente; quoique satisfaisante, elle n'est pas exempte de germanismes ou d'helvétismes.

De l'avenir de l'Allemagne, par *Hans Zbinden,* traduction Henri de Ziegler (A la Baconnière, Neuchâtel; Paris, M. L. F.; 124 p.). — Le petit ouvrage de H. Zbinden, *Um Deutschlands Zukunft* (Artemis Verlag, Zurich, 1947), dont nous avions dit l'intérêt, vient de paraître dans la bibliothèque elzévirienne de la Baconnière; cette édition est un bijou, de ceux dont nous rêvons pour nos auteurs favoris.

Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme (Aubier, 1943, 359 p.). — **Poésie naïve et poésie sentimentale** (Aubier, 1947, 315 p.). — Schiller souffrira sans doute toujours d'avoir été le contemporain et l'ami de Gœthe, auquel on ne peut manquer de le comparer, et aussi d'avoir fourni aux élèves des drames dits classiques, dont l'effet le plus sûr est qu'ils lui tournent le dos pour toute la vie. Or, on ignore une partie essentielle de son œuvre, ses écrits théoriques, où, dans une langue très ferme, il nous a exposé son idéal de l'homme et de la littérature. C'est pourquoi nous devons être reconnaissants à l'éminent germaniste qu'est M. Leroux de présenter, dans la collection bilingue des Editions Montaigne, deux œuvres maitresses. En 1943, il avait publié, sans qu'on les remarquât suffisamment, les *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme,* véritable couronnement de l'humanisme allemand du XVIIIe siècle. Il les complète maintenant par *Poésie naïve et poésie sentimentale,* le traité classique, où Schiller reprend la fameuse question des Anciens et des Modernes avec le désir de justifier la place que ceux-ci doivent occuper en face des premiers et celle qu'il revendique aux côtés de Gœthe. Grâce à M. Leroux, les écrivains, critiques et lecteurs français ont donc à leur disposition deux grands textes, qu'ils doivent méditer, et des traductions sûres et aussi deux études importantes (plus de cent pages) qui les renseigneront sur l'esthétique de Schiller, spécialement sur ce qu'il doit à Kant. A une époque où tant d'idées sont remises en question, il est nécessaire de remonter aux sources, de revenir aux traités classiques et de s'en imprégner, même pour les réfuter.

Les livres symboliques de *Luther* (Editions « Je sers », 1947, 283 p.). — Dans la collection des « Œuvres de Martin Luther » viennent de paraître les *Livres symboliques* (le petit et le grand catéchisme, les articles de Smalkalde), traduits, présentés et annotés par André Jundt, le regretté professeur à la faculté de théologie protestante; édition commode et sûre de textes indispensables pour l'étude du protestantisme.

La septième croix, par *Anna Seghers* (Gallimard, 1947, 338 p.). — Sept anti-nazis ont réussi à s'évader du camp de concentration de Westhofen et sept croix ont été dressées pour le jour où la police, la jeunesse hitlérienne, etc..., auront réussi à les retrouver; la septième restera vide, heureusement! car l'un d'eux, un seul, échappera aux poursuites de la meute. C'est tout, et cela fait pourtant le meilleur roman d'Anna Seghers, une œuvre dont nous dirions qu'elle tient en haleine comme un roman policier, si sa qualité maîtresse

n'était pas la tendresse humaine, l'ardente sympathie d'une femme qui n'a pas vécu réellement les faits mais les a soufferts dans son cœur et nous les fait vivre avec une intensité obsédante. En même temps, elle trace du pays, qui est le sien, celui de Mayence, et de l'époque un tableau qui a la valeur d'un témoignage historique. La traduction de F. Delmas, scrupuleuse et aisée, est de premier ordre.

Le Faust de *Gœthe*, traduit par Bregeault de Chastenay (Aubier, 1948, 540 p., plus 10 illustrations). — Sous le pavillon des éditions Aubier paraît un nouveau Faust, présenté comme un « premier cycle » et qui comprend ce que nous appelions « le premier Faust » et le premier acte du deuxième, sans doute pour qu'un deuxième volume, arbitrairement intitulé « deuxième cycle » ait à peu près la même importance. C'est encore une édition bilingue, mais hélas! la traduction est dite en vers et rimée, si bien que Gretchen, dénommée Margot, appelle « virago », que Dieu deviendra « le Très-Alte » pour rimer avec « exalte » (ou bien est-ce une manière plaisante de traduire : « der Alte » ?), etc., etc... Le traducteur est administrateur dans la zone française d'occupation; que penseront ses administrés, s'ils connaissent le français? Ajoutons qu'à notre époque de restrictions, cette publication, ornée de 10 planches hélio d'après les lithographies de Delacroix, surprend par un luxe dont nous avions perdu l'habitude, puisque l'édition originale ne comprend pas moins de 1.500 exemplaires sur vélin glacé.

Revues. — Parmi les premières revues qui parurent en Allemagne, il faut citer *Aufbau* (*Construction*), éditée à Berlin par le Aufbau-Verlag, dont l'activité a été très grande jusqu'ici. Il y a là un effort considérable pour rebâtir le pays sur des bases démocratiques. Parmi les collaborateurs les plus connus figurent J. R. Becker, Lukacs, H. Jhering, G. Weisenborn et le jeune poète Sabais, qui a publié un article fort intéressant sur l'humanisme.

La maison Herder, de Fribourg, a repris la publication de la revue bien connue éditée par les Pères Jésuites : *Stimmen der Zeit* (*Voix du temps*). Le numéro de janvier 1948 (73e année, fasc. 4, tome 141) contient, outre ses chroniques, des articles importants sur l'avenir de l'Eglise catholique en Allemagne(Ivo Zeiger), l'impiété dans la crise (P. Bolkovac), l'humanisme comme héritage et tâche (B. Zittel), la psychologie de l'homme religieux (H. Thurn), le retour de Pascal (O. M. von Nostitz).

Nous connaissons trop peu la petite revue *Trivium* publiée à Zurich (Atlantis-Verlag) par les professeurs Spœrri et Staiger. Rédigée en allemand, français et italien dans ce pays trilingue orienté vers trois littératures, elle se consacre surtout à des questions esthétiques trop négligées : problème du tragique, explication de textes poétiques, syntaxe et rythme, lutte du poète contre la langue, étude du style, état des recherches critiques sur un auteur ou un domaine déterminé, considérations sur le drame baroque français ou sur la signification du mot dans un roman surréaliste de Crevel, etc. Tentative intéressante et féconde, qui mérite d'être suivie et encouragée.

J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

UNE VOIX DISSIDENTE (1). — On ne sait pour combien comptent la conviction et le besoin de dire des choses urgentes, pour combien l'ambition de se pousser, dans le pullulement de périodiques, de manifestes et d'écoles qui constitue une si grande part de la vie littéraire en tout temps, et notament du nôtre. Peut-être Richard Church, dans son post-scriptum à l'édi-

(1) Ecrits de Geoffrey Grigson : *Before the Romantics* (London, Routledge, XI-349 p., 10 s. 6 d.). — *The Romantics* (*Ib.*, *Id.*, 1947, XI-356 p., 10 s. 8 d.). — *The Mint* (*Ib.*, *Id.*, 1946, XI-160 p., 15 s.). — *The Isles of Scilly* (*Ib.*, *Id.*, 1946, 45 p., 5 s.).

History of English Literatur, by E. Legouis and L. Cazamian, with a Postcript by R. Church (London, Dent, 1948, XXI-1401 p., 15 s.). — *Auden and After*, by F. Scarfe (London, Routledge, 1947, XVI-208 p., 8 s. 6 d.).

tion anglaise du célèbre manuel de Legouis et Cazamian, expédie-t-il trop dédaigneusement tant d'indices de ce qui, après tout, dénote la vitalité et la bonne volonté des jeunes écrivains de son pays. Une fonction très utile est remplie par des revues comme *Horizon*, *The Cornhill* ou *Poetry London* (surtout la dernière), animées par C. Connoly, P. Quennell et Tambimuttu, et accueillantes aux noms connus d'aujourd'hui et de demain, ou par le recueil moins fréquent, *The Mint*, dont l'éditeur est G. Grigson, qui fut aussi dans le temps celui de *New Verse*. On ne niera pas en tout cas la sincérité de ce poète et critique attentif à toutes les vibrations nouvelles, et qui prend le contre-pied d'une mode où la religion post-symboliste et le culte de l'inconscient servent trop souvent de prétexte à des œuvres mal construites, à des assemblements d'images gratuits et sans cohésion.

J'ai nommé Grigson l'an dernier dans un article sur la Nouvelle Apocalypse. C'est un fureteur et un érudit, mais non sans objet ni direction. Il recherche ce qu'il y a de vivant dans le singulier de la littérature et de tous les arts accessoires de la civilisation, de préférence chez les artistes mineurs et dans les époques d'aspect bâtard, dans les âges de transition où se défait et se refait l'esprit. De là l'intérêt de ses deux anthologies, *Before the Romantics* et *The Romantics*, et de plusieurs essais de son dernier recueil, *The Harp of Æolus*. Cette harpe éolienne, il commence par la décrire minutieusement, en curieux qu'il est de tout objet en soi, d'après son inventeur, le jésuite Kircher, qui vivait au XVII[e] siècle. Puis il retrace le rôle qu'elle a joué dans les littératures anglaise, russe, allemande, française, américaine (le véhicule en étant entre autres Macpherson et son *Ossian*) jusqu'à R. L. Stevenson qui la ramène à la littéralité d'un artifice très prosaïque. Mais quel rôle sublime entre temps! Médiatrice entre la nature et l'idéal, d'où son importance représentative aux yeux de Grigson, elle maintient des chants aussi sublimes que ceux d'un Coleridge attachés au concret, sous le sain empire de la raison.

Grigson combat de nos jours pour l'alliance de la nature et de cette raison, tout comme un Boileau qu'il admire sans fausse honte. Il le fait en homme de son temps, témoin ses essais sur Chirico et sur l'étrange peintre contemporain Henry Moore, dont il reproduit plusieurs œuvres à la fin de *The Harp of Æolius*. Mais il loue chez eux ce qu'ils ont de commun avec leurs prédécesseurs immortels, cette prise solide et organisée sur le réel qui n'a jamais manqué aux envolées de Coleridge le romantique : « La base ferme (y compris la forme et la composition), le romantisme, la poésie, le récit, tout cela... se trouve dans l'art de Chirico. » Ce contre quoi il part en guerre, c'est le « néo-romantisme » actuel, nommément celui de Barker et de Dylan Thomas dont je parlerai ici un jour. Premièrement, selon Grigson, ce mouvement prolonge des tendances déjà anciennes et voudrait se parer de

fausse nouveauté. Ensuite, toujours selon Grigson, il dissout le réel dans un recours au subconscient et dans l'emploi d'images incohérentes. Il y a beaucoup d'injustice dans cette démonstration fondée uniquement sur des passages discutables, dans le reproche exclusif à une forme dont le critique méconnaît les beautés, et dans le refus de considérer ce que les poètes qu'il démolit ont voulu faire. Il y a là non seulement de l'étroitesse, mais de l'incompréhension volontaire. Du moins ne l'accusera-t-on pas de hurler avec les jeunes loups. Il est salutaire, en tout temps, qu'un jeune écrivain entreprenant ne laisse pas les vieilles barbes monopoliser le rôle du grondeur; d'ailleurs l'équilibre d'une littérature vit de réactions contrastées. Grigson accueille « les découvertes des cent cinquante ou même des quarante dernières années » (un peu vague) ; mais il refuse de le faire à la manière de « tant d'écrivains, d'artistes et de critiques » qui « s'abaissent aujourd'hui à un corps de dogmes exclusifs » (donc lui-même est tolérant au moins en intention?). Avec Auden, il voit « dans l'art, comme dans la vie, un moyen de se discipliner plutôt que de s'exprimer »; il se méfie « de l'amorphe, de l'expansif, de l'inachevé, du fortuit ».

Un exemple tiré de son recueil de vers *The Isles of Scilly* montre comment il pratique son austère théorie. Ses poèmes sont en général des descriptions repliées sur elles-mêmes, qui enferment leur interprétation plutôt qu'elles ne la prolongent en échos. Le critique F. Scarfe, dans son livre si utile sur les poètes anglais les plus récents, *Auden and After*, le ravale trop sommairement au rôle d'un « miniaturiste », sans attacher d'ailleurs à ce terme de sens péjoratif, et en le louant d'avoir su tirer parti d'un art, il est vrai, limité. Mais n'est-il pas très remarquable de ne pas méconnaître ses limites? Grigson écrit en mots simples et insistants une poésie attachée à l'objet, une poésie « de l'énoncé », comme dit la critique de là-bas, et digne qu'on la connaisse. On en tombera peut-être d'accord en lisant cet à peu-près, d'où sont absents mille effets de rimes terminales ou intérieures, d'échos et d'assonances :

L'ESPRIT LIÉ AU CORPS.

Quand la forme des choses est nette sur la lumière de six heures,
Et que les drapeaux perdent leur rouge dans la première attente de la nuit,
Et que je flotte avec la sombre fumée courbe, et me tiens sans bouger dans [la rue,
Quand, sinon le ciel éployé et un mur qui est blanc,
Rien n'a nulle couleur; quand les drapeaux à peine s'élèvent, à peine [retombent
Et que pas même un avion de la noire tache soutenue de son vol
Ne rompt le bleu, et qu'alors le silence et l'acuité s'accordent pour moi
Et pour tous ceux qui savent voir, moins survient le délice
Que le sens de tous nœuds dénoués, des emmêlements défaits;
Et le fil de l'esprit s'éploie libre — le fil du cerf-volant.
La mort peut s'obstiner; ô le sol peut noir s'acharner,
Mais les veines des arbres entrecroisés montent, aiguës, dans les hauteurs.
Le temps se reploie; dans l'espace égal, libre, net

Dans l'air sans fin, le frein sur l'esprit toujours freiné pèse peu,
Et tous et chacun, et tout jamais, et le fini, sont simples comme de rire.
Le bleu tourne au noir; et j'attends; et alors de sa lumière
Comme les emmêlements se remmêlent, la planète de l'amour, que j'aime,
Rayonne. Le temps bat de nouveau; et l'heure et l'ombre entravent la vue.
Je suis là petit sur le sol; les murs tangibles de la rue sont hauts.
Mais la planète rayonne vers moi la lumière, ô délice dans les hauteurs de [la nuit.

Ainsi Grigson donne, en puritain modeste, l'exemple de « cette conscience littéraire » qu'il recommande et qui consiste à « faire excellemment et honnêtement, selon ses moyens, des choses grandes ou petites, avec tout le talent individuel, toute la réceptivité qu'on a la chance de posséder et le devoir de développer ».

Jacques Vallette.

LIVRES.

Les Etudes anglaises, par *A. Digeon* (Paris, Boivin, 1947, 138 p.). — Se rappelant les erreurs et tâtonnements de ses débuts, un maître des études anglaises a voulu éviter ces déboires, dans la mesure du possible, à ceux qui se lancent aujourd'hui dans la carrière. Son livre s'adresse donc avant tout aux spécialistes, aux étudiants notamment. De là les quatre chapitres qui le composent, relatifs à l'acquisition de la langue, au séjour en Grande-Bretagne, aux études supérieures d'anglais, à l'étude de la littérature anglaise. Ses conseils sont de toute sûreté. Ils visent aussi le public plus large de ceux qui, « par goût personnel, par une recherche désintéressée de culture, veulent connaître la littérature et la civilisation anglaises ». Le livre, écrit sans trace de pédantisme, est fourni d'utiles bibliographies.

L'homme, cet être unique, par *J. Huxley*, trad. Castier (Neuchâtel, La Baconnière, 1947, 371 p.). — J. Huxley est un des maîtres de l'humanisme scientifique à notre époque. Aucun des problèmes qui nous préoccupent n'est étranger à ce biologiste dont la spécialité est devenue, pour lui, le centre de la vie intellectuelle et morale de ce temps. L'honnête homme ne peut se permettre d'ignorer ses essais largement informés et qui satisfont l'esprit par leur style direct, simple, sans autre prétention que celle d'être lucide. Le lecteur qui connaît déjà ses autres volumes traduits retrouvera ici plusieurs de ses thèmes familiers : curiosités biologiques; réflexions sur la race, le climat et l'histoire; les rapports de la science et de la religion sous leurs différents aspects; et une méditation élargie à des sujets d'intérêt général comme l'analyse de la renommée, ou la question de savoir si la vie vaut d'être vécue.

Courtes histoires américaines (Paris, Corrêa, 1948, 391 p.). — — Traduction, par divers traducteurs, d'une anthologie parue en Angleterre aux éditions Poetry London. On connaissait déjà, en français, certaines des nouvelles dont elle se compose, notamment celles de Hemingway et de Miller. Telle autre, comme *Le vin de midi*, de K. A. Porter, paraîtra bientôt en français dans un recueil complet de cet auteur. Au total, le livre contient surtout du nouveau et de bonne qualité. Une erreur : *Westcott* pour *Wescott*.

Thurso, par *R. Jeffers*, trad. Philbert (Paris, Ed. du Seuil, 1948, 185 p.). — Jeffers est surtout connu en France comme un poète tumultueux, chez qui un romantisme effréné, volontiers érotique, se déploie dans un cadre de nature. C'est une bonne idée que d'avoir traduit ce roman où les mêmes qualités se font remarquer. La donnée en est un drame qui se déroule au bord de la mer, cadre réel et symbolique de toute importance; les caractères s'appareillent aux éléments déchaînés : une jeune femme avide de vivre, entre sa terrible belle-mère, son mari et son beau-frère. Ces personnages donnent corps à un débat entre la passion et le besoin

de stabilité; leur conscience déchirée se purifie du péché par l'angoisse. Ce roman, admirablement écrit, est un poème, et doit se lire comme tel.

Huit heures de sursis, par *F. L. Green*, trad. Gay-Lussac et Rio (Paris, Hachette, 1947, 222 p.). — Ils sont, dans le roman anglais contemporain, un Greene et deux Green, tous écrivains de mérite. Celui-ci, comme le Greene qui est le plus connu des Français, aime le motif de l'homme traqué. Ainsi de ce livre où Johnny, chef d'une organisation révolutionnaire à Belfast, tue et meurt au cours d'une action simple et rapide, qui retrace la poursuite en scènes variées; certaines, comme celle de l'estaminet, sont magistrales dans la terreur. L'Irlande, dans la fiction contemporaine, n'est décidément pas rose.

Floraison, par *J. Galsworthy*, trad. Michel-Cote (Paris, Calmann, 1947, 305 p., 220 fr.). — Paru en anglais en 1932, ce roman fait partie de la trilogie de la famille Cherell. Il y est question, comme si souvent chez l'auteur, de l'incompatibilité entre un individu sans préjugés et la bonne société anglaise. On aime Galsworthy pour son manque à prendre parti, son humanité compréhensive. Ces vertus se retrouvent ici, en même temps qu'une profonde pitié pour la souffrance qui ne fait aucun tort à l'analyse détachée et poussée des caractères.

Les chemins de l'abandon, par *M. Lane*, trad. Lallemand (Paris, Plon, 1948, II-321 p., 180 fr.). — Prix Fémina-Vie Heureuse en 1935. Histoire d'une jeune danseuse qui manque deux mariages à la suite de deux idylles; d'où le titre français, bien choisi. La scène se transporte des quartiers pauvres de Londres dans une grande maison du Yorkshire. Les caractères féminins sont très heureusement présentés : non seulement l'héroïne, mais aussi la grande dame qui lui fait manquer un mariage avec son fils, et la petite bonne, Ada, tendre, patiente et courageuse. L'auteur a su éviter le double écueil de la thèse et de la sentimentalité, tout en sachant nous émouvoir.

Le cataclysme, par *S. Gilbert*, trad. Talva (Paris, Stock, 1947, 285 p.). — On nous dit que « la critique anglaise » (lisez : les *Illustrated London News*) considère ce livre comme un « futur classique ». Exactement : « un petit classique ». Et il convient de mettre l'accent sur *petit*. Disons qu'il s'agit simplement d'un livre charmant malgré quelques longueurs. On y voit renaître sur la côte d'Irlande, à la faveur d'un glissement de terrain, avant l'ère des chemins de fer, un monde préhistorique avec sa faune et sa flore. Il est vu et revécu par un enfant, d'où beaucoup de fraîcheur et d'originalité, laquelle tient aussi à l'existence de ce monde ressuscité en marge du nôtre, ainsi qu'à un humour plein de sagesse.

Journal de *S. Pepys*, trad. Villeteau (Paris, Gallimard, 1948, 399 p., 410 fr.). — Ce bourgeois de Londres au XVIIe siècle est pour les Français une vieille connaissance. Cette édition de son *Journal* est sans doute la plus complète qui existe dans notre langue, tout en constituant encore un choix. Son côté de comédie historique est accentué par le répertoire de personnages qu'on a eu la bonne idée d'y joindre. Mais on aura surtout plaisir à y trouver l'immortel bonhomme qui s'y est examiné dans sa vie quotidienne avec une naïveté qu'on n'ose taxer de cynisme, et qui vous donne le rare plaisir de fréquenter non un auteur, mais un homme, notre semblable, notre frère.

La feuille repliée, par *W. Maxwell*, trad. Coindreau (Paris, Gallimard, 1948, XXI-231 p., 330 fr.). — Une histoire d' « inquiète adolescence », mais originale parce qu'elle se passe dans une université américaine. Ces jeunes gens et jeunes filles sont à la fois moins inhibés et peut-être plus sentimentaux que les nôtres. L'histoire et l'exploration des caractères souffrent un peu d'une tendance au document sur la vie collégiale, mais ce dernier côté ne peut manquer de nous intéresser (on y voit notamment sur le vif le rôle de la femme en Amérique). Et l'on aimera la délicate sympathie dont l'auteur a pénétré son livre, dont le sens est dégagé dans une longue préface où M. E. Coindreau situe aussi Maxwell parmi les romanciers américains d'aujourd'hui.

La Chute, par *C. Jackson*, trad. Delgove et Vallet (Paris, Julliard, 1948, 343 p., 330 fr.). — Auteur du *Lost Week-End*, connu chez nous sous le nom du *Poison* et qui était une étude de dipsomanie,

Jackson aime les histoires de chutes. Il s'agit ici de l'attrait exercé sur un universitaire mûr par un jeune officier. Ainsi présenté, le sujet peut prêter à confusion. Il est traité avec tact, et le drame se déroule dans une conscience épouvantée. L'auteur, à l'exemple de Melville qu'il cite, « saigne de pure angoisse au spectacle d'un homme dont le courage a failli ».

Le Champ d'honneur, par *R. Lowry*, trad. Roy (Paris, Julliard, 1948, 183 p., 180 fr.). — Tendre, pitoyable, révolté, l'auteur, qui a passé trente-neuf mois dans l'armée américaine en guerre, notamment en Afrique et en Italie, a retracé ici les angoisses et les misères qui furent les siennes et celles de ses camarades.

Trois Poètes, par *G. Cattaui* (Paris, Egloff, 1947, 171 p.). — Hopkins, Yeats et Eliot, sujets de ces trois excellents essais, sont à la source de la poésie anglaise contemporaine. Le livre de M. Cattaui qui se distingue par la recherche de l'expression vraie et par l'art de la formule, rendra service à qui voudrait s'orienter dans ce domaine peu familier aux Français. Je regrette qu'il n'ait pas exposé dans plus de détails la technique de Hopkins, ni mentionné, autrement qu'en une ligne, parmi les amitiés anglaises de Yeats, la dernière sans doute, mais qui importe à son portrait, celle qu'il entretint avec Dorothy Wellesley. Je ne crois pas, comme l'introducteur de ces poètes, que l'influence de Hopkins soit sensible chez tous les jeunes d'aujourd'hui, ni que la destinée d'Eliot soit « le gage d'une ascension de l'âme anglaise », si cette « ascension » signifie un retour au bercail de Rome. Je diffère de lui sur d'autres points encore. Mais le mérite de son livre n'en est pas amoindri ; ses analyses, surtout celle d'Eliot, sont soignées, et les traductions qu'il donne en appendice sont pleines de talent.

Empedocles on Etna, by *Matthew Arnold*, trad. en regard de L. Bonnerot (Paris, Aubier, 1948, 167 p.). — Voici un très beau travail de spécialiste, avec esquisse chronologique de la vie de l'auteur, notes, bibliographie, traduction fidèle en prose rythmée, et surtout une introduction qui tient presque les deux tiers du livre et qui s'adresse aux amateurs de tragédies de l'âme en des temps malheureux. Non qu'Arnold, grand-oncle de A. Huxley, ait vécu dans un monde déshérité matériellement. Mais il était de ces éternels romantiques qui se sentent dépaysés entre un monde mort et un autre monde impuissant à naître, pour emprunter ses propres termes. A ce titre, il est notre frère, et ses angoisses sont les nôtres. Nous gagnerions à le mieux connaître. Le volume de L. Bonnerot doit nous y aider. On regrette seulement qu'il ait choisi un poème certes très caractéristique de son auteur, mais non l'un des plus parfaits, malgré l'actualité de la tragédie qu'il évoque : celle d' « une victime de la connaissance ».

Walter de la Mare, by *J. Atkins* (London, Temple, 1947, 45 p., 4 s.). — W. de la Mare est connu comme l'un des plus accomplis poètes d'aujourd'hui, un peu au détriment de sa prose qui est très belle et qui, traduite, trouverait chez nous un nombreux public. Mr. Atkins prétend paradoxalement que sa réputation reposera « sur ses histoires magnifiques et sur deux romans très intéressants », et non sur ses vers qu'il traite de « mineurs ». Dans ses limites, la brève étude de Mr. Atkins constitue une bonne introduction à cet écrivain dont la prose et la poésie sont les deux faces d'une même nature. L'un des deux recueils de contes de La Mare est intitulé *Sur la frange* — à savoir, celle de notre monde dit réel et de l'autre, le mystérieux, l'invisible, qu'il pressent plutôt qu'il n'explore, en admirateur et disciple de Poe. Il est remarquable que de la Mare ait été de plus en plus attiré par le thème de la mort et que l'horreur cachée sous les apparences quotidiennes l'ait toujours captivé. Comme il le dit : « Le crépuscule est l'illumination naturelle de mon esprit à moi. »

Unarm, Eros, by *T. Tiller* (London, Hogarth Press, 1947, 35 p., 5 s.). — En 1947, j'ai parlé ici du volume de vers publié par Tiller il y a cinq ans. J'y relevais la lucidité de pensée qui gouverne une intense émotion, et le drame qu'il contenait du renouvellement d'une âme au contact de la guerre. On a plaisir à voir que, tout en conservant une technique formelle qui charme et suscite une grande estime, Tiller a évolué dans le sens d'une confession moins réservée. Il y a toujours chez lui un mélange particulier de mélancolie et d'ironie, mais il y ajoute, en se livrant davantage, un précieux élément de communion humaine.

REVUES

The New Statesman and Nation, 20 et 27-3; 3, 10 et 17-4 1948. — En plus de la matière courante, déjà détaillée et toujours aussi intéressante, parmi laquelle une correspondance où des lecteurs illustres discutent de tous les sujets actuels, et les concours littéraires où un Français a beaucoup à apprendre, je citerai : côté politique, des analyses de la situation en Italie, par L. Fielden (20-3), dans l'Inde, par K. Martin (Id.), à Prague, par R. H. S. Crossman (20 et 27-3), en Roumanie (3-4), à Berlin (10 et 17-4); côté littéraire, des essais nourris sur les auteurs mineurs mais significatifs, W. Reade (20-3) et W. Barnes (27-3), sur un des premiers romans picaresques anglais de l'Elisabéthain T. Nashe (10-4), et surtout sur de Quincey (17-4) par G. W. Stonier, dont on voudrait lire plus souvent dans cette revue la critique personnelle et suggestive.

Our Time, April 1948. — Numéro consacré à l'année 1848. Un article de tête en dégage le sens général. Du point de vue anglais, trois essais sur les poètes chartistes, sur les chartistes dans le roman, et sur la position de W. Morris par rapport à l'art et au socialisme.

The Adelphi, April-June 1948. — Un essai sur l'existentialisme dont les racines sont décrites avec précision chez Kierkegaard, Nietzsche, Heidegger et Jaspers; l'auteur prend position pour l'existentialisme chrétien. Une traduction de « Ni victimes ni bourreaux », de Camus. Un long article sur « le problème de Pascal » qui serait celui de tout homme conscient de sa situation au regard de l'éternité et du mal. Un deuxième article de J. P. Hogan sur l'Allemagne en octobre 1947. Et un commentaire détaillé, par J. M. Murry, de la situation en France, intitulé : « Malraux et de Gaulle », et dont le point de vue est d'autant plus suggestif pour nous qu'il nous est moins familier.

The Dublin Magazine, April-June 1948. — Plusieurs poèmes, dont une traduction de « Ma Bohème » de Rimbaud. Une note sur les sources italiennes de Shakespeare. Un long article du subtil critique A. Ussher sur la pensée de Blake.

French Studies, April 1948. — « The Doctor in the Farce and Molière ». « Boileau and French Baroque ». « Rabelais and the Pan Legend ». Un deuxième article sur Whitman et les origines du vers libre. Une note sur la genèse de la *Tristesse d'Olympio*, etc. Cette revue témoigne de la compétence et de la vitalité des études françaises de l'autre côté de la Manche.

J. V.

PORTUGAL

EVOLUTION DU ROMAN. — A mesure que la poésie perd pied, cherche l'originalité en des combinaisons purement verbales ou cérébrales et se réfugie parfois dans les brumes troubles de l'inconscient, le roman, attentif aux pulsations de la vie et aux métamorphoses quotidiennes, qui intéressent à la fois le social et l'individuel, tend à satisfaire toutes les curiosités intellectuelles et morales de notre angoissante époque, et à s'emparer d'immenses territoires jusqu'ici réservés à d'autres genres littéraires. C'est que le destin de l'homme est en suspens dans les balances de l'éternité, non seulement parce que le prolétariat, jusqu'ici sacrifié au bien-être de l'égoïsme bourgeois, devient de jour en jour une force plus cohérente, mais parce que la science expérimentale et ses créations mécaniques tendent à remplacer par des chiffres les vieilles notions de conscience, à peine entamées depuis le Moyen Age. En même temps, la machine a multiplié les rapports entre les hommes et nourri leurs espérances en vue d'une future unité de l'espèce, au sein d'institutions qui réserveraient à chacun sa juste part des fruits du travail de tous. Mais tandis que l'idée

d'universalité abaissait l'esthétique traditionnelle au niveau de la sociologie, et que les lois de l'usine exerçaient, au sein des Etats les plus évolués, une pression de plus en plus asservissante sur le rythme traditionnel des travaux rustiques, laissant entrevoir ainsi aux plus pauvres d'entre les paysans le mirage d'une vie plus facile au profit des émigrants, les enquêteurs de la science ou du journalisme découvraient de place en place certains recoins isolés du monde, certains groupes humains confinés en des îles minuscules ou dans la montagne, et continuant à l'écart du monde industriel et mercantile de mener une existence primitive digne d'étude et souvent fort pittoresque, encore que tout ce qui touche à l'âme se laisse plus malaisément entamer que le régime de la nourriture et les habitudes vestimentaires. Constatation d'ordre général : nous vivons une époque de transition vers un monde futur, dont on n'aperçoit encore que vaguement çà et là les linéaments et qui, pour naître, semble devoir exiger bien des souffrances.

Le roman, qui est la forme moderne de l'épopée, ne pouvait faire autrement, pour embrasser l'énormité des problèmes qui se posent dès maintenant, que de s'éloigner de plus en plus de la fantaisie imaginative ou sentimentale, pour se rapprocher de l'histoire naturelle. On aurait pu croire que le Portugal, nation de poètes, s'attarderait dans un art en quelque sorte limité par les étroites frontières du pays, quitte à laisser les mieux doués de ses écrivains, tel Eça de Querinoz par exemple, couler en des nuances de style empruntées à l'étranger, à la France en particulier, les traits ironiques de caractère propres à la race, héritage de Cervantès. Camilo Castelo Branco, forçat des Lettres comme notre Balzac, avait bien pu cultiver tour à tour tous les genres et accoupler dans ses récits, à la faveur d'un style capable d'utiliser sans effort toutes les ressources naturelles de la langue, accoupler, dis-je l'élégie à la satire, et créer ce chef-d'œuvre presque autobiographique, qui s'intitule *Amour de Perdition*, il avait bien pu créer d'inoubliables types empruntés à la société de son temps, ses figures, pas plus que celles d'Eça, qui sont d'une autre époque, une époque post-romantique, n'ont pu outre-frontières exciter la curiosité et retenir l'intérêt. Mais si la sensibilité portugaise, à laquelle collaborent tour à tour Don Juan et Don Quichotte, ne se laisse confondre avec aucune autre; si le génie portugais, enclin à cette sorte de nostalgie passionnée qui a nom *saudade*, s'élance aisément d'un bond de la sensualité jusqu'au mysticisme, c'est qu'il émane directement de l'esprit d'aventure. C'est aux Portugais que l'on doit les découvertes et la mise en exploitation des grandes routes du monde. Le Portugais, comme le Breton, n'éprouve jamais de répugnance à s'embarquer. Comme le romancier psychologue Joaquim Paço d'Arcos, il part volontiers pour l'Afrique, gagne le Brésil et revient par les Etats-Unis. Il y fait moisson

d'expériences. Il y apprend à se découvrir lui-même; il recueille de place en place les plus précieux témoignages. S'il s'est voué aux Lettres, il entre ainsi d'emblée dans le grand mouvement contemporain des études sur la condition de l'homme. Certes, selon son tempérament personnel, il choisira des sujets qui lui permettront de placer ses personnages en des décors, dont les lignes et les couleurs l'auront fasciné davantage, et il ne fera pas nécessairement intervenir exclusivement la misère du prolétariat selon la formule des néo-réalistes, dont Alves Redol est devenu l'un des maîtres, et il ne se croira pas obligé de devenir un partisan, surtout si, comme Campos Pereira il garde le goût de quelque poésie. Du régionalisme d'Aquilino Ribeiro à celui de Ferreira de Castro dans *Terre Froide* et dans *La Laine et la Neige*, il y a pourtant une différence. L'influence des romans américains a passé là pour entretenir la faveur du public. Et cette influence a fait reculer la nôtre. Ce qui a fait la gloire aujourd'hui mondiale de Ferreira de Castro, ce sont des récits comme ceux d'*Emigrants* et de *La Sylve*, où la détresse de pauvres gens fascinés par l'illusion d'une vie meilleure, loin de leur coin natal, apparaît engendrée par d'odieux exploiteurs, dont l'écrivain, au début de sa carrière, fut lui-même la victime. Ferreira de Castro n'est pas seulement un témoin de la vie des milieux, qu'il dépeint avec moins de style peut-être que ses émules; il a vécu et souffert la matière de ses récits amazoniques et, de retour au Portugal, c'est encore à son expérience personnelle qu'il emprunte le sujet de ses derniers romans. Chez lui le décor, le dialogue, le style constituent une combinaison d'art inimitable, et le problème capital, qu'il se plaît à traiter, est davantage une interrogation d'homme sensible et bon qu'une solution de partisan révolutionnaire. Les pauvres hères qu'il nous montre ont en tête un amour très pur, très portugais, et ils aspirent à se créer un foyer plus confortable que celui où ils sont nés. Alors ils cèdent à l'attrait fatal de la ville ou des colonies. Ils se précipitent dans le piège, qui est tendu à tous les cœurs droits par les combines des mercantis interlopes. Ainsi se trouve bafouée la candide honnêteté des simples de cœur. Avec Ferreira de Castro, le roman portugais est entré, aux côtés des œuvres américaines de même ordre, dans la littérature universelle. Les Néo-réalistes y entrent avec lui, et aussi ceux qui ont étudié les milieux d'affaires, les salons bourgeois, les préjugés aristocratiques de la Capitale, pour mettre en scène, comme Paço d'Arcos et Campos Pereira, de redoutables crises de conscience. Pourtant, c'est au monde du travail que le public réserve toutes ses curiosités actives. Car le travail c'est la vie, et l'art vrai ne se peut séparer de la Vie.

Ph. Lebesgue.

LIVRES

A Lã e a Neve. Roman par *Ferreira de Castro.* Un vol. de 372 pages. Guimaraes et Cia, éd. Lisbonne, 1947. — Serait-ce le vieux Manuel de Bouça des *Emigrants* qui aurait raison dans son scepticisme final? En restant candidement honnête et droit, on est à peu près sûr de ne pas mourir riche; mais la droiture prédestine-t-elle l'honnête homme à devenir une victime, la proie toute désignée des exploiteurs, ses frères?

De retour dans son pays natal, Ferreira de Castro, qui ne se pose pas en sauveur des pauvres gens, mais que sa bonté native et ses épreuves personnelles rendent particulièrement compréhensif, reprend, à propos d'un humble berger des montagnes devenu ouvrier dans une usine de tissage, le thème de l'illusion funeste. Un amour, le rêve ingénu d'un foyer plus confortable acquis par un travail plus rémunérateur, les noces, l'enfant et la gêne qui persiste. Le problème reste posé et il est angoissant. Ferreira de Castro est un maître conteur.

E o Paraise voltou, par *Manuel de Campos Pereira.* 2 volumes, 402 et 418 pages, José Rodrigues Junior éd., Lisbonne, 1947. — L'auteur de *Et le Paradis fut de retour* s'est imposé à l'admiration de ses compatriotes et de l'étranger par le lyrisme de son style et par l'atmosphère de symbolisme, dont il enveloppe ses créations. Dans cette œuvre nouvelle, où tout est lumière et vie frémissante, maints problèmes angoissants sont posés, dont la solution importe à l'avenir de notre espèce. L'auteur nous montre comment ils pourraient être résolus. Paix, Amour, Travail sont les composantes de notre destin. Ce livre est mieux qu'un simple roman. Il s'adresse à l'âme.

Tons verdes em fundo escuro, par *Joaquim Paço d'Arcos,* roman. 2e édition, 1 vol. 387 pages, Parceria A. M. Pereira, Lisbonne, 1947. — Les romans de Paço d'Arcos sont autant de chapitres d'une Chronique de la vie lisbonnienne actuelle. A travers les pages de ces récits passionnés évolue dramatiquement, au sein de l'ambiance catholique traditionnelle, toute une galerie de personnages pris sur le vif, que l'on peut suivre d'un roman à l'autre, depuis *Ana Paula, Ansiedade, Caminho da culpa,* jusqu'au présent ouvrage. La crise qui les déchire ne dérive point d'un salaire insuffisant; mais l'amour n'est-il pas toujours un péché, et comment expier ce péché? De douloureux cas de conscience sont à débattre. Le *Frei Luis de Souza* de Garrett posait un problème analogue à ceux auxquels Paço d'Arcos sait donner un caractère intensément tragique. Ainsi son art rejoint l'universel, et s'inscrit dans les crispations angoissées de notre cruelle époque.

Confissão e defesa do romancista, par *Joaquim Paço d'Arcos.* Un volume, 126 pages, Parceria A. M. Pereira, Lisbonne, 1946. — Au cours des deux conférences ici reproduites, Paço d'Arcos définit excellemment sa conception personnelle du Roman portugais. Il en présente en même temps la défense. Il ne prétend entreprendre aucun apostolat, en racontant une histoire, en inventant une fiction, dont on peut retrouver les acteurs dans la vie de chaque jour, sans que le parti pris du conteur vienne fausser leurs gestes et déformer leurs discours. Somme toute, Paço d'Arcos se défend d'être un partisan. Cependant ses livres ont un dénouement et une conclusion qui trahissent ses préférences. Nous ne le lui reprocherons pas.

Campos Pereira, Um Romancista contemporaneo, par *Amorin de Carvalho* (Analyse critica). Un vol., 255 pages, Livraria Civilisação, Porto, 1947. — Amorin de Carvalho est l'un des critiques littéraires les plus avertis et les plus pénétrants de notre temps, en Portugal. Il analyse tour à tour les diverses composantes de l'art du romancier : l'amour, la psychologie, la morale. Il étudie les caractéristiques du style, du dialogue, Donjuanisme et Donquichottisme, la poésie, le réalisme, l'influence d'Eça de Queiroz, analogies et différences, rien n'échappe à l'érudit investigateur, qui nous révèle en Campos Pereira une personnalité digne de la plus large audience.

A Alma das redondilhas, par *San: Vioira,* Poèmes. Un vol., 104 pages. Livraria Portugalia, Lisbonne, 1940. — Le savant exégète Rodrigues Lapa tient pour certain que la *redonditha populaire* n'aurait été autre chose, à l'origine, que le tétramètre trochaïque, le premier hémistiche portant rime féminine avec l'accent grave sur l'antépénultième, le second étant de rime masculine avec l'accent aigu. Ce vers aurait ainsi 15 syllabes. La *quadra* ne serait autre chose qu'un distique. Le poète Afonso Duarte ne voit dans la *quadra* que la cristallisation

strophique d'éléments rythmiques, que l'on trouve dans les proverbes. Quoi qu'il en soit, le plus pur de l'*éthos* portugais s'est versé dans ces productions populaires, destinées à traduire toutes les nuances du sentiment amoureux propres à la race. C'est ce qui a porté un poète tel que M. Sanz Vieira, expert à manier tour à tour le vers libre et les formes classiques, à emprunter la *quadra*, qu'il diversifie volontiers, pour exprimer, non sans finesse, ses sentiments personnels.

Ossadas, Poèmes, par *Afonso Duarte.* Un vol., 98 pages. Seara nova, éd., Lisbonne, 1947. — *Ossadas* (squelettes), titre caractéristique que seul pouvait se permettre un grand poète, sûr de son art autant que de sa pensée. Les recherches de poésie pure, émanées de France et qui ont provoqué chez nous des manifestations lyriques parfois assez déconcertantes, ne pouvaient manquer d'atterrir au Portugal, pour y combattre un vieux levain d'éloquence, qui précisément s'oppose à l'expression du pur génie portugais, tel qu'il se montre à nu dans les *quadras* populaires. De ces *quadras*, qu'il connaît à fond, Afonso Duarte a pris bonne leçon, comme en porte témoignage la belle étude qu'il vient de publier à *Seara Nova.*

Afonso Duarte use d'un style fortement dépouillé, aux rythmes brefs, aux raccourcis expressifs, essentiellement issus du cru, et sa forme n'appartient qu'à lui. Très moderne, elle ne doit rien aux modes étrangères, et ces poèmes, qui sont les squelettes d'illusions mortes, nous livrent une âme déçue, infiniment sensible et résignée au milieu des angoisses de notre temps, et qui s'est réfugiée dans un idéal presque inaccessible à la faveur de la Poésie et de la Nature. Dans ce chant d'étrange *saudade*, chaque mot porte, comme ces trouvailles que les plongeurs retirent du fond de la mer.

Napoleão, par *Teixeira de Pascoaes.* Un vol., 429 pages, Tavares Martins éd., Porto, 1940. — Si le génie étrange et puissant du poète de *Maranos* et du *Retour au Paradis*, de *Sempre* et de *Vida eterea* n'est pas toujours estimé au Portugal à son éminente valeur, ni sa philosophie *saudosiste* adoptée par de nombreux disciples, en revanche, grâce à la prose éblouissante et pleine d'éclairs de ses vies de Saints, Pascoaes est volontiers salué dans la péninsule comme une figure de haut relief ibérique, et de premier rang. Chez lui, tout est contraste, opposition de forces complémentaires, de lumière et d'ombres comme chez Hugo. Conception quelque peu manichéenne qui, du point de vue religieux, pourrait passer pour hérétique, si la médiation du Rédempteur ne devait intervenir à temps. En Napoléon, Pascoaes nous montre, à toutes les étapes de la carrière du conquérant, l'Antéchrist athée qui répond, à travers les siècles, à saint Paul, et nul historien ne sut produire, à propos de l'Homme prédestiné d'Austerlitz et de Waterloo, un aussi entraînant chef-d'œuvre épique autant qu'impartial.

Estrada sem Nome, par *Matilde Rosa Araujo.* Un vol., 147 pages, Ed. Portugalia, Lisbonne, 1947. — Petites histoires alertement contées, et qui font désirer relire les menus chefs-d'œuvre de Trindade Coelho.

REVUES

Seara Nova, 10 janvier 1948. Sous le titre de *Um esquema do Cancioneire popular portugues,* le poète Afonso Duarte montre l'importance du folklore poétique, dans l'étude de la conception de l'amour propre à la race... Un beau poème social : *Terceiro poema da Ilha de Porto Santo, enquanto a chuva não cai,* par José Marmolo e Silva.

Portucale, janvier 1948. Un vibrant poème, aux rythmes puissants : *Ode à Manhã,* par Antonio de Navarro. On lira avec fruit *Intelligencia e Emoção nos poemas e nos leitores,* par le grand essayiste Antonio Sergio. De même *As tendencias da Filosofia contemporanea, O empirismo logico e a logistica,* par Eugénie Aresta.

Prometeu, décembre 1947. Un curieux poème : *A Flor,* par Amorim de Carvalho, *Cervantes,* trois aspects de l'évolution de son génie, par le même. Une fort intéressante étude sur les *Sources du Poème Constança, a obra-prima* de Eugenio de Castro, par Narciso de Azovedo.

Actualidades Literarias, septembre 1946. Commentaires sur *Casimiro de Abreu,* O poeta do Amor e da Saudade, sur *Antonio Noriega Varela,* El Poeta de los Yermos, l'une des gloires poétiques de la Galice, sur *Moniz Barreto.*

Cahiers du Nord, 1947. N° 5, *Littératures de langue portugaise : Portugal et Brésil,* présentation par Jules Horrent. Fragments traduits, empruntés à l'élite actuelle des poètes et prosateurs, ayant œuvré dans la langue de Camoens. — P. L.

BIOPSYCHOLOGIE

Le Docteur Henri Arthus, qui rédigeait la chronique de biopsychologie du Mercure, a succombé le 29 mars aux suites d'une grave opération chirurgicale.

Né aux environs de Paris en 1894, il était le fils aîné du Professeur Maurice Arthus, membre associé de l'Académie de Médecine, qui fut, durant vingt-cinq ans, professeur de physiologie à l'Université de Lausanne. Henri Arthus fit ses études médicales en cette ville après la guerre de 1914-1918 à laquelle il avait participé comme médecin auxiliaire. Chef des travaux de physiologie à Lausanne, il gagna à l'école de son père ses habitudes d'objectivité et de rigueur scientifiques.

Puis il quitta cette voie pour se consacrer entièrement à la pratique médicale : c'est alors qu'il devint un disciple du Docteur Vittoz de Lausanne.

Revenu en France en 1935, il partagea dès lors son temps entre le service des malades et l'étude de la psychologie individuelle ou collective qui devait lui inspirer plusieurs ouvrages (1). *Il s'attachait à tout effort susceptible de normaliser les conditions psychologiques du travail humain, dirigeant lui-même deux publications* (l'Eveil et Le Travail Vivant) *qui répondaient à cette tendance. La guerre interrompit son activité dans ce sens : il la reprit dès la libération du territoire, mettant ses dons de psychologue et sa connaissance des réactions humaines à la disposition de ceux qui s'appliquent chez nous à placer « the right man in the right place » dans tous les domaines.*

Les travaux personnels qu'il poursuivait par ailleurs le conduisaient à une synthèse philosophique à laquelle il avait donné le nom de « Virtualisme », soulignant par ce mot sa croyance en deux ordres de phénomènes : ceux qui nous sont manifestés et ceux dont agit seulement la puissance virtuelle. La mort a surpris en plein travail — sort qu'il avait toujours souhaité — cet homme qu'on n'aurait su imaginer inactif : il s'était vraiment donné tout entier au rôle qu'il avait assumé.

Cependant, plus qu'un autre, il aurait pu connaître le découragement. Depuis vingt ans il avait dû subir six graves opérations, dont chacune eût suffi à annihiler une nature moins décidée que la sienne à vivre. Il fut plus cruellement encore touché dans son

(1) Travaux du docteur H. Arthus : *Psychologie et Médecine* (Frankfurter et J.-B Baillère). *Les Peurs Pathologiques* (J.-B. Baillère et Fils). *Traité de Psychologie Médicale* (Editions des Archives Hospitalières). *France* (H. Arthe) (Editions Bosserat). *Vivre* (Editions Oliven). *Le Travail vivant* (Editions Oliven). *L'Attention, La Mémoire, L'Imagination* (Editions Hartmann). *Devenir un Homme* (Editions Hartmann). *La Vierge à l'Epi* (Editions Hartmann). *Le Problème du Chef* (Organisation « A la Française », 43, rue de Courcelles). — Sous presse : *Le Village : un test d'activité créatrice* (Editions Hartmann). *Zone D. : conte philosophique* (J. Melot, éditeur).

cœur. Ayant perdu accidentellement sa compagne en 1942, il eut l'immense douleur, en 1943, de perdre son fils unique, Jean Arthus, l'un des cinq du Lycée Buffon, fusillé par les Allemands au Mont Valérien pour faits de Résistance. Lui-même échappa de justesse alors à une exécution arbitraire. Mais, dans son stoïcisme plein d'humaine bonté et de douceur, il ne pouvait admettre la plainte stérile. Son fils ne lui avait-il pas demandé dans sa dernière lettre, écrite deux heures avant son exécution, de continuer à vivre et à écrire?

Il avait en lui l'intuition et le sens des choses qui transcendent le plan humain, dans l'espace et dans le temps. Mais dans ses yeux clairs brilla toujours la lumière de sa tendresse et de sa merveilleuse compréhension pour la faiblesse et la souffrance humaines (2). — A. A.

UNE REPUBLIQUE D'ENFANTS. « Taks to parents and teachers » par *Homer Lane*, traduit par Y. Chaumat (1). — Homer Lane est encore peu connu en France en dehors des milieux spécialisés; il fut, avant tout, un *psychologue d'action*, plus qu'un penseur ou un écrivain. C'est ce qui fait précisémnt l'intérêt de son livre, tout orienté vers la pratique.

L'auteur n'appartient à aucune école. Il a connu l'œuvre de Freud et celle de Yung et a su, après une vie d'expériences passionnantes, faire la synthèse de ces apports et de ses propres découvertes.

L'originalité de son expérience personnelle tient au fait qu'il observa de jeunes délinquants, puis des enfants plus jeunes, promis à la délinquence par leur caractère a-social. Il remonta finalement jusqu'à la nursery pour y découvrir la cause, le point de départ réel des déviations affectant le caractère et le comportement.

L'expérience d'auto-administration tentée par Lane au « Petit Comonwealth » (1912-1918) lui apporta la confirmation de ses vues, et c'est cette expérience qu'il rapporte ici.

Mais le plus grand mérite de Lane, à notre avis, et ce qui donne à son livre la valeur la plus grande parmi tous les ouvrages qui ont traité de l'éducation, c'est qu'il a su mettre en évidence ce fait capital : Il est, en l'homme, malgré toutes ses faiblesses, ses chutes et ses erreurs, un *instinct de perfection*, un appel vers le Beau, le Vrai, le Bien. Malheureusement, des objets trompeurs se présentent à l'enfant et à l'adolescent et leur font rechercher la perfection là où il n'y a que de faux semblants, de faux ors. Et c'est ainsi que le gangster intrépide et brutal, riche et fastueux, héros de films d'aventures, devient un modèle. Mais en vérité,

(1) J. Susse, 1948.

(2) Nous donnons ci-après le dernier texte que le Dr Henri Arthus ait écrit pour le *Mercure*, à qui il l'avait envoyé quelques jours avant sa mort.

ceux qui l'imitent ne cherchent bien souvent « qu'à faire quelque chose de grand », et sont mus par l'instinct de perfection (de puissance, eût dit Adler).

L'erreur des éducateurs est précisément de négliger ou de ne pas savoir utiliser chez l'enfant cet instinct de perfection, d'effort créateur, ou de l'inhiber, de le contrarier soit par une sollicitude trop grande, soit au contraire par des disciplines paralysantes, en sorte qu'il s'étiole ou se porte vers d'autres objets que ceux, trop vains, trop monotones ou trop stériles, que l'on a proposés à sa curiosité.

Le livre de Lane, enfin, nous montrera que le but de tout traitement psychanalytique ne doit pas être d'étaler sur la table tout le mécanisme de la personnalité, en pièces détachées, dans l'espoir de la remonter d'une manière plus correcte, mais bien de « *récupérer* » chez le sujet les *énergies instinctives* déviées dans un sens néfaste, afin de lui permettre de les utiliser dans une direction conforme aux lois de la morale individuelle et de la morale sociale, et de parvenir, grâce à cette « libération » *des énergies*, à jouir enfin d'une véritable *puissance créatrice* qui s'exercera conformément aux normes, aux règles, aux lois... tout comme dans un chef-d'œuvre de l'art classique où l'inspiration s'allie au souci de la forme la plus parfaite.

Henri Arthus.

Le sens psychique, par *P. Payne* et *L.-J. Bendit,* préface de *L. A. Strong* (Stock). — Résultant d'une coopération originale entre un psychiatre et une clairvoyante, ce livre nous apporte des précisions extrêmement intéressantes au sujet de cet « hinterland » plein de mystère situé entre le domaine du psychologue et les régions inconnues de l'au-delà.

Le docteur Bendit et Miss Payne nous affirment l'existence de ce monde auquel nous abordons tous de temps à autre et qui est celui des réalités psychiques formées d'une matière plus subtile et ténue que notre monde physique habituel.

Ils se sont efforcés, à l'aide de nombreux exemples, de nous tracer des routes sommaires qui nous faciliteront son étude.

Ils nous apprennent d'abord que la plupart des hommes possèdent ce que l'on appelle des « pouvoirs psychiques » ; que ce pouvoir a été dans notre Occident matérialiste et intellectuel graduellement réduit et même nié, mais qu'il existe néanmoins chez quelques êtres exceptionnels, tandis qu'il a gardé toute sa force agissante chez certains peuples de l'Orient.

Ils nous montrent ensuite que ces pouvoirs sont réels et touchent à des vérités définies, et surtout que dans l'intérêt de notre équilibre à la fois corporel et psychique, il est préférable que nous puissions diriger ces pouvoirs sciemment, c'est-à-dire être des « psychistes positifs » et non négatifs.

Il serait illogique de penser qu'une quelconque partie des possibilités humaines doive être négligée. « L'évolution, nous dit le docteur Bendit, est une spirale dans laquelle l'histoire se répète; on constate cependant une différence à chaque répétition parce qu'avec chaque cycle qui revient, les facilités humaines montent d'un échelon, et la relation entre l'homme et son entourage est altérée par l'introduction de nouvelles capacités.

« Dans notre cycle, le moment semble être arrivé pour l'homme occidental de prendre conscience de sa vie psychique et de s'intéresser à ce côté de son composé vis-à-vis duquel ses réactions ont été jusqu'ici purement inconscientes et instinctives. » — Y. SUSSE.

CATHOLICISME

Reprenant cette chronique après un trop long intervalle, je voudrais l'ouvrir par le thème souvent abordé de la nécessité pour les chrétiens de parvenir à se comprendre au-dessus et en dépit des frontières qui les séparent.

Je le disais dernièrement à un prêtre américain qui avait manifesté quelque désir de me rencontrer, et il se proclama aussitôt de mon avis. J'insistais alors sur la difficulté que représente cependant pareille ambition. Il me sembla plus optimiste que moi, bien qu'il professât que le premier ennemi était ce qu'il appelait « le nationalisme religieux ». Parce qu'il était d'origine irlandaise je pris alors pour exemple les catholicismes irlandais et français, tous deux manifestations authentiques d'une même foi, mais si différentes que les habitants de chacun de ces pays ont du mal à comprendre, si par hasard ils voyagent dans l'autre, la profondeur de la vie de foi qui leur est offerte. Et comme je commençais à dire mon admiration pour l'Irlande à laquelle nous sommes redevables de toutes les Eglises catholiques de langue anglaise, il n'hésita pas à partager ma reconnaissance; mais une fois venu à l'Eglise de mon pays dont je disais aussi la grandeur, il m'interrompit avec une indulgente pitié : « Mais, mon Père, il n'y a pas de catholicisme français ».

J'imagine qu'en ce jour mon contradicteur, pour qui catholicisme et anticommunisme s'identifiaient, doit juger que l'Eglise catholique mène son véritable combat en Italie. Nous devons nous garder de juger de notre point de vue français ce qui se passe au delà des Alpes. Il n'y a pas si longtemps après tout où les mêmes qui critiquent aujourd'hui son intervention souhaitaient que l'Eglise descendît dans l'arène. Félicitons-nous que le combat religieux ne se livre pas chez nous pour l'instant de cette façon. Mais soyons assurés que bien rares sont les chrétiens d'autres pays à partager notre sentiment. Ainsi pouvons-nous être particulièrement reconnaissants à une Américaine, Miss Claire Huchet Bishop, d'avoir su, après un contact de quelques mois avec les mouvements de nos villes et de nos campagnes, rapporter dans un livre publié récemment à New-York, *France Alive*, une vue si exacte du christianisme français et de ses intentions profondes.

Il ne sera pas sans intérêt de savoir comment on peut regarder les nouvelles initiatives des apôtres de chez nous. Peut-être même y trouvera-t-on révélés des aspects inattendus de notre catholicisme; car sommes-nous assurés de le bien connaître? Miss Bishop note elle-même que « beaucoup de Français, voire des membres du clergé, connaissent fort peu de chose, pour ne pas dire rien, de ce qu'elle s'est efforcée de raconter dans son livre ».

Le premier caractère du catholicisme français qui frappe notre bienveillante observatrice est qu'il baigne en pleine vie. C'est un

christianisme dans la vie. « Quand je parle de renouveau en France, mon lecteur, catholique, protestant, juif ou communiste attendra des faits en connexion avec la religion et non avec la vie... Ce n'est pas pour nous surprendre. Nous avons vu tant de chrétiens qui avaient deux vies, une pour le monde, une pour l'esprit; une pour les jours d'affaires, une pour le dimanche. Or ceci c'est justement, au dire des chrétiens que j'ai rencontrés, ce qui est dommageable : un christianisme négatif, faible, émasculé. Ce n'est pas le christianisme apporté par Notre-Seigneur lorsque la foule le suivait jour et nuit, même quand il ne faisait pas de miracles. Etre chrétien, c'est regarder toutes choses à la lumière de son christianisme... Les catholiques français insistent beaucoup sur ce point. L'effort n'est pas de fabriquer des gens qui aillent à la messe, ou soucieux de leur salut personnel, ni même de la fondation d'une nouvelle chrétienté. Faire des chrétiens *authentiques*, c'est rendre chacun *conscient de son devoir de charité envers Dieu et envers ses frères* (1). »

Deuxième caractère. — Le chrétien français entend par frères tous ceux qui vivent autour de lui : chrétiens ou non. Son action vise le salut du monde tout entier et du monde qui l'entoure tel qu'il est. « Il ne s'agit pas d'opposer une organisation à une autre organisation. Les chrétiens français travaillent dans les organismes existants, et les résultats de leurs études et de leur travail sont pour le bénéfice de tous. C'est ainsi que dans la ville que je visitais les plans qui avaient été adoptés par le Conseil Municipal et la C. G. T. étaient ceux préparés par le groupe *Economie et Humanisme*, lequel travaillait en étroite connexion avec le groupe sacerdotal du quartier. » Collaboration que traduit parfaitement le slogan de l'abbé Depierre : « Tout membre de l'Eglise catholique est d'abord membre de l'humanité, car le corps du Christ est l'humanité totale, vivant dans sa vie. »

D'où découle ce troisième caractère : le rôle important du laïc dans l'Eglise de France, car c'est par le laïc seul que l'Eglise pourra connaître exactement les besoins de tous. A titre d'exemple rappelons cette « mission » (ou prédication) organisée par des laïcs. C'est une entreprise pleine d'audace, vivante et collective. Filles, garçons, jeunes ménages, étudiants, scouts, jocistes, « envahissent » une ville en groupe pendant la Semaine Sainte. Aucun de ces jeunes missionnaires ne vient de la ville où a lieu la mission. Ils abordent les militants de la ville, participent à la vie locale, rencontrent le peuple et parlent avec lui. Parfois la première réaction est, ainsi que le rapportait l'hebdomadaire *Témoignage Chrétien :* « Laissez cela au prêtre », ou « Allez-vous entrer au couvent? ou au séminaire? » Mais les jeunes « missionnaires » poursuivent leur route chrétienne, et bientôt le peuple est pris,

(1) Souligné dans le texte.

parce qu'ils sont jeunes et parce qu'il est si évident qu'ils croient en leur mission chrétienne.

Quatrième caractère lié aux deux précédents : le prêtre, loin d'être exclu d'un tel christianisme, y est plus requis que jamais. Car il ne faut pas croire que l'action du clergé en a été diminuée, encore moins que la mission enseignante de l'Eglise en fut amoindrie. Mais cela signifie que les relations entre prêtres et laïcs réclament de nouveaux rapports. Ainsi que le dit un prêtre : « Aujourd'hui la vie demande plus d'initiative de pensée et d'action de la part des chrétiens qui veulent avoir de l'influence. Ainsi le rôle du prêtre est-il *de les aider à acquérir de l'âge*, de leur enseigner à faire sans lui ce qui est de leur propre responsabilité. » Il sera donc tout près du peuple, ainsi que l'atteste le récit de cette visite au presbytère d'une ville détruite par la guerre.

« La porte était entre-bâillée et j'entrai. Je me trouvais dans la salle à manger d'un pauvre travailleur. C'était très pauvre et presque malpropre, car on n'a ni savon ni peinture en France. Il y avait un vieux fauteuil, mal réparé. J'entendis un pas lourd, on pousse la porte de la pièce, et un jeune travailleur, bien bâti, entra. Il était exactement comme un jeune travailleur français, avec le cou en sueur et des pantalons rapiécés. Mais non, il n'était pas *exactement* comme un jeune travailleur français, car je vis ses yeux, et je sus immédiatement que je devais dire *Père.* » Une autre fois, c'est la rencontre de deux prêtres-mineurs. « L'un était le fils d'un cheminot; l'autre un ancien ingénieur. Il y en avait un troisième que je n'ai pas rencontré. Tous trois travaillaient dans les mines depuis plusieurs mois. Ils avaient trouvé leur vocation dans leur dévotion à Charles de Foucauld. La simplicité et la force de leur témoignage, la maturité de leur apparence, leur parfaite compétence et leur pensée virile faisaient d'eux des êtres humains supérieurs. Ajoutez à cela une fervente, totale, offrande d'eux-mêmes. »

Cinquième caractère : le rôle des sacrements plus nécessaires que jamais, et le renouveau de la liturgie dans le réveil chrétien de France. « Ce qui est à faire, c'est d'humaniser les sacrements. » Le récit de la messe célébrée dans un coin de la banlieue ouvrière où jamais elle n'avait été célébrée va nous faire comprendre ce que l'on peut entendre par là. « Le prêtre arrive dans le quartier et dit au jeune chrétien qui l'attendait : « Pourquoi ne pas célébrer la messe ici? » Les yeux du garçon s'ouvrirent tout grands, et il dit : « Vous ne pouvez pas la faire. Cela ne se fait pas. » « Mais qui te l'a dit? Tu verras. » Le garçon court aussitôt annoncer la nouvelle à la ronde. Les voisins nettoient la pièce et mettent tout en ordre. Père « X » prend tout ce qui est nécessaire dans son sac et s'approche. Tous les voisins étaient venus, remplissant la chambre, débordant dans l'entrée, se tenant sur la porte. Ce fut une messe merveilleuse. Quand il partit, des travailleurs lui

demandèrent s'ils ne pouvaient pas une autre fois célébrer dans leur maison. Le Christ a été porté subitement plus près d'eux qu'Il ne l'avait jamais été. Ils en étaient surpris et fiers. »

Il ne faut pas que l'inattendu et l'aspect « improvisé » de certains faits rapportés nous trompent sur le lourd travail demandé pour aboutir à un tel résultat. La suite des groupements étudiés successivement par Miss Bishop est là pour nous attester combien le travail fut profond et commencé depuis longtemps. Il s'agit en effet des jocistes du Mouvement Populaire des Familles, de la Mission de Marseille et d'Economie et Humanisme, de la Mission de Paris, des Jacistes, des Dominicaines des Campagnes, de la Mission de France, du Centre Pastoral liturgique, etc... Mais à quoi bon continuer cette longue liste? Espérons que chaque Français connaît ces mouvements, et qu'il devine le long et patient effort requis pour parvenir aux quelques faits dont Miss Bishop nous a fait le récit, et il conclura avec elle : « La renaissance religieuse en France est une vague qui vient de l'intérieur, c'est une redécouverte des valeurs traditionnelles chrétiennes en termes du monde présent. C'est une repensée du problème de l'homme total et de la planète entière en terme de valeurs chrétiennes. L'optimisme vigoureux des chrétiens français vient de leur absolue confiance en Dieu plus que dans les hommes. » Ou encore par ces quelques lignes d'un des derniers billets de Sirius dans *Une Semaine dans le Monde* : « Ce n'est pas en adoptant les méthodes barbares que l'on fait reculer la barbarie, ni en utilisant la dialectique que l'on triomphe de la dialectique. A ce monde qui proclame ou éprouve la mort de Dieu et ne sait plus littéralement à quel saint se vouer il faut rendre d'abord une table des valeurs. Et c'est pourquoi ces prêtres ouvriers qui se multiplient lentement dans nos banlieues les plus déshéritées, qui se soucient plus de connaître et d'atténuer s'il se peut d'effroyables détresses humaines que de combattre le communisme comme tel, paraissent être pour la civilisation menacée une protection autrement efficace que ces fameuses bombes atomiques sur lesquelles reposent tant d'espoirs occidentaux.

A.-J. Maydieu.

L'Eglise et la Science (coll. « Fêtes et Saisons »), **Rencontres Scientifiques** (coll. « Rencontres ») (les Editions du Cerf). — Si les chrétiens comptent dans leurs rangs de nombreux savants, il faut reconnaître que dans leur ensemble ils sont restés trop étrangers au fait scientifique comme tel. La brochure illustrée *l'Eglise et la Science* montre au contraire, sur le plan de la vulgarisation, combien le vrai chrétien devrait être à l'affût de toute nouvelle découverte scientifique. *Rencontres Scientifiques* voudrait susciter un dialogue entre spécialistes de techniques différentes, dialogue qui serait enrichissant pour tout homme soucieux d'une culture totale. Les deux collections sont dirigées par le Père Dubarle, l'un des théologiens actuels les plus au courant des progrès des diverses disciplines scientifiques.

La Pensée de saint Paul, par Jacques Maritain (Corrêa). — Sait-on que les plus belles pages de Jacques Maritain, dont il est sans

doute inutile de dire qu'il est l'un des philosophes actuels que le monde entier nous envie le plus, sont des pages écrites sur la mystique? Le métaphysicien qui est attentif depuis vingt ans et plus à la plainte et à l'angoisse de l'humanité était le plus indiqué pour nous présenter la réponse donnée par le Christ, telle qu'elle fut présentée dans la prédication de saint Paul. Ce livre est à conserver.

Psichari, Maître de grandeur, par *Jean Peyrade* (Julliard). — On ne cessera de revenir à ces hommes dont la conversion a marqué le début de notre siècle. Psichari fut l'un d'entre eux. Après Mlle Goichon, Henriette Psichari, Henri Massis et Daniel Rops, Jean Peyrade nous donne un portrait vivant de celui qui doit rester un maître pour la jeunesse.

Raïssa Maritain. Histoire d'Abraham, par Raïssa Maritain (Desclée de Brouwer). — Méditation sur les premiers chapitres de la Genèse, par quelqu'un qui joint au sens de la Parole de Dieu la connaissance de la philosophie et le goût de la poésie, ce qui ne gâte rien. A l'étude de la foi d'Abraham, qui a donné « son unique », succède une présentation du péché originel qui sera utile à beaucoup.

Vie de Saint François d'Assise, par *Omer Englebert*, in-8° (14 × 21), 460 pages, 16 planches, 390 fr. (Albin Michel, « Les grands Spirituels »). — Il y a déjà eu de nombreuses biographies de saint François d'Assise, mais les plus récentes, celles du P. Cuthbert, du P. Gratien, remontent à vingt ans. Omer Englebert est donc fondé à en écrire une nouvelle et à utiliser des textes dont ses devanciers n'avaient pas tiré parti : tels le *Liber exemplorum* et la *Legenda antiqua*. L'auteur a fondu les diverses sources en un récit continu qui laisse pourtant apercevoir les divergences possibles des témoignages et renvoie chaque fois à l'original latin. Procédé qui ne nuit pas à l'aisance de la lecture et donne en même temps toute sécurité à l'historien. Les chapitres consacrés aux origines de l'ordre ne dissimulent rien des difficultés rencontrées par le saint pour incarner son idéal évangélique; ils rendent justice au rôle d'arbitre exercé par le cardinal Hugolin, le futur Grégoire IX.

Un appendice étudie les diverses sources, leur date, leur crédibilité, mais sans prétendre résumer les discussions infinies auxquelles elles ont donné lieu.

En cet ouvrage si nourri et si sûr, qui ne cède à aucune « littérature », la figure du *Poverello* garde toute sa fraîcheur. — M. M.

Les Fioretti de Saint François d'Assise, traduction nouvelle d'après l'incunable de Milan, par le *R. P. Godefroy*, O. F. M. Cap., archiviste de la province de Paris; in-16, XLIX-314 pages, 200 fr. (La Renaissance du Livre, Editions Marcel Daubin, « Histoire, Philosophie, Religion », collection dirigée par Pierre Messiaen). — Dans une longue introduction, l'auteur étudie, à la façon d'un « botaniste », les tiges et les racines qui ont donné naissance aux « fleurettes » (« fioretti »), car c'est une histoire très compliquée que celle de cette compilation célèbre, de valeur plus « folklorique » qu'historique. Nos éditions françaises des Fioretti (dont la plus récente est due à Omer Englebert et porte la date de 1945) sont des traductions d'un manuscrit en langue toscane du XIVe siècle. Le P. Godefroy, lui, traduit pour la première fois un incunable milanais de 1477 qui présente de nombreuses variantes et contient trois chapitres de plus que les versions courantes.

Chaque chapitre est précédé d'une étude sur l'historicité du récit, la chronologie possible, avec de nombreux renvois bibliographiques; il eût été plus clair de donner à cette partie critique une présentation typographique différente de celle du texte même des Fioretti. — M. M.

Œuvres choisies de *Sainte Marguerite-Marie*, in-16, XXXIX-248 p., 200 fr. (La Renaissance du Livre, éditions Marcel Daubin, Collection « Histoire, Philosophie, Religion »). — Cet ouvrage s'adresse à ceux qui veulent connaître Marguerite-Marie Alacoque, la grande sainte de la dévotion au Sacré-Cœur, et que ne peut atteindre l'édition critique en trois volumes de Mgr Gauthey. Nous avons ici le texte intégral de l'*Autobiographie*, des extraits des *Lettres*, *Avis spirituels*, *Cantiques*. H. Monier-Vinard, le jésuite qui édite ces œuvres, a rétabli le texte dans son incorrection et sa saveur originales, car on avait eu l'idée fâcheuse de l'altérer au XVIIIe siècle! Nous sommes donc à même de jouir du manque d'apprêt et de la spontanéité avec lesquels la religieuse visitandine relate ses extraordinaires expériences mystiques. — M. M.

Sentiment chrétien et poésie française : Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, par *Pierre Messiaen*, in-16, 253 p., 200 fr. (La Renaissance du Livre, Editions Marcel Daubin, Collection « Histoire, Philosophie, Religion »). — L'auteur étudie le témoignage indirect rendu au Christianisme par les trois grands poètes : « Qu'ils l'acceptent ou qu'ils le renient, le catholicisme est la substance de leur âme. » Des biographies détaillées occupent une grande partie de l'ouvrage (depuis la parution de l'ouvrage, 1947, celle de Rimbaud s'est augmentée de quelques détails). Pierre Messiaen souligne en Baudelaire le sens de la déchéance du monde créé, en Verlaine la compréhension instinctive des vérités de la foi; mais il ne voit en Rimbaud que le négateur, obsédé malgré lui par les dogmes de son enfance. Le livre se lit avec agrément et profit. — M. M.

Amour charnel de la Patrie, par *André David*, in-16 de 173 pages (Editions de la Maison Française, New-York, 1944; en vente aux Grandes Editions Françaises). — L'auteur fit ses débuts au *Mercure de France* où son roman : « L'Escalier de velours » fut préfacé par Mme Rachilde. Ce livre-ci a été écrit aux Etats-Unis de 1941 à 1943. C'est un hymne à la France malheureuse en qui André David salue à la fois la terre de la Foi et la terre de la Révolution. — M. M.

Angoisse et plénitude, par *André David :* **La retraite aux Hommes chez les Dominicains,** suivie de **Mon Père, répondez moi** en collaboration avec un Dominicain; lettre-préface de *Jacques Maritain;* in-8° (14,5 × 21,5) de 247 p., 195 fr. (Les Grandes Editions Françaises). — Deux volumes sont réunis sous le titre « Angoisse et plénitude » : « la retraite aux hommes chez les Dominicains », récit, paru en 1937, des séjours de l'auteur à Sainte-Sabine de Rome, puis au couvent du Saulchoir, où il fit la découverte de la liturgie et revint au sein de l'Eglise; « Mon Père, répondez-moi », correspondance avec un dominicain, postérieure à la conversion, parue en 1939, réimprimée à New-York en 1943 avec une lettre-préface de Jacques Maritain. Cette seconde partie nous paraît la plus importante. On ne saurait trop admirer la pondération avec laquelle le moine dominicain répond aux questions angoissées de son correspondant touchant l'Eglise et la politique, l'Eglise et le divorce, etc. Le débat sur le rôle de la sensibilité dans l'acte de foi est surtout intéressant, car il remet en question la valeur de « l'apologétique romantique ».
Se reconnaîtront en André David tous ceux pour qui « Dieu sensible au cœur » est le chemin de la foi. — M. M.

Stéphanie de Virieu, par *Anne Leflaive*, in-16, 287 p., 240 fr. (Editions du Pavois). — Née en 1785, fille du comte François-Henry de Virieu, député à la Constituante, qui trouva la mort dans l'insurrection de Lyon contre la Convention, Mlle de Virieu (qui mourut en 1861) mena une vie en apparence provinciale et obscure mais ce fut une des fortes personnalités de son époque, amie de Mme Swetchine, de Mgr Dupanloup. Les épreuves de la Révolution en firent une catholique traditionaliste, grande admiratrice de Joseph de Maistre, mais d'une piété toujours large et éclairée. Anne Leflaive a utilisé pour écrire cette attachante biographie les « Mémoires » de son héroïne conservés au château de Virieu. Quelques reproductions de charmants portraits et paysages de Stéphanie de Virieu. — M. M.

Livres reçus. — *Sous le signe du poète sublime, étude... des Cavaliers de Dieu du poète Wilfrid Lucas*, par Charles Juste (Editions Ophrys).

CIVILISATION ANTIQUE

THUCYDIDE OU DE L'INTELLIGENCE. — La preuve que Thucydide est intelligent n'est plus à faire; mais peut-être reste-t-il à montrer qu'il l'est trop; on y serait parfois enclin à le voir si volontiers identifié à l'intelligence comme Aristide à la justice. La pénétrante étude que Mme de Romilly (1) vient de consacrer

(1) *Thucydide et l'impérialisme athénien (La pensée de l'historien et la genèse de l'œuvre)*, Paris, Les Belles Lettres, 1947.

à l'œuvre de l'historien ne contribuera certes pas à en diminuer le prestige : elle a mis tant de vigueur dans ses analyses, tant d'acuité logique dans ses raisonnements, tant de densité dans sa forme, qu'on pourrait définir son étude, aussi bien que l'œuvre de son modèle, comme un triomphe de l'intellect; et toute critique portée contre elle ou contre Thucydide ne saurait être qu'une critique de la raison.

On sait que la genèse de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse* pose un problème : vers le milieu du XIX[e] siècle, les érudits s'aperçurent que ce long récit de la lutte qui mit aux prises Athènes et Sparte à la fin du V[e] siècle et que l'historien avait pu conduire de son début à l'année 411, avait été rédigé au moins à deux moments distincts: certains passages supposaient la connaissance non seulement des dernières années de la guerre, mais des événements consécutifs à la chute d'Athènes en 404 : destruction des murs et perte de l'hégémonie; d'autres, au contraire, dénonçaient non seulement une ignorance de l'issue fatale, mais même celle de la grande expédition de Sicile; il apparut donc, et il apparaît désormais, que Thucydide a modifié en cours d'exécution son projet initial : n'ayant d'abord eu l'intention que de raconter la guerre de dix ans qui s'achève à la paix de Nicias, il s'aperçut que les événements n'apparaîtraient en bonne lumière que s'il en poursuivait la narration jusqu'en 404, date qui marquait la fin réelle du conflit. Mais où les érudits achoppèrent, c'est quand ils s'essayèrent à faire le départ, dans le détail du récit, entre les deux projets; les diverses méthodes employées : tics de style, allusion aux événements contemporains, ne donnèrent que des résultats médiocres, car on fut incapable de déterminer avec exactitude si la remarque faite à propos d'un mot ou d'une proposition entraînait avec elle la datation de la phrase, du paragraphe ou même du chapitre où elle était incluse; toute observation de détail gardait des limites imprécises. Mme de Romilly a renouvelé la méthode : au lieu de procéder par suite de notations menues, il lui a paru plus instructif de suivre la réaction de Thucydide devant une grande réalité historique et de noter sa ou ses variations à son endroit; elle a pensé la trouver dans le facteur essentiel de la politique grecque durant la Guerre du Péloponnèse : l'impérialisme athénien; mais comme ce facteur historique est susceptible lui-même d'avoir subi des variations durant les 27 années de guerre, elle a dû procéder avec prudence et, quand elle décèle des conceptions différentes, dissocier chaque fois l'évolution imputable aux réalités historiques de celle dont est responsable la pensée de l'historien. Ainsi, échappant aux incertitudes des relevés fragmentaires, elle se trouve recomposer d'un même coup la genèse de l'œuvre et l'évolution d'une grande idée de philosophie historique; le jugement de Thucydide, sujet aux variations en même temps que l'objet auquel il s'applique, et, comme le *Nautilus* de Jules Verne, *mobilis in mobili*, est pourtant relié par des attaches intellectuelles à la notion d'impérialisme, comme ce dernier découle

logiquement des conditions historiques; les constantes en l'occurrence, ce ne sont ni la fixité d'une idée ni la rigidité d'une politique, mais la relation qui les unit. On emporte l'impression d'un mécanisme d'horlogerie, où tout se déplace et où tout est pourtant soumis à des lois. Mme de Romilly a réussi à en recomposer le mouvement avec beaucoup de virtuosité et de talent; et on peut le faire en effet, mais à une condition formelle : c'est qu'il n'y ait à aucun moment de défaillance logique, ni dans les événements, ni dans l'interprétation de l'historien, ni dans l'analyse de l'érudit moderne, ni dans l'attention du lecteur.

Je passerai sur les deux derniers points : je suppose le lecteur idéalement intelligent et j'ai déjà dit qu'on ne saurait discerner dans l'argumentation de Mme de Romilly aucun défaut d'armature; mais l'histoire, mais l'historien lui-même ne nous découvrent-ils pas par où la mécanique savante pourrait subir quelque dérangement?

Thucydide ne me paraît pas toujours avoir fait la part suffisante aux accidents et à l'imprévisibilité de l'histoire. Sans doute y est-il parfois attentif; l'importance qu'il a donnée à la peste d'Athènes en est un exemple célèbre; mais sa vision trop intelligente des événements l'empêche de s'y attacher avec persistance. Il n'a vu dans le siège de Mélos qu'un prétexte à débat juridico-politique, sans nous renseigner avec exactitude sur les circonstances de la reddition et c'est au hasard d'une allusion d'Aristophane que je suis instruit de la famine qui précéda la capitulation. Ainsi la narration, à quelques exceptions près, sensibles surtout dans les premiers livres, se trouve dépouillée de tous les menus aspects, qui ne plaisent pas seulement à l'imagination du lecteur, mais sont susceptibles d'infléchir, en dehors de toute logique, la marche des événements. On s'en convainc aisément à lire les discours prêtés par l'historien aux hommes politiques; car ils ne se trompent jamais : avec une lucidité parfois déconcertante, ils dépassent en prescience du futur les vaticinations de Cassandre; ils sont des intelligences pures, toujours en avance sur le présent et comme détachées de la durée; il n'y a pas de place en eux pour les réflexes de l'homme, pour les impulsions inconscientes, pour les psychoses involontaires; Diodote et Cléon s'affrontent avec une intelligence froide où leur personnalité transparaît à peine. Thucydide a réalisé le tour de force de faire intervenir les grands hommes dans son histoire, sans nous présenter pour ainsi dire aucun portrait. Il tend à éliminer de l'histoire tout le fugace et l'accidentel.

Dans le métier même de l'historien, j'entrevois aussi les défauts qu'entraîne l'exercice trop prolongé de la réflexion. D'abord, quoi qu'on en dise, Thucydide a des défaillances, et ces défaillances n'apparaissent nulle part mieux que dans les parties de son œuvre où précisément il argumente le plus; je veux parler des raccourcis historiques qui, à deux reprises, s'insèrent dans la narration du premier livre. Désirant prouver que la Guerre du Péloponnèse

dépasse en importance toutes celles qui l'ont précédée, et donnant dans son tableau une place importante au développement des marines, il a consacré à l'effort colonisateur des Grecs des indications que l'on peut estimer bien courtes et insuffisantes; analysant les progrès de l'empire athénien à partir des Guerres Médiques, il a omis de signaler le transfert de Délos à Athènes du trésor fédéral, qui devait avoir sur la suite des événements en même temps que sur l'essor intellectuel et artistique d'Athènes au Ve siècle une influence si décisive; dans ce même développement, l'expédition d'Egypte est si faiblement rattachée à l'argumentation d'ensemble que nous sommes hors d'état d'apprécier si l'événement se place dans la suite de la politique anti-perse ou annonce un nouveau programme de recherche de débouchés économiques vers le sud, puis à l'ouest; l'imprécision de l'historien est à l'origine de l'incertitude des modernes. Mais ce n'est pas aux défaillances logiques de Thucydide que je veux m'en prendre ici, c'est plutôt à sa fidélité générale à sa méthode, car elle aboutit au système; elle enferme le lecteur dans une armature de nécessité d'où il lui est interdit de s'évader. Que Mme de Romilly ait pu écrire à son propos des phrases comme celle-ci : « L'intelligence domine la diversité des faits; ceux-ci doivent se plier à l'unité qu'elle apporte », et qui me paraît si juste, trahit en même temps à quel danger nous expose ce primat de l'intellect; l'histoire, science de la durée, risque d'y perdre sa donnée concrète et de se réduire à un schéma.

Je ne voudrais pas que ces remarques eussent l'air d'un réquisitoire; j'admire beaucoup Thucydide et, par une suite rationnelle, l'étude qui lui est aujourd'hui consacrée; je ne veux qu'exprimer, peut-être à tort, le regret, qui me prend parfois, d'Hérodote même après Thucydide et, même après les efforts de la pensée logique, de tableaux plus superficiellement humains.

Fernand Chapouthier.

HISTOIRE

L'OPPOSITION INTERNE DANS LE IIIe REICH. — Il est difficile de dire à quel moment un événement contemporain appartient non plus à l'actualité, mais à l'histoire. Les philosophes, on le sait, discutent sur ce qu'est exactement le « présent » — cette brève seconde qui, aussitôt qu'on essaie de la saisir, s'évanouit dans le « passé ». Si le « passé » est défini de cette façon, et si l'histoire est bien « la science du passé », on ne voit pas ce qu'on pourrait lui soustraire : elle a des droits illimités! A vrai dire, le problème est un peu plus complexe. Il nous semble d'abord que, pour devenir « historique », un phénomène donné doit pouvoir être considéré dans son ensemble, et dans tous ses prolongements; Péguy distinguait les « périodes » des

« époques » et il n'avait peut-être pas tort; mais, en tout cas, l'histoire réclame des périodes *ou* des époques. D'autre part, il faut que sur ces périodes, ou ces époques, existent des témoignages ou des documents assez complets et sûrs pour permettre à l'historien d'exercer son sens analytique et de prononcer un jugement équilibré.

Cela dit, le nazisme est-il maintenant un phénomène historique? Oui et non. Son histoire est incontestablement circonscrite entre des dates précises; en prenant comme jalons les mois de janvier 1933 et de mai 1945, on est au moins assuré de s'enfermer dans un cadre chronologique parfaitement net : c'est la période durant laquelle Hitler fut chancelier du Reich. Mais la documentation, quant à elle, laisse à désirer. Celle qui existe déjà suffirait amplement, certes, à ces historiens de l'antiquité, habitués à se contenter de quelques textes, de quelques monnaies et de quelques inscriptions pour reconstituer l'évolution d'une société. Mais l'histoire moderne, précisément parce qu'elles est, à ce point de vue, beaucoup plus favorisée, est en même temps beaucoup plus exigeante. En particulier, les documents diplomatiques concernant ces années fatales commencent seulement à être publiés, et on sait assez qu'il faudra attendre longtemps pour les connaître tous.

Toutefois, des témoignages de valeur sont déjà à notre disposition, et, grâce à eux, la période hitlérienne entre graduellement si l'on peut ainsi parler, dans le domaine de l'histoire. Parmi ces témoignages écrits ou traduits en français, un des principaux nous paraît être celui de Hans Bernd Gisevius (1). Si on le rapproche d'autres ouvrages tels que les *Souvenirs* de M. François-Poncet, le *Journal* de Goebbels, le *Journal* de von Hassell, les *Mémoires* de sir Neville Henderson, le *Livre jaune* français de 1939, le *Livre blanc* allemand de 1939, le *Livre blanc* polonais — de la même époque — les *Livres bleus* anglais ou les *Comptes rendus* du procès de Nuremberg, on peut prétendre avoir quelques vues fort suggestives sur la vie politique du IIIe Reich. Un historien britannique, le professeur L. B. Namier, a d'ailleurs déjà publié, sous le titre *Diplomatic Prelude*, 1938-9, une étude sérieuse sur le conflit diplomatique d'où sortit la deuxième guerre mondiale (2).

Le livre de H. B. Gisevius nous paraît, avons-nous dit, particulièrement révélateur; son auteur était, en effet, un haut fonctionnaire de l'administration allemande qui prit une part active au complot antihitlérien du 20 juillet 1944, et eut, à ce titre, une expérience directe de la vie politique allemande; la lecture de ses souvenirs est passionnante en elle-même — car il écrit bien —; elle est indispensable si l'on veut reconstituer l'atmo-

(1) H. B. Gisevius, *Jusqu'à la lie* (Calmann-Lévy).
(2) Macmillan, Londres, 1948.

sphère politique de l'Allemagne nazie, et les luttes d'influences qui orientèrent sa destinée. Gisevius se donne volontiers le beau rôle, et on n'acceptera pas nécessairement toutes ses affirmations. Mais son livre, considéré comme un témoignage (non pas comme une étude objective), est excellent. Sur l'incendie du Reichstag, sur le déchaînement des appétits individuels qu'attisa la conquête du pouvoir par les nazis, sur le nihilisme profond de cette prétendue révolution, sur le conflit entre l'Armée et le Parti, sur la psychologie des généraux allemands, nous ne pensons pas qu'il existe, pour l'instant, d'ouvrage plus suggestif.

Cependant, c'est surtout sous un autre aspect que, selon nous, ce témoignage doit être considéré. Gisevius veut essentiellement affirmer l'existence d'une résistance intérieure en Allemagne, qui, groupée autour de von Beck et de Goerdeler, attendit longtemps l'occasion de frapper Hitler, et crut la trouver après le débarquement allié en Normandie. Selon lui, les puissances occidentales eurent le tort de ne pas prêter à ce mouvement une attention suffisante, et de compromettre ses chances en cédant devant Hitler, en particulier lors des négociations de Munich. Si la thèse de Gisevius était valable, c'est en effet un grave problème historique qui serait ainsi posé.

Mais, à vrai dire, Gisevius lui-même fournit les arguments permettant de combattre ses affirmations. D'abord, cette fameuse « Résistance intérieure » a été manifestement le fait de quelques personnages, plus nombreux, certes, et plus importants que Goebbels ne voulut bien le dire après l'attentat du 20 juillet, mais néanmoins isolés de la masse, et sans programme politique adéquat. Le *Journal* de von Hassel, qui fit aussi partie du groupe Goerdeler, confirme cette impression : c'est un aristocrate aigri qui parle; ce n'est pas un grand chef politique. Gisevius et ses amis étaient des conspirateurs, non pas des révolutionnaires. Or, ce qu'il aurait fallu pour tenter d'éviter à l'Allemagne la catastrophe finale, c'était, non pas un complot, mais un mouvement politique et une révolution.

D'autre part, lorsque Gisevius prétend que « Munich » priva son groupe d'une chance inespérée, il oublie que, pendant la guerre, d'autres chances, autrement sérieuses, furent gâchées : qu'il suffise d'évoquer Stalingrad, ou la capitulation de Tunisie. La nouvelle de l'attentat elle-même ne causa que des troubles superficiels et momentanés. En fait, à aucun moment, Hitler ne fut réellement gêné par le groupe Goerdeler; à aucun moment, en particulier, les généraux en activité (sauf un ou deux), ne l'abandonnèrent franchement. Il ne faut pas permettre à la légende du « coup de poignard dans le dos » de renaître à nouveau. Le peuple allemand a aveuglément suivi le fou de Berchtesgaden et, comme on dit, « jusqu'au bout ».

En réalité, il n'y a pas eu de « Résistance » intérieure en

Allemagne; il y a eu une « opposition » larvée et paresseuse, de la part de quelques hommes politiques, de quelques fonctionnaires et de quelques généraux. Cette opposition craignit d'agir; elle se contenta le plus souvent de fronder. Von Hassell, par exemple — qui mourut courageusement lorsqu'il eut été condamné à mort après l'échec de l'attentat — grommela longtemps contre la démagogie de Hitler, ou l'imprudence de sa politique extérieure; mais ce qu'il *fit*, il est bien difficile de le dire. Quelques-uns des conjurés eurent eux-mêmes, d'ailleurs, le sentiment de cette incapacité fondamentale; le jour de l'attentat, von Beck — qui semble avoir eu un esprit clair et un remarquable sang-froid — était, au fond, d'un parfait scepticisme. La vérité est que, même chez ces adversaires de Hitler, le totalitarisme avait atténué le sens des responsabilités, le goût de l'action personnelle et la conscience politique.

Un des généraux qu'approcha Gisevius pour essayer de le faire entrer dans la conspiration, le maréchal von Kluge, eut, en le quittant, un mot significatif. Gisevius venait de lui exposer — cela se passait un peu avant le début de la guerre — pourquoi, à son avis, Hitler entraînait l'Allemagne à sa perte. Kluge fut ébranlé. Mais il se contenta de serrer la main de son interlocuteur, et de lui dire, en guise d'adieu : « Eh bien! nous nous retrouverons dans la fosse commune! » Le malheur est que, dans cette fosse, le maréchal von Kluge a retrouvé plusieurs dizaines de millions de victimes.

Jean Lequiller.

La Nation sous l'Empereur, par *Louis Madelin* (Hachette, 1948). — Dans ce volume, qui constitue le tome XI de l' « Histoire du Consulat et de l'Empire » de M. Louis Madelin, le spécialiste de l'époque napoléonienne étudie comment a vécu « La Nation sous l'Empereur ». Selon M. Madelin, le peuple français a, dans son ensemble, approuvé le régime et la politique de Napoléon; bien plus, la situation générale de la France, au point de vue moral, politique, social, économique et financier, a été entièrement redressée grâce à la main énergique du Maître. Nous ne sommes pas sûr que les affirmations de M. Madelin seraient toutes approuvées par cet autre spécialiste — singulièrement moins complaisant envers l'Empereur — qu'est M. Georges Lefebvre. L'objectivité scientifique est, en histoire, bien difficile à atteindre, et nous ne pensons pas que M. Madelin puisse pleinement y prétendre.

Au moins reconnaissons que dans sa conclusion, il constate lui-même : « La confiance sans borne que mettait la Nation dans son « génie » [celui de Napoléon] constituait, elle-même, un mortel danger que ni lui ni le pays n'apercevaient. » Et encore : « La foi même — en grande partie faite d'amour — que, à la veille des désastres, la Nation a mise dans l'Empereur aura, *en endormant les craintes, mais aussi les vertus* [c'est nous qui soulignons], contribué à précipiter sa chute. » C'est là tout le drame des régimes personnels : ils conduisent nécessairement à la dictature, et le dictateur s'empêtre lui-même dans cette masse informe qu'est devenu le peuple, et qu'il a été le premier à priver de toute réaction.

Les belles Emigrées, par *Jules Bertaut* (Flammarion, 1948). — M. Jules Bertaut est un maître de ce qu'on pourrait appeler l' « histoire anecdotique ». Ce n'est pas « la petite histoire », à la manière de Lenôtre, que nous voulons dire. M. Bertaut n'a pas de goût pour le détail fastidieux — ce qui ne veut

pas dire qu'il assure mal son information — ni pour le passé mort. Les êtres l'intéressent, et il les veut vivants. Ici, c'est l'histoire de cinq aristocrates émigrées qu'il retrace, avec cette aisance dans le style qui le caractérise. Bien entendu, les aventures du cœur y tiennent une grande place. Que feraient donc de jolies femmes en exil, lorsqu'elles ont le malheur d'être sans métier?

L'histoire merveilleuse de la Louisiane française, par *Régine Hubert-Robert* (Editions de la Maison française, Inc. New-York. En vente chez Flammarion). — Les romancières ne peuvent pas oublier qu'elles le sont, même lorsqu'elles se lancent dans le genre historique. « Entre les troncs foncés des pins, le soleil rencontre des éclats métalliques, et immédiatement en fait des miroirs. L'insolite fulgurance avance en ligne brisée dans ce pays, qui n'a jamais connu que les pas feutrés de pattes velues et de pieds nus. » C'est le premier paragraphe du premier chapitre. N'étant pas critique littéraire, nous ne porterons pas de jugement sur ce style. Le livre est d'ailleurs amusant.

La France de Napoléon, par *J. Lucas-Dubreton* (Hachette, 1947). — La littérature napoléonienne est innombrable. M. Lucas-Dubreton traite ici, sous une forme plus ramassée, le même sujet que M. Madelin, dans l'ouvrage dont nous parlons plus haut. Il fouille moins que lui, et ne fait pas, sur l'œuvre napoléonienne, les réserves que nous avons signalées.

Napoléon à l'île d'Elbe, par *Paul Bartel* (Perrin, 1947). — « Napoléon, Empereur, souverain de l'île d'Elbe, ordonne ce qui suit. » Où la manie du pouvoir peut entraîner de grands esprits, cela est effarant. Petite île, petit sujet...

Le coup d'Etat du 18 Brumaire, par *Jean Thiry* (Berger-Levrault, 1947). — C'est l'histoire comme nous aimons la voir écrite : avec sobriété, avec cette espèce de modestie qui s'efface derrière le sujet, avec clarté, avec sérieux. Nous préférons cela au pittoresque de pacotille. Nous avons déjà eu l'occasion de faire l'éloge d'un livre de M. Thiry sur les débuts de la Restauration. Nous sommes heureux de recommander maintenant celui-ci aux lecteurs voulant réfléchir et s'instruire auprès d'un auteur qui les respecte assez pour ne pas leur raconter de balivernes, et pour s'entourer de toute la documentation nécessaire.

Jeanne d'Arc, par *Lucien Fabre* (*Tallandier*, 1948). — Nous reconnaissons humblement avoir un préjugé contre les littérateurs qui touchent à l'histoire. Nous redoutons leur goût pour la reconstruction psychologique, leur assurance naïve, leur légèreté. M. Lucien Fabre nous confond. Non pas qu'il ait écrit sur Jeanne d'Arc une thèse du genre sorbonnique. Les universitaires lui reprocheront naturellement de n'avoir pas « mis de notes au bas des pages » — et ils auront raison. Mais cela ne l'empêche pas d'avoir traité un beau sujet avec ampleur et ferveur à la fois. — J. L.

L'INSTITUT ET LES SOCIETES SAVANTES

L'HOTEL D'ESTREES, ambassade de Russie. — Un ancien diplomate, M Robert de Courcel, s'est fait à la Société de l'Histoire de Paris, et à celle du VIIe arrondissement de Paris, fort active et qui exploite un riche terrain, l'historien des ambassades parisiennes et de leurs hôtes depuis leurs origines. C'est une façon originale de comprendre l'histoire diplomatique et l'on doit regretter que toutes ses communications si sûrement documentées et si nourries n'aient pu être recueillies dans les bulletins de ces deux sociétés, dont la dernière guerre a grandement ralenti ou même arrêté la publication.

Il a trouvé en ce qui concerne l'ambassade de Russie, une émule en la personne de Mlle de Catheu, historienne du domaine de Sceaux, qui, dans une récente séance, a entretenu ses collègues de

la Société d'Histoire et d'Archéologie du VIIe arrondissement de Paris, des hôtels d'Estrées, dont le plus grand est actuellement occupé par l'ambassade de l'U. R. S. S.

On sait que les terrains sur lesquels sont construits les beaux hôtels de la rue de Varenne et de la rue de Grenelle, dépendaient encore au XVIIe siècle de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui étendait ses possessions jusqu'à Grenelle. Celle-ci, pour subvenir à l'entretien de l'église abbatiale, commença, dans le deuxième tiers du XVIIe siècle, d'aliéner les terrains compris entre la rue de de Babylone et la Seine. Entre 1690 et 1710 s'élevèrent, rue de Varenne, l'hôtel de Clermont, construit sur les plans de Leblond; ceux de Roise et d'Etampes, sur les dessins de Fornari; l'hôtel de Nogent, plus tard de Castries; et rue de Grenelle l'hôtel de Navailles, qui devint l'hôtel de Villars; l'hôtel de Rothelin, construit par Lassurance, l'hôtel de la Mothe-Houdancourt, construit par Lemaistre; l'hôtel de Tessé, devenu de Maurepas.

C'est en 1711, alors que le cardinal d'Estrées était abbé de Saint-Germain-des-Prés, que Madeleine Diane de Bautru de Vaubrun, duchesse d'Estrées, sa nièce, acheta un terrain limitrophe de l'hôtel de la Mothe-Houdancourt pour y faire bâtir sa demeure. Elle était la veuve de François Annibal III, duc d'Estrées, marquis de Cœuvres, pair et maréchal de France, et gouverneur de l'Ile de France, précisions qui ne sont pas superflues, car cette époque a connu trois maréchales d'Estrées, dont deux portaient le prénom de Diane, et deux également possédaient des hôtels dans ce quartier à la mode.

Le duc de Luynes a laissé d'elle un portrait sans malveillance : « La duchesse d'Estrées, dit-il, avait toujours eu un visage peu agréable et un œil plus petit que l'autre, mais sa conversation faisait oublier sa figure; elle avait un tour d'esprit naturel et une façon de parler qui n'appartenait qu'à elle; elle lisait peu et ne savait rien, cependant sa conversation faisait généralement plaisir. Elle ne parlait jamais mal de sa personne. Elle aimait le jeu, mais c'était le moment où elle était la moins aimable, et c'était lui donner une grande marque de complaisance et d'amitié que de jouer avec elle. »

Elle choisit comme architecte Robert de Cotte, premier architecte du roi, qui avait succédé à Mansart dans ce titre, et qui éleva au faubourg Saint-Germain outre l'hôtel du Lude, rue de Bac (1710), deux maisons pour lui-même, presque à l'angle du quai, près de l'hôtel de Belle-Isle, et l'hôtel d'Estrées, à partir de 1713. Il donna les plans de l'hôtel de Conti en 1716, et termina en 1719 la décoration de la grande galerie de l'hôtel de Toulouse, aujourd'hui siège de la Banque de France.

C'est dans le Livre d'Architecture de Blondel qu'on peut se faire une idée de ce qu'était l'hôtel d'Estrées, élégant et de proportions restreintes, avec son unique étage et ses combles sans

lucarnes, que sa surélévation au XIXe siècle a complètement défiguré.

La décoration du premier étage en constitue l'attrait principal, notamment le grand salon. De l'avis de Mlle de Catheu, ce charmant ensemble doit être considéré comme le champ d'expérience qui a permis à Robert de Cotte de réaliser l'ensemble célèbre par sa composition et la magnificence de sa décoration de l'hôtel de Toulouse, dans la grande galerie qui est son œuvre.

Cette décoration est tout imprégnée de l'esprit du grand siècle, avec une curieuse anticipation sur les recherches des néo-classiques de la fin du XVIIIe siècle.

Installé en 1720 dans son hôtel, la duchesse d'Estrées acheta la petite maison voisine dont le sort, au cours des deux siècles, fut souvent lié au sien, et qu'on connaît sous le nom de petit hôtel d'Estrées.

Le duc de Biron hérita en 1753 des deux logis, vendit le principal à la duchesse de Modène, troisième fille du régent, et l'autre au comte de Montmorency-Luxembourg. En 1761, la principale demeure passa à un marquis de Beuvron, de la famille d'Harcourt, qui se rendit également possesseur de la maison voisine. Les deux habitations furent séquestrées en 1790.

Le grand hôtel d'Estrées abrita par la suite Clarke, ministre de la guerre de Napoléon Ier, créé maréchal par Louis XVIII, et surnommé le maréchal d'Encre, pour avoir surtout rendu service dans les bureaux. C'était un grand travailleur et un lettré. Ensuite l'hôtel passa à la duchesse de Tourzel et à la duchesse d'Escars. Son acquisition par la Russie, pour y loger son ambassade, l'a probablement sauvé de la destruction.

Robert Laulan.

NATURE

GEORGES BOHN. — S'il n'eût tenu qu'à Georges Bohn, sa mort toute récente eût passé inaperçue, même de ceux qui l'ont aimé et qui ont suivi et admiré la montée du monument élevé par lui à la Science. Modeste, il le fut au point de vouloir disparaître ignoré, mais son œuvre survit, et la figure de l'homme reste gravée dans bien des cœurs, surtout en ce *Mercure* où pendant tant d'années on lut sa signature au bas de la chronique consacrée à l'actualité des sciences naturelles.

C'est à son laboratoire de chef des travaux de Zoologie au P. C. N. — aujourd'hui P. C. B. — que je travaillai sous son égide, à une époque déjà lointaine où ce médecin doublé d'un lettré enseignait la jeunesse studieuse, en même temps qu'il fréquentait chez des écrivains comme Remy de Gourmont. D'un père professeur de philosophie à Paris, il avait reçu une formation qui faisait con-

verger ses curiosités tout à la fois vers les énigmes de la Nature et vers les choses de l'esprit et de l'art. Enfant, il tenait, nous dit M. Georges Matisse, son assistant, dans une excellente plaquette sur le *Mouvement scientifique contemporain en France* (1), « un calendrier où il inscrivait à mesure de leur apparition les chatons des noisetiers ou la date des fleurs de saule, l'époque d'éclosion des différentes fleurs, celle où les grenouilles et les crapauds faisaient leur ponte dans les étangs, la métamorphose des têtards, etc... Tous ces phénomènes, il apprit à les voir, à les observer et à en rendre compte : éducation de naturaliste si jamais il en fut. »

Ce goût de l'observation, toute son existence en témoigne, mais ce fut entre les murs paisibles des laboratoires qu'il le transporta dès qu'il put, ayant conquis ses grades de licencié ès sciences physiques, puis naturelles, et de docteur en médecine, commencer une carrière qui allait le mettre au premier rang.

Dès le début son souci se porte sur les réactions des êtres vivants en fonction de leur milieu, lorsqu'on les place dans des conditions biologiques non seulement naturelles, mais encore provoquées. Rythmes vitaux, tropismes, mécanismes respiratoires, régulation des forces, des mouvements, de la pigmentation; réceptions oculaires; mœurs des crustacés, des vers, des insectes; embryologie et tératologie expérimentales, par l'emploi de solutions salines, des rayons solaires, du radium... Dans le cadre qu'il s'est tracé, le programme est infiniment vaste et varié. Il ne se limite pas à l'étude de quelques-unes de ces espèces condamnées une fois pour toutes au rôle d'animaux-témoins, comme le cobaye ou la fameuse mouche Drosophile, il étend ses recherches sur les spécimens les plus divers de l'échelle zoologique. Ainsi qu'il l'écrira lui-même plus tard, dans un exposé de ses travaux : « au lieu d'étudier les animaux dits de laboratoire, j'ai cherché à suivre dans les divers groupes du règne animal l'évolution de certaines fonctions; j'ai donc fait de la biologie comparée dans le vrai sens du mot. »

De cette foule d'expériences, dont plusieurs sont maintenant classiques, je citerai celles par lesquelles il démontre qu'il existe des crustacés et des cœlentérés (anémones de mer) qui sont, comme les végétaux, capables de fixer l'anhydride carbonique et de dégager de l'oxygène. Et une autre série d'observations qui, mettant en jeu la persistance de l'influence des causes passées, furent à la base des travaux de Bohn sur le psychisme animal : les *Convoluta* sont des vers marins ciliés qui, pourvus de chlorophylle à l'image des plantes, s'ensablent et émergent suivant le rythme des marées. Placés par Bohn en aquarium ou même dans de simples tubes, ces Convoluta continuent à monter et à descendre, occupant la position la plus élevée au moment de la basse mer, et la plus basse au moment de la haute mer.

Ce synchronisme à distance posait de façon très remarquable et

(1) Payot, éditeur, Paris, 1921.

très personnelle le problème de la mémoire chez les animaux. Ce fut le point de départ d'une nouvelle série d'expériences où Bohn considère l'être vivant sous l'angle conjugué de la biologie et du psychisme, en s'appuyant d'ailleurs sur une forte conviction mécaniste qu'il ne manquera jamais d'affirmer. Tous les phénomènes, même ceux qui relèvent de la volonté et de la conscience, sont commandés, professe-t-il, par des causes physiques; les mots « instinct, intelligence, raison, raisonnement » ne signifient que les différents degrés de complication d'une même obéissance aux stimulants extérieurs, au premier rang de quoi figurent des forces comme la Lumière, le Magnétisme ou le Son.

En abordant l'étude de la psychologie animale, Bohn pénètre sur un terrain plus mouvant, mais que son esprit largement ouvert à toutes les activités intellectuelles lui permet de fouler sans danger. Rares sont les savants dignes de ce nom qui osent s'écarter du tremplin commode des faits expérimentalement acquis, pour formuler des déductions d'un caractère aussi arbitraire que celles qui tentent de définir les lois du psychisme, De ce nombre furent Alfred Giard, précisément un des maîtres de Bohn, et en Amérique Jacques Lœb, champion bien connu de la conception mécaniste de la Vie, pour qui tous les actes de l'Animal comme du Végétal n'ont de la réflexion, du choix et du libre arbitre que l'apparence, l'Homme lui-même n'échappant pas à ce verdict, fût-ce dans les expressions les plus sublimées de sa personnalité pensante, à savoir le don de soi, puisque Lœb va jusqu'à affirmer ceci : « La plus haute manifestation de l'éthique, l'acte des êtres humains sacrifiant leur existence pour une idée, ne saurait se comprendre ni du point de vue utilitaire, ni du point de vue de l'impératif catégorique. Il serait possible que sous l'influence de certaines idées se produisent dans notre corps des modifications chimiques, par exemple des sécrétions internes, capables d'accroître la sensibilité à certaines excitations, à un degré tellement inaccoutumé que l'Homme en devienne l'esclave, exactement comme les Copépodes le deviennent de la lumière quand on ajoute de l'acide carbonique à l'eau. »

Bohn n'est jamais allé aussi loin dans la doctrine des tropismes, et son livre *La Naissance de l'Intelligence*, succédant en 1914 à la *Nouvelle Psychologie animale* (1911), admet que le microscope, la balance et le tube à essais ne sont pas idoines à expliquer tous les phénomènes mentaux.

Cependant les communications, les notes et les mémoires aux sociétés savantes, notamment à la Société de Biologie où Bohn a été admis en 1907, continuent à affirmer sa réputation, et voici qu'en 1908 est ouvert pour lui à la Sorbonne un cours libre de Biologie et Psychologie comparées, auquel fait suite en 1910 la création à l'Ecole des Hautes Etudes d'un laboratoire dont il devient le premier directeur.

En 1925, il publie en librairie les *Problèmes de la Vie et de la Mort*, et la même année, en collaboration avec Anna Drzewina,

la Chimie et la Vie, dans cette magnifique « collection rouge » de philosophie scientifique dirigée par Gustave Le Bon, et qui a vraiment marqué une des époques de la connaissance dans toutes les branches de la Science.

Le dernier ouvrage que j'aie reçu de lui date de 1940; il a pour titre *Actions directrices de la Lumière* et montre bien la persistance de ses préoccupations sur la commande physico-chimique des actes vitaux. Il projetait un autre ouvrage également sur la Lumière, et je tiens de M. Matisse, son assistant durant de longues années, que le manuscrit d'un important Mémoire qu'il n'avait plus qu'à réviser est déposé chez un éditeur parisien. Puisse-t-il nous être donné bientôt!

Dans son laboratoire a défilé pendant un quart de siècle toute une génération d'étudiants, au nombre desquels un certain Georges Duhamel, et je puis attester qu'il avait le cœur foncièrement bon et serviable, et que nul n'avait en vain recours à lui, moi qui lui dois en grande partie le peu de science expérimentale que je possède, et qui suis entré sur sa présentation dans cette maison du Mercure de France où son souvenir vit toujours parmi nous.

Atteint d'un deuil cruel, il avait, ces derniers temps, espacé ses travaux, et cherchait à se tromper lui-même en se consacrant aux autres. Il s'était, à plus de 80 ans, rallié à un parti politique qui ambitionne de faire le bonheur du genre humain, au besoin malgré lui. Tant de confiance et d'enthousiasme ingénu, qui sont d'ordinaire les merveilleux travers de l'adolescence, nous semblaient certes étranges chez un vieillard, mais nous réfléchissions qu'il avait cru en l'Homme, qu'il y avait en lui de l'apôtre, et que ces dons remplacent à tout âge la jeunesse, ignorante des scepticismes du déclin.

Oui, incurablement jeune, avec son grand front dénudé de penseur et sa chaude voix si persuasive, tel je revois et reverrai toujours le docteur Georges Bohn, mon Maître et mon Ami.

Marcel Roland.

Petit Atlas des poissons, fascicule III, poissons des eaux douces, par *Fernand Angel* (Editions N. Boubée et Cie, Paris). — Cette réédition d'un ouvrage aussi utile par son texte que par ses planches en couleurs et ses nombreuses illustrations, dues à l'auteur lui-même, a été augmentée d'un important chapitre sur la pisciculture et d'observations relatives à la biologie de nos poissons d'eau douce : alimentation, reproduction, croissance, maladies, etc... Cet excellent petit livre, digne en tous points des précédents, se recommande aussi bien aux profanes, à qui il apprendra beaucoup de choses, qu'aux spécialistes qui y puiseront des détails peut-être inconnus d'eux. — M. R.

Au pays du Chamois, par *Jean Proal* (Albin Michel, Paris). — Je connais peu la montagne; je ne l'aime guère, pour ce qu'elle me barre l'horizon et éveille de ces curiosités maladives qu'on ne satisfait qu'au prix d'un effort physique hors de proportion souvent avec son objet. J'aurais fait un piètre coureur de chamois! Heureusement le livre de M. Jean Proal est là pour permettre l'escalade immobile et la chasse dans un fauteuil. Moins important sans doute que celui de Marcel Couturier, définitif mais peu maniable, l'ouvrage de M. Proal présente sous une forme plus ramassée et déjà très complète la biographie, la biologie, le visage physique et moral de ce

« roi des montagnes » à quatre pattes, intermédiaire entre la Chèvre et l'Antilope.

A la veille des vacances, on lira avec fruit une foule de détails sur la vie de cet hôte des hautes solitudes; on trouvera même — ce qui m'a gâté un peu mon plaisir — la recette compliquée du civet de chamois et du cuissot de chamois rôti, et bien d'autres précisions aussi... savoureuses. Mais surtout, on appréciera le souffle qui passe dans ces pages. M. Proal est un écrivain; il a su faire de ce livre d'histoire naturelle un poème à la gloire du silence et de la majesté des cimes, un hymne à la liberté et à l'action. — M. R.

PHILOSOPHIE

JULIEN BENDA, OU L'INTELLECTUALISME MILITANT

« ...*quibus vivere est cogitare* ».
CICÉRON. Tusc. V, 39.

La pensée, selon M. Julien Benda (1), c'est une vue enrichissante prise par l'esprit sur la réalité. Un état de conscience n'est pas une pensée, s'il ne se ramène à l'affirmation d'une idée. La pensée *tend* à la certitude. Et si elle conclut à l'impossibilité de résoudre tel ou tel problème, du moins sait-elle *pourquoi*.

Mépris des nuances? Non. Il peut y avoir assertion dans la nuance. La pensée, disions-nous, tend vers la certitude; mais elle ne s'accommode pas d'une certitude immédiate qui proviendrait d'une volonté de croire. M. Julien Benda est le plus décidé, le plus impérieux représentant de l'intellectualisme. Et, depuis longtemps déjà, il combat le fidéisme sous toutes ses formes. Pour lui, l'essence de la pensée est de transformer le sensible en intelligible — et non de s'y attacher en tant que sensible. Spinoza est son dieu. On pourrait plus mal choisir.

Richesse de nuances, multiplicité des points de vue, cela n'implique nullement du vague dans l'esprit. Mais une pensée « enrichissante » consiste en une notion sur un objet qui transcende l'individuel, qui transcende la donnée immédiate, le *hic et nunc*... C'est l'actuel, considéré *sub specie aeternitatis*. Il est évident, au surplus, que le degré d'enrichissement qu'une pensée apporte à l'esprit dépend du point de richesse où se trouvait l'esprit avant de la recevoir. Telle pensée qui a enrichi nos pères nous est aujourd'hui acquise et ne nous accroît en rien. Telle autre qui accroît un ignorant fait figure de truisme pour un homme cultivé... Le procès qui consiste à reprocher à la pensée de ne point saisir la réalité en soi est parfaitement justifié; il omet seulement d'ajouter que le mode de connaissance qui se prétend « possession » des choses, et non simplement une « vue » sur elles, n'est point la pensée. L'intuition, au sens bergsonien, saisissant, paraît-il, le réel dans son unité indécomposable, com-

(1) Julien BENDA. *Du style d'idées*. Réflexions sur la pensée. Sa nature. Ses réalisations. Sa valeur morale. Un vol, in-8° carré, de 302 p. Gallimard, Paris, 1948. Prix : 304 fr.

porte une affirmation incontrôlable. Celui qui se sent favorisé d'une pareille « vision » nous demande, en effet, de le croire sur parole — puisqu'il ne pourra expliciter son intuition autrement que par métaphores. Craignons, alors, qu'une double illusion ne s'ensuive : illusion du visionnaire, illusion du disciple à qui la vision est « suggérée »...

Parlant de la science, M. Julien Benda ne saurait se résigner à l'étrange idée de « rapports sans supports ». Il y a, selon lui, un divers sensible sur lequel une *action de l'esprit* (*actio mentis*, dirait Spinoza) s'exerce pour former des vues fécondes et cohérentes. Des concepts, élaborés au cours des âges (2) permettent de cerner sans cesse plus étroitement le réel. Et quiconque s'avise de vouloir proscrire cette « conceptualisation » ne se rend pas compte qu'il souhaite ainsi de ramener l'esprit au stade primitif. La pensée *organisée* consiste en une idée qui, au lieu de se terminer en elle-même, se prolonge en d'autres idées, ordonnées les unes par rapport aux autres, et par rapport à la première, *more geometrico* comme dans *l'Ethique*... Les grandes théories scientifiques, l'Atomistique, par exemple, sont le type même de la pensée organisée, avec tendance à l'unification...

Le style par lequel s'exprime la pensée — ainsi rigoureusement définie — semble à M. Julien Benda étranger au style « littéraire ». L'opposition du *style d'idées* et du style littéraire s'explique par la précision qui s'impose à l' « écrivain d'idées » — celui-ci s'efforçant d'exprimer sa pensée indépendamment de sa sensibilité individuelle. Ce n'est pas tout : le penseur digne de ce nom a le devoir d'*organiser* ses idées. Il a une doctrine. Pour en revenir au style, la rigueur, chez lui, primera l'élégance. Il ne craindra jamais de définir (par tel mot, j'entends telle chose), même s'il en résulte quelque alourdissement dans sa démarche. Il ne prisera d'autre beauté que la « beauté logique », sans dédaigner pour autant certaines règles élémentaires de l'art d'écrire. Il fera toilette, mais répudiera les artifices du maquillage. Taine, bien souvent, pourrait passer, à cet égard, comme un modèle.

Si nous appelons pensée une action de l'esprit, un effort personnel, il est clair, hélas! que la plupart des hommes ne pensent pas. Maupassant parle, quelque part, d'un bourgeois « dont les idées, bien assises, se levaient difficilement ». Que de gens admettent des conceptions toutes faites, sans songer à les contrôler! Le vulgaire (qui se rencontre dans toutes les classes sociales) ne recherche guère la pensée « à l'état pur ». Il faut la lui mêler au roman, au théâtre, comme un médicament que l'on dilue dans un julep gommeux. Il en éprouve d'ailleurs un état affectif bien plus

(2) Nous avons longuement développé ce point dans « *Victoires sur la Bête* » (Edit. du Merc. de France, 1945).

qu'intellectuel. Le public, même cultivé, n'aime, en général, d'autre part, que la pensée « disponible », celle des dilettantes et des esthètes; ou bien il est fasciné par la pensée d'allure péremptoire, qui se dispense de toute explication. Il manque d'inclination pour l'effort désintéressé vers la vérité.

...J'ai résumé de mon mieux, un peu trop sèchement, je le crains, le plus récent ouvrage de M. Julien Benda. Quand paraîtra cet article, plus d'un critique, dans les quotidiens ou hebdomadaires, aura donné son sentiment sur le livre. Ce qui en rendra la discussion malaisée, c'est que ce diable d'homme est allé, en maint endroit, au-devant des reproches qui leur peuvent être adressés, et qu'il y a répondu, non sans vigueur.

Tout au plus lui objectera-t-on vraisemblablement qu'il méconnaît les droits du rêve, de la poésie et de la foi. Gabriel Séailles, que je cite de mémoire, disait : Toutes les formes de génie sont légitimes. Acceptons l'homme tout entier : c'est la diversité de ses efforts, ce sont les contrastes de sa nature qui font sa grandeur.

Achille Ouy.

Dr Hermann Rorschach. — **Psychodiagnostic.** Méthodes et résultats d'une expérience diagnostique de perception (Interprétation libre de formes fortuites). 4e édition, avec un supplément publié après la mort de l'auteur par le Dr Emil Oberholzer : *Contribution à l'utilisation de l'épreuve d'interprétation des formes* et une introduction à la technique de W. Morgenthaler (Berne). Traduit de l'allemand, et augmenté d'une Introduction critique (et d'un index) par le Dr André Ombredane et Mme Augustine Landau. Un vol. de xxiv-350 p., grand in-8°, Presses Universit. de France, Paris, 1948.

Depuis le temps où parut le *Psychodiagnostic*, la méthode de Rorschach a pris dans le monde entier un essor incomparable. Pourtant, en France, la question est encore peu connue, du moins dans le détail de sa technique et de ses interprétations. Une traduction française de l'ouvrage princeps paraissait donc indispensable. La voici, présentée avec un soin particulier, enrichie de nombreux commentaires (et d'une riche bibliographie, de tableaux synoptiques, d'un index, etc.) qui en rendent l'utilisation extrêmement commode.

Ce livre intéresse surtout le monde de la psychiatrie. Mais les psychologues y trouveront matière à plus d'une précieuse réflexion.

L'expérience de Rorschach consiste à faire interpréter librement des formes fortuites (des taches sur une feuille de papier que l'on plie en deux). Malgré sa simplicité, ce « test » fournit, comme on peut le voir dans l'ouvrage, de très féconds résultats.

Paul Diel : **Psychologie de la motivation.** Théorie et application thérapeutique. Préface du professeur Henri Wallon. Un vol. de xi-300 p., grand in-8° de la Bibl. de philos. contempor., Presses universit. de France, Paris, 1947.

La fausse motivation, la fausse valorisation caractérisent les psychoses fonctionnelles. Tout symptôme névrotique exprime les quatre tendances de la fausse motivation : culpabilité, vanité, accusation, sentimentalité.

Par exemple, une parésie des jambes, de provenance hystérique, obligeant le malade à être alité, exprime : 1° la culpabilité, punition de soi-même : préparer l'excuse pour un acte manqué, etc...; 2° l'accusation : punition des autres, en les obligeant à des soins constants; 3° la sentimentalité : désir convulsif d'échapper aux tentations; 4° la vanité : isolement, parce que l'on est trop « bien » pour se commettre avec les autres...

Par exemple encore, l'anorexie : 1° préparer, par la sous-nutrition, une excuse pour des défaillances;

punition du corps, cause de désirs défendus; 2° chagriner les personnes de l'entourage; 3° faire impression, par la mauvaise mine, pour être pris en pitié; 4° se sentir trop « bien », trop spirituel pour s'occuper du corps...

Tout cela siège évidemment dans le subconscient.

Aider le malade à se débarrasser de ces déformations affectives, le réconcilier avec la réalité, avec la vie : telle est la mission du *thérapeute*.

Il y aurait à faire plus d'une réserve sur les thèses *philosophiques* auxquelles s'adosse cette psychanalyse (moins obsédée que celle de Sigmund Freud par la fameuse *libido*). Mais cela exigerait — honnêtement — un exposé préalable fort long, hors de proportion avec la place dont nous disposons. Associons-nous donc plutôt à l'hommage rendu par le professeur Henri Wallon dans sa préface, quand il souligne « l'impression de sincérité, d'angoisse, en même temps que de résolution acharnée », qui se dégage de ce livre assez touffu.

Edouard Krakowski. — **La philosophie, gardienne de la Cité. De Plotin à Bergson.** Un vol. de 290 p., grand in-8°. Collection « Pensée et Civilisation ». Editions du Myrte, Paris, 1947.

Un état mondial aussi trouble et menaçant que le nôtre, dit l'auteur, compromet les valeurs spirituelles autant que les valeurs matérielles. Trop fréquemment, la prédominance est accordée exclusivement à ces dernières.

Comme dans d'autres ouvrages, Ed. Krakowski souligne qu'à l'origine de tout bouleversement, de toute guerre, il y a *d'abord* une pensée déficiente, pauvre, sans clarté ni logique. La philosophie, gardienne de la Cité, a besoin, elle-même, d'être gardée. Si elle se laisse corrompre, la Cité est menacée.

L'isolement de la philosophie, dans la Cité moderne, est une simple illusion. Même une « politique » a besoin de se couvrir d'idées, de se forger, tant bien que mal, une doctrine. Tous les systèmes totalitaires se sont fabriqué une *mystique*. Mais la « fausse » philosophie est combattue par la « vraie ».

Ed. Krakowski constate que notre époque ne chôme point en philosophies; et il passe en revue les tendances contemporaines, caractérisant chacune en de justes formules.

Rationaliste, idéaliste ou intuitive, positiviste, intellectualiste ou mystique, la philosophie ne cessera de nous apparaître comme une instigatrice d'action sage et de pratique bien conçue. Sans philosophie, pas de civilisation.

L'auteur admire Plotin, qu'il connaît mieux que personne pour l'avoir non seulement étudié, mais exposé dans plusieurs ouvrages.

Pascal, Maine de Biran, Bergson lui paraissent, non sans raison, se rattacher au courant plotinien. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la place éminente réservée à Bergson dans « la Philosophie, gardienne de la Cité ». Il discerne enfin en Charles Péguy, une filiation bergsonienne certaine.

Le livre d'Edouard Krakowski est d'une grande noblesse de sentiments. Il est écrit dans une belle langue limpide, avec une conviction entraînante. C'est un éloquent plaidoyer pour la défense des arts, des lettres et de la philosophie. Son érudition, qui est considérable, n'alourdit jamais l'élégance de ses propos.

Amédée Ponceau : **Initiation philosophique.** Deux vol. de 298 et 255 p., grand in-8°. Libr. Marcel Rivière, Paris, 1948.

L'auteur se propose « une série de réflexions méthodiques formant un ensemble cohérent, capable de procurer à l'esprit de l'élan, au cœur même un peu de répit, et de guider parmi les problèmes essentiels tout homme curieux de se reconnaître dans sa propre vie »...

Il souhaite de réaliser « une initiation qui ne soit pas vulgarisante et qui ne soit pas non plus décourageante »...

« Le point de vue adopté place délibérément le lecteur à l'opposé du sens commun... Inutile d'y faire des concessions pendant cinq cents pages pour le rejeter à la fin en dix lignes... Cette proportion, nous nous efforçons de la renverser »...

Les deux volumes de M. Amédée Ponceau sont éblouissants d'intelligence et de subtilité. C'est une suite d'exercices de haute-école de virtuosité intellectuelle. Ils feront les délices de jeunes normaliens et d'« agrégatifs » de tout poil. Quant à être une « initiation » cela dépend *pour qui*... Dans les initiations, chacun sait qu'il existe plusieurs degrés. Une feuille jointe à l'ouvrage déclare que ce guide spirituel est « destiné aux lecteurs les plus variés, aux élèves de l'enseignement secondaire », par exemple. L'avant-propos parle, plus judicieusement, des « concours » (on pourrait dire *du* concours).

On ne saurait initier un débutant en musique, je suppose, si l'on commence par Schönberg ou Leibovitz. Autant guider les premiers pas d'un enfant sur le fil d'archal des funambules...

Sous ces réserves, qui visent plutôt le *titre* de l'ouvrage, les gens déjà « initiés » trouveront dans cette œuvre d'ensemble une pensée savante, originale, sûre d'elle-même : un complet tour d'horizon bien fait pour « obtenir une reconsidération méthodique de l'essentiel »...

Claire Leplae, Docteur ès sciences pol. et soc., Attachée à l'Institut de recherches écon. et soc. de l'Université de Louvain : **Les Fiançailles** (Etude sociologique). Un vol. de 345 p., grand in-8°. Press. Universit. de France, Paris, 1948.

L'auteur examine les circonstances habituelles de la formation

L'auteur examine les circonstances sont commandées par divers facteurs : sexe, âge, rang social, idéaux, etc... Il s'agit, en somme, d'une *enquête* par écrit ou par interviews, ayant pour but de dégager, si possible, les *motivations*. Sans se laisser décourager par les difficultés de l'entreprise, Claire Leplae cherche à mettre en lumière une réalité qualitative complexe.

Son enquête a été limitée à la Belgique. D'autre part, elle n'envisage qu'une catégorie de sujets : ceux qui ont reçu une éducation soignée. A noter que les personnes sollicitées n'ont pas été interrogées directement sur des événements personnels. Cela se conçoit assez bien; mais exige, comme en histoire, une « critique du témoignage ».

Les conclusions sont clairement classées (pp. 322-339). Nous ne pouvons songer à les rapporter ici.

L'auteur précise avec beaucoup de modestie : « Cette tentative ne prétend pas être une œuvre de portée considérable. Les imperfections affectant la méthode d'investigation ou la détermination des personnes interrogées maintiennent ce travail dans les cadres de l'essai. » On aurait donc très mauvaise grâce à lui présenter des objections ou des critiques. Louons-la plutôt d'avoir exploré un domaine nouveau, plus aimable, à coup sûr, que le Suicide (qui compte une si abondante littérature sociologique ou psychologique!)...

Simone de Beauvoir : **L'Existentialisme et la Sagesse des Nations.** Un vol. (12×18) de 148 p. Edit. Nagel, Paris, 1948 (Prix : 225 fr.).

Je ne sais si l'élégance de l'édition et le style de Mme Simone de Beauvoir exercent sur moi leurs prestiges, mais, comme je l'ai remarqué dans un précédent compte rendu, je me sens moins récalcitrant à l'égard de thèses qui se présentent ici avec une réelle séduction. Il ne s'agit point, pour l'auteur, d'exposer une fois de plus l'Existentialisme. Il ne s'agit pas davantage pour nous d'en recommencer la discussion. J'ai l'impression, d'ailleurs, qu'il évolue, comme toute pensée vivante, et s'oriente de plus en plus vers une morale qui n'est point sans analogie avec le stoïcisme.

De toute façon, Mme Simone de Beauvoir nous offre ici quatre essais dont le premier a donné son titre à l'ouvrage. Les trois suivants s'intitulent : idéalisme moral et réalisme politique; littérature et métaphysique; œil pour œil...

L'ensemble est d'une belle fermeté sans emphase, et se lit avec autant de fruit que d'agrément.

Pierre Grimal : **Sénèque.** Sa vie, son œuvre; avec un exposé de sa philosophie. Un vol. de 160 p. petit in-8°, de la collection « Philosophes », dirigée par Emile Bréhier, de l'Institut. Press. Universit. de France, Paris, 1948 (Prix : 100 fr.).

Pierre Grimal, ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, donne dans cette collection des « Philosophes », qui compte déjà 25 volumes, un excellent Sénèque, d'une sûre érudition, sans lourdeur, d'une grande clarté et, pour tout dire, d'un grand charme. Soixante-quinze pages comportent l'étude sur la vie et sur la philosophie de Sénèque. Une bibliographie substantielle accompagne enfin des extraits bien choisis, dont titres et sous-titres facilitent l'utilisation.

Jean-C. Filloux : **L'Inconscient.** Un vol. de 130 p. in-16. N° 285 de la collection « Que sais-je? » Press. Univ. de France. Paris, 1947.

Ce petit volume contient trois parties : la première envisage *l'Inconscient avant Freud* (philosophes précurseurs et travaux expérimentaux); la seconde partie traite des *déterminations freudiennes de l'Inconscient;* la troisième enfin étudie les *répercussions des schémas freudiens* et les modifications qui leur furent apportées, les nouvelles méthodes d'exploration, les incidences artistiques et littéraires de la psychologie de l'Inconscient,

Sur ces divers points, on trouvera ici une mise au point extrêmement précise, sans engouement ni prévention.

Charles Mayer : **Matérialisme progressiste.** Préface de André Maurois. Un vol. de 180 p. in-8°. Soc. franç. de Presse (11, rue du 29 juillet, Paris), 1948 (Prix : 150 fr.).

L'auteur s'efforce, dans cet ouvrage, d'expliquer l'apparition de la vie en faisant appel aux données les plus récentes de la biochimie, de montrer que le matérialisme conduit logiquement à une morale compatible avec les plus hautes aspirations de l'esprit humain. S'opposant au matérialisme marxiste, il professe une conception sociale individualiste au meilleur sens du terme.

Gérard de Lacaze-Duthiers : **Les chemins de l'Amitié.** Préface de Pierre Descaves. Un vol. de 300 p. in-8°. Pierre Clairac, édit. Paris, 1948 (Prix : 175 fr.).

Celui qu'on a surnommé, à l'étranger, le « Ruskin français » est plus familièrement pour moi, dit Pierre Descaves, un mélange du docteur Faust, de Puck et de Pic de la Mirandole, — si l'on peut imaginer un pareil alliage dans le creuset d'une âme. — C'est à la fois en encyclopédiste et en humaniste qu'il a abordé courageusement tous les problèmes, toutes les questions que pose notre temps frénétique. Je suis sûr que ce livre, rédigé au sein des tristesses de l'heure, apportera un réconfort à certaines âmes, ainsi qu'un espoir à ceux que le pessimisme envahirait.

J.-P. Duprey, Pierre Hulin, Jean Monge, Jacques Rimm : **Fauteurs de paix** (Avec calligrammes de Toursky). Un vol. de 155 p. in-8°. Cahier n° 3 des édit. « En Marge ». Paris, 1948.

On y trouve une sorte de manifeste de l'*Illimitisme*, par J. Rimm, des poèmes, de courts essais. Tout cela témoigne d'une ardeur un peu confuse, mais d'une inspiration jeune et généreuse.

Sri Aurobindo : **L'Enigme de ce monde.** Une plaquette de 15 p. in-8° (chez Adr. Maisonneuve, 11, rue St-Sulpice. Prix : 36 fr.).

De l'Inde française (Pondichéry) nous vient ce « message ». Sri Aurobindo Ashram y expose comment d'un immense et sombre inconscient, le monde matériel a émergé. En cet inconscient une âme se lève qui, par évolution s'efforce vers la conscience, montant vers la divinité perdue d'où elle est venue...

REVUES. **Psychologie des peuples.** N° 1. Année 1948. Noté, au sommaire : Otto Klineberg : *Psychologie et caractère national;* Roger Bastide : *Psychologie ethnique en Amérique du Sud;* E. de Martonne : *Psychologie du peuple malgache;* André Fraisse : *Note sur les tabous à origine historique.* [Institut havrais de Sociol. écon. et de Psychol. des Peuples. Boite postale 258. Le Havre].

DANS LA PRESSE

HEBDOMADAIRES

André Gide et Jean Lurçat vus de Montréal, dans l'hebdomadaire *Notre Temps* du 20 mars.

Kléber Haedens glorifiant Gide d'avoir « maintenu le rayonnement français dans le monde », Pierre Triolet s'indigne :

« C'est grand dommage qu'un tel art se fasse le véhicule d'une telle perversité! Car, enfin, qu'importe que du fumier soit servi dans un plateau d'or finement ciselé? Ce que le plateau contient, c'est du fumier. Et celui-là est bien malheureux qui ne considère que l'art de la présentation et accepte de se nourrir d'un tel plat. »

Jean Simart est moins dur pour Jean Lurçat, dont il a vu les œuvres à l'exposition de la tapisserie française à New-York :

« On éprouve ici un sentiment très fort de plaisir et de fierté conjugués : plaisir joyeux de se retrouver au milieu de ses frères, les artistes d'aujourd'hui qui voient, qui sentent et qui pensent comme nous; fierté d'appartenir à une époque où les artistes ont été capables d'opérer la merveilleuse renaissance dont la tapisserie française est actuellement le théâtre, et dont nous contemplons dans ces salles les merveilleux échantillons. (...)

« A Jean Lurçat et aux ateliers d'Aubusson revient le mérite d'avoir provoqué et suscité cette renaissance. Je dois confesser avoir éprouvé, pour les tentures de Lurçat, le « coup de foudre » : c'est

d'une richesse, d'une fantaisie, d'une conception, d'une poésie, d'une couleur et d'une beauté qui ne sont pas loin de nous faire oublier les plus belles œuvres de la plus belle époque. »

Jean Prévost. — A propos sans doute de la stèle du Vercors, André Maurois donne aux *Nouvelles littéraires* (25 mars) un grand article sur la personne et l'œuvre de Jean Prévost. Détachons-en ce portrait :

« Parmi les jeunes hommes d'une génération de guerre, les meilleurs sont toujours les plus menacés. Ils cherchent le danger et trouvent la mort. Jean Prévost était combattif. Je le vois arrivant à Pontigny pour la première fois, le torse râblé penché en avant comme vers un adversaire probable, le large front cherchant l'obstacle. Un jeune taureau. Une extraordinaire vigueur de corps et d'esprit. « Il faut un corps solide pour que les décisions de l'esprit puissent s'y inscrire comme dans un monument. » Athlète, il défia tout de suite les plus vigoureux à la course, au saut en hauteur. Dans la discussion, il ne craignait ni les philosophes ni les savants sur leur propre terrain. On a dit d'Aldous Huxley : « Dès qu'il a cinq minutes de loisirs, il relit l'*Encyclopédie.* » Jean Prévost n'avait même pas besoin de la relire. Il avait retenu et ordonné un nombre incroyable de faits. Des disciplines fort diverses l'attiraient : anatomie, physiologie, architecture, technique des arts, technique des sports, technique de la guerre. Il avait lu et bien lu Auguste Comte, Karl Marx, Proudhon, que tant d'autres exaltent ou blâment sans les connaître. Je le tins, dès que je le connus, pour l'une des meilleures têtes de notre temps. Difficile à vivre quelquefois. Dans un de ses romans, il décrit un groupe de garçons : « Ils se rudoyaient, dit-il, par prudence virile. » Lui-même rudoyait souvent, par prudence, ceux qu'il aimait, mais il savait être, au delà des boutades, un ami tendre et fidèle. »

Province. — De Francis Ambrière, dans le *Figaro littéraire* (27 mars) :

« Laval est très fière aujourd'hui du douanier Rousseau, mais ce n'est pas le seul de ses fils qui ait eu un destin hors série. On m'a montré la maison natale d'Alfred Jarry, sur les quais de la Mayenne, et la rue où Alain Gerbault a vu le jour. Trois indépendants, trois originaux, trois têtes folles, et tout cela pour une petite ville d'habitudes si régulières, où l'on ne prise rien tant que la sagesse et le quant à soi! Ce paradoxe amuse d'abord, puis donne à réfléchir, si l'on s'avise que le phénomène n'est pas particulier à Laval, et que ceux qui ont révolutionné Paris arrivaient toujours du fond des provinces.

« C'est dans le silence des tranquilles chefs-lieux que couvent les révoltes secrètes et que mûrissent les grandes aventures. Paris fait trop de bruit, dont il ne reste rien. »

Aspects de Dijon. — L'Exposition des Musées de Vienne ayant fermé ses portes à Paris, on a exposé à Dijon le trésor des Ducs de Bourgogne. C'est l'occasion pour M. Bernard Champigneulle (*Nouvelles littéraires*, 8 avril) de faire le portrait d'un de nos centres provinciaux les plus solidement vivants :

« Lyon est arrosé par trois fleuves, disait Léon Daudet : le Rhône, la Saône et le Beaujolais. Dijon, est arrosé par l'Ouche, cours d'eau sans gloire, mais aussi par le vin de Bourgogne, qui est au fort délectable beaujolais ce qu'un prince du sang est à un petit hobereau. La capitale bourguignonne en tire un éclat joyeux, de la bonhomie, et aussi une certaine solennité. (...)

« Lorsque j'entends dire que les Français ne sont pas doués pour le chant choral, que nous ne pouvons avoir chez nous de chœurs d'une qualité égale à ceux qui existent chez nos voisins, je réponds : « Avez-vous entendu la maîtrise de Dijon? » Je ne crois pas, en effet, qu'il y ait de formation vocale, française ou étrangère, possédant cette souplesse, cette science de nourrir et de modeler chaque note en la posant à sa juste place, ce sens rigoureux de l'interprétation des textes, ce dédain des effets faciles, ce style. Elle est soumise à de strictes disciplines. Ses chanteurs vivent et travaillent à peu près selon les mêmes règles imposées par Philippe le Bon. Vous n'avez pu les entendre hors de Dijon; ils ne se produisent qu'aux offices de la cathédrale ou, depuis peu, mêlant le profane au sacré, qu'au musée. (...)

« Nous ne pouvons être très fiers de l'état dans lequel se trouvent, notamment au Marais, tant de nos vieux hôtels parisiens, détériorés, avilis par des constructions parasites, lorsque nous voyons ces magnifiques demeures dijonnaises qui semblent être restées exactement dans l'état où elles furent laissées par leurs premiers possesseurs. »

David et nous. — David est né en 1748. A l'occasion de cet anniversaire, Philippe Huisman rappelle dans *Arts* (9 avril) les traits marquants de sa peinture, et souligne ceux qui la relient directement à nous :

« Aujourd'hui la peinture historique, le réalisme méticuleux, les très grandes compositions, le dessin classique, sont passés de mode. Mais l'état d'esprit qui animait David, inventeur de la peinture moderne, n'a pas beaucoup évolué : il y a dans le réalisme intégral des impressionnistes, dans les recherches contradictoires des cubistes, des abstraits, des surréalistes, au moins un sentiment commun qui est bien davidien, et qui est le besoin anxieux de trouver un absolu, la conviction plus ou moins avouée qu'il existe une formule de la plus belle peinture. Car David a ainsi transformé des artisans qui cherchaient surtout à perfectionner les secrets manuels de leur art, en poètes, en philosophes, en dialecticiens. »

La jeunesse allemande et Oradour. —Un journal de Hambourg, *Benjamin*, au nom de quelques milliers de jeunes Allemands, a offert de reconstruire Oradour. Oradour a refusé; « haineusement », dit *Réforme :* c'est traiter à la légère une réaction assez explicable; du moins la *Réponse* que propose M. Hubert Engelhard dans cet hebdomadaire (10 avril) ajuste-t-elle avec tact des sentiments bien complexes :

« Vous écrivez : « Notre résolution n'est point motivée par quelque sentiment romantique nébuleux » et « Bien qu'on dise que la jeunesse allemande n'est pas coupable des horreurs nazies, c'est pourtant l'Allemagne, notre patrie, qui est responsable. » Vous dites encore : « Nous désirons résolument rompre avec le passé et vivre en paix et harmonie avec les autres nations. »

« Je ne puis mettre en doute la sincérité de vos intentions. Et ce que vous écrivez, je le crois vrai. Je crois qu'une partie de la jeunesse allemande — j'ignore son importance — accepte aujourd'hui de porter le poids de cette horreur et de ces crimes, et cherche à expier et à réparer.

« Je ne suis, ni de près ni de loin, une des victimes d'Oradour, je n'ai pas eu à souffrir directement ni indirectement des procédés de la terreur nazie. Je crois avoir pourtant le droit de dire que je regrette profondément l'accueil qu'a reçu votre proposition auprès des habitants d'Oradour. Refusant votre geste de paix, ils ont déclaré n'attendre de vous qu'une aide à leur désir de vengeance, ils ont prononcé le mot de vengeance, peut-être en ont-ils le droit : il y a des circonstances où le pardon peut sembler une faiblesse. Je ne crois pas qu'il le soit jamais. Au reste vous n'avez pas demandé aux Français d'Oradour qu'ils oublient.

« Mais je voudrais vous poser cette question : Si votre initiative est finalement reçue par les autorités françaises — je crois qu'elle est en voie de l'être — qu'espérez-vous de son succès, qu'attendez-vous de cette entreprise si elle doit être menée à bien?

« Je crains que vous n'en attendiez trop. Je veux dire qu'il y a des crimes humainement irréparables et que vous ne pouvez pas, que vous ne devez pas espérer rendre à ceux qui ont tout perdu, ce qu'ils ne retrouveront jamais. Vous dites que vous pourrez ainsi contribuer à expier. Peut-être que rien et pas même votre geste — si émouvant qu'il soit — ne peut expier ce crime. N'ayez pas trop d'illusions sur la conséquence de votre action. Peut-être, en définitive, ne sera-t-elle rien de plus qu'une infime réparation matérielle. Peut-être ne ferez-vous rien autre que d'entasser des pierres. Il y a des fautes pour la réparation desquelles un homme est mort, voici deux mille ans.

« Mais ce qui est un sujet de confiance et de joie, pour moi et pour beaucoup d'autres, c'est que votre intention est un signe. Dans la mesure où elle est effectivement dégagée de tout sentimentalisme, elle est peut-être le premier signe qui nous vienne d'une véritable volonté de renaissance de l'Allemagne. Même si elle devait s'avérer inutile, inefficace, et il se peut que ce soit son sort, elle est, en ce sens, symbolique et sa valeur est grande. »

Portrait de Mauriac par Paul Guth, dans la *Gazette des Lettres* du 17 avril :

« C'est un prince sulfureux du Greco, bruissant de musiques espagnoles et maures dans les sombres bosquets et consumé d'une longue fièvre. Le visage se ramasse vers le nez à double méandre qui aspire les vibrations et qui donne, par son arête, le modèle d'une noble maigreur, reprise par le front, les méplats, et l'interminable jambe.

« Mais, le long de ces os d'oiseau courtois, un second Mauriac fleurit et charme. Le Mauriac folâtre, en vacances, le Mauriac des fous rires qui déclare, arrondissant le pouce

et l'index : *Je ne pèse pas une livre de plus qu'à vingt ans*, qui raconte des histoires avec des ébrouements de parodie, de fusante malice et un émerveillement devant le rire assez semblable à celui de Cocteau.

« Ce Mauriac-là a l'accent bordelais. Les mots *échalote* et *entrecôte* ne jureraient pas dans sa bouche. Il vend du vin de Bordeaux, sautille de la syllabe, commence à se frotter les mains dans l'onction et finit dans la joie. »

Situation de la critique. — A une observation de Mauriac sur un Thibaudet dont la place reste vide, Claude-Edmonde Magny répond le 17 avril dans *Une Semaine dans le Monde* :

« Depuis trois ans il n'est guère de mois qui ne nous ait apporté un éblouissant témoignage de cette dimension nouvelle de la Critique : la construction intellectuelle. J'en citerai comme exemples et au hasard de la mémoire tel essai paru dans *l'Arche* où Maurice Blanchot faisait jaillir d'un rapprochement inattendu entre Lautréamont et Miller une lumière d'arc voltaïque; le *Balzac visionnaire* où Albert Béguin dissipe définitivement le préjugé qui faisait jusque-là de *la Comédie humaine* le type même du roman réaliste; telle « description critique » où Claude Roy nous donne la quintessence de l'œuvre de Colette; la préface où Georges Blin, introduisant une réédition d'*Armance*, réhabilite la minutie universitaire en la faisant servir à une compréhension accrue de l'œuvre; ou encore les chroniques vigoureusement polémiques d'Etiemble dans *les Temps modernes* — celle par exemple où, à propos de Julien Blanc, la force même de son indignation l'amène à dépasser vraiment le plan de la seule littérature. »

Pour le livre français. — D'une interview donnée par Georges Duhamel aux *Lettres françaises* (22 avril) sur le livre français détachons ces deux remarques :

« Le monde anglo-saxon, lui, est entré énergiquement dans cette grande compétition de la culture et de l'intelligence. Les Anglais ont peu d'argent, mais ils font à ce sujet toutes les dépenses nécessaires. En plus, ils sont assurés de passer dans le vent du train américain. Tout ce que fait l'Amérique profite à l'Angleterre. Et l'Amérique fait beaucoup. Elle est riche et obstinée. Elle a découvert l'importance de la culture intellectuelle même pour l'industrie et le commerce. Elle sait que, selon une formule célèbre, le livre prépare le chemin de l'objet manufacturé. (...)

« Le français doit aussi, et à tout prix, garder sa position de langue difficile. Les intellectuels anglais sont clairvoyants et dès maintenant très effrayés par les progrès de l'anglais basique, c'est-à-dire par la dévaluation de leur langue illustre. Il faut à tout prix que le français ne soit pas seulement une bonne langue de relations mais encore et surtout une admirable langue de gymnastique intellectuelle. Quelque chose de comparable à ce qu'était le latin pour tous les peuples pendant les grands siècles des humanités. »

Un propos de Matisse. — C'est Célia Bertin qui l'a recueilli à Vence (*Le Figaro littéraire*, 24 avril) : « Un nouveau tableau est une chose unique. Il faut sans cesse recommencer. (...) On n'arrive jamais. Il faut recommencer toujours. »

Répertoire. — *Le « Manifeste communiste » a cent ans*, par Maurice Merleau-Ponty (Le Figaro littéraire, 3 avril). — *Visite à René Grousset, historien de l'Arménie*, par Marcel Brion (Les Nouvelles littéraires, 15 avril). — *L'itinéraire parisien de Delacroix*, par Raymond Escholier (id., 22 avril). — *L'Australie et son destin*, par Fred Mégret (fin) (Le Monde illustré, 10 avril). — *En Nouvelle Guinée, chez les « coupeurs de têtes »*, par Ronald Baxter (id., 17 avril). — *Les avancées soviétiques en Europe du Nord*, par Louis Tissot (Une Semaine dans le Monde, 10 avril). — *Comment vivent l'ouvrier russe et l'ouvrier américain*, par André Pierre (id., 17 avril). — *Images du Vénézuéla*, par H.-J. Dallas (id., 24 avril). — *Trois années de politique agricole : des faits, des chiffres, des jugements* et *Ce que doit être une vraie politique agricole*, par François Roy (A présent, 9 et 16 avril). — *Problèmes de l'équipement électrique : les grands chantiers ouverts depuis la libération sont dangereusement délaissés*, par Louis Boulanger (Le Monde illustré, 10 avril). — *Pourquoi y a-t-il encore des accidents d'avion? La sécurité aérienne, en France et ailleurs, s'améliore lentement*, par Philippe François (Réforme, 17 avril). — *Nous avons besoin de main-d'œuvre étrangère : où recruter cette main-d'œuvre?* par Lucie Chevalley-Sabatier (id., id.).

REVUES

L'AGE NOUVEAU. **N° 27.** Une longue et importante nouvelle de Richard Wright traduite par Boris Vian, *Là-bas près de la rivière.* — De Jacques Madaule, *Situation de Paul Claudel.*

CRITIQUE. **Mars.** Maurice Blanchot parle de Rétif de la Bretonne, à propos du choix des *Nuits de Paris* que vient de donner M. H. Fabureau. — Roland-P. Caillois : *Destin de l'Humanisme marxiste;* à propos du livre récent de M. Merleau-Ponty. — Jean-Cl. Antoine : *Unanimité et Divergences au sein de l'Ecole économique en Angleterre.* — Jean Piel : *Vues sur le monde en* 1960 (notons ces chiffres au passage : les indices des salaires réels, calculés par rapport à l'indice des prix de détail, sur la base 100 pour l'ouvrier professionnel à Paris en 1750-60, étaient respectivement au début du XIXe siècle et à la veille de la dernière guerre, de 54 et 110 pour l'ouvrier agricole, de 140 et 235 pour l'ouvrier professionnel à Paris, de 3.500 et 1.700 pour le Conseiller d'Etat).

Avril. — André Dhotel : *Vers une science de l'illusion littéraire?* Sur les *Fleurs de Tarbes* de Jean Paulhan. — Georges-Albert Astre : *T. S. Eliot, poète spirituel.* — Jean Piel : *Un bilan du potentiel de production des Etats-Unis.*

ESPRIT. **Mars.** *Cheminements du personnalisme* en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. — Sur le thème *La grève est-elle anachronique?* articles de Guy Thorel, Jean Rous, J.-M. Domenach. — Une chronique de Jean Hyppolite, *Situation de Jaspers.*

ÉTUDES. **Avril.** *Léon-Paul Fargue et ses fantômes*, par André Vendôme. — *Attitude du Chrétien envers l'Islam*, par A.-M. Goichon.

EUROPE. **Avril.** *Poèmes* d'André Spire.

LAROUSSE MENSUEL. **Avril.** *La Chine moderne*, par Jacques Decaux. — *Les Etats-Unis et leur économie*, par Jean-Albert Bédé. — *Fouilles égyptiennes*, par Christiane Desroches-Noblecourt. — *Les nationalisations*, par Charles Blaevoet. — *La pénicilline*, par le Dr Maurice Gautrelet.

LA NEF. **Avril.** André Beucler relate une nuit qu'il passa *Avec Giraudoux dans la campagne française*, en 1933, sur le bord d'une route de l'Aube, à la suite d'une panne d'auto. — Jules Monnerot : *Le totalisme : la droite et la gauche.* — Textes de Pierre Frédérix, Roger Stéphane et Fritz Pringsheim sur le thème : *Ruines allemandes.*

LA REVUE. **1er avril.** Henry Bordeaux, ayant « rencontré » des documents « oubliés, inconnus ou inédits », étudie *Madame Guyon avant Fénelon*, tandis que la comtesse Jean de Pange, se fondant notamment sur un *Journal* inédit de Mme Necker trouvé dans ses archives de famille, établit l'historique du mystérieux voyage de *Necker en Angleterre* en 1776.

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. **Avril.** *Les responsabilités des intellectuels allemands*, par Joseph Dresch, qui rappelle *in cauda* un mot qui court en Allemagne : « Le régime national-socialiste durera tout de même 1.000 ans : 12 de règne et 988 de dénazification. » — *L'effort de guerre de l'industrie électrique britannique*, par Lucien Chalmey.

REVUE DE PARIS. **Avril.** Une nouvelle de Jacques Perret, *Arrangement pour le Théorbe*, où l'on retrouve la fantaisie étincelante et l'allégresse de style que le *Mercure* a signalées en décembre à propos d'une autre nouvelle de Jacques Perret parue dans la même revue. — *Tableaux du Vénézuéla*, par Rémy Cayrol.

SEPTEMBRE, dans son numéro trimestriel de **mars**, donne, entre autres poèmes, des œuvres de Paul Eluard, de G. Ribémont-Dessaignes, de Robert Prade, de Pierre Algaux.

LA VIE INTELLECTUELLE. **Avril.** *Vue cavalière des relations russo-américaines*, par Maurice Schumann. — *Le plan Marshall*, par J. Dumontier.

VISAGES DE L'AIN, « revue trimestrielle du régionalisme », publie à Bourg son **n° 1 (janvier-février-mars)**. But : « célébrer dans leur variété les beautés et les richesses de la Bresse, du Bugey, des Dombes, du Pays de Gex », dans le passé, dans les arts, la littérature, le folklore, le tourisme. Au sommaire de ce numéro, entre autres textes, une importante étude de C. Garaudet sur *La révolution de 1848 dans l'Ain*, et, de Pierre Gauthier, une *Introduction à l'étude du folklore du pays de l'Ain.*

VARIETES

UN POETE LATIN DE LA RENAISSANCE : MARC-ANTOINE MURET. — Bien que Muret ne soit plus guère connu aujourd'hui que comme commentateur des *Amours* de Ronsard, il mérite plus et mieux, et il faut savoir gré au regretté Morçay de lui avoir consacré deux bons alinéas dans son histoire littéraire de *la Renaissance*. Tour à tour et tout ensemble, philosophe, juriste, professeur et poète, auteur d'une tragédie, d'épigrammes, de satires, d'élégies et d'odes latines, ce disciple de Cicéron et de Quintilien, de Catulle et d'Horace, en était digne, et fut avec Macrin, aussi avec Marulle, Navagero, Second, l'un des meilleurs fourriers de la Pléiade.

Né à Muret, près Limoges, le 12 avril 1526, ce compatriote et ami de Dorat fut d'une précocité étonnante et brûla tout enfant du même amour qu'Ovide pour la poésie et les Muses. A dix-huit ans, après être allé à Agen rendre hommage au grand Scaliger, il professait les humanités au collège de l'Archevêque, à Auch, quittait bientôt Auch pour Villeneuve où il fut le précepteur des fils d'un riche marchand, Brévant, venait en 1546 à Poitiers où il prenait part avec Joachim du Bellay à un concours de poésie latine arbitré par Salmon Macrin, et, l'année suivante, à Bordeaux, où sur la recommandation de Scaliger, il enseignait au collège de Guyenne. Il y eut pour élève Montaigne, qui se glorifia plus tard d'avoir joué dans une tragédie latine de son maître : cette tragédie, la seule qu'ait composée Muret, est un *Jules César*, écrit deux ans plus tôt, à Auch, sur le modèle des pièces de Sénèque, et qui abonde en vers bien frappés; au quatrième acte, comme Calpurnie supplie le dictateur de ne pas aller à la Curie, Brutus l'y décide par cette antithèse :

Si Cæsar orbem, Cæsarem mulier regit...

C'est précédé par une gloire naissante, mais déjà grande, que Muret arrive à Paris. Il a vingt-trois ans. Il est régent de troisième au collège du cardinal Lemoine. Henri II, Catherine de Médicis, viennent assister parfois à ses cours. Il est l'ami, le confident de Ronsard. En 1552, il publie ses *Juvenilia* qu'il dédie au conseiller Brinon : ce sont des poésies latines d'une dextérité surprenante, très variées, d'une syntaxe hardie et impeccable, d'un tour vif, parfois cru (le latin dans ses mots brave l'honnêteté), et auxquelles on ne saurait reprocher que l'abus des diminutifs et l'excès d'une mythologie, dont la présence perpétuelle fatigue.

1552, c'est aussi l'année où Ronsard publie ses *Amours*. En 1553, une édition en paraît, qu'éclaire le commentaire bavard de Muret... La préface de ce commentaire (dédié « à Monsieur Adam Fumée, conseiller du Roy en son Parlement à Paris »)

est fort curieuse. « Etant journellement, nous dit Muret, sollicité de me retirer de cette ville, par le commandement de ceux auxquels, après Dieu, je dois le plus d'obéissance, et tellement pressé qu'il me fallait presque à toute heure penser de mon départ, je ne pouvais rien entreprendre que d'un esprit troublé et mal apte à produire fruits qui fussent dignes de venir en lumière... » Que signifient ces lignes, à dessein enveloppées? Elles font discrètement allusion à la première de ces fâcheuses aventures, qui allaient marquer la vie de Marc-Antoine. Le poète des *Juvenilia* aimait un peu trop les jeunes gens... Enfermé au Châtelet pour ses mœurs, il y fit la grève de la faim, fut finalement libéré, mais dut se rendre à Toulouse, où il donna des répétitions de droit... Là, nouvel avatar : le répétiteur est l'objet de poursuites pour ses relations avec un certain L. Memmius Frémiot, dijonnais. Averti à temps, il prend la fuite. Les capitouls le condamnent au bûcher comme « huguenot et sodomite » (1554).

Muret avait franchi les Alpes. Turin, Padoue, Venise accueillent tour à tour le réfugié, — non le repenti. A Padoue, sinon à Venise, Muret fait encore scandale. Ces années-là, jusqu'en 1560, sont sans doute les plus hasardeuses de sa vie. Quelques-uns des compagnons de lettres qu'il avait eus en France en profitent pour se brouiller avec lui ou l'accabler. Des batailles épistolaires, de petites luttes d'épigrammes s'engagent, provoquées souvent par Muret : latiniste facétieux et adroit pasticheur, Marc-Antoine, sujet aux erreurs amoureuses, aimait à induire en erreur les érudits de son temps. En outre, ses *Lectiones* avaient un grand succès : le succès est une chose qu'on pardonne mal aux autres. Denys Lambin, professeur royal en langue grecque, et célèbre humaniste, protestait que Muret dans ses « leçons » eût reproduit ses remarques manuscrites sur Horace; et, comme le prétendu plagiaire avait écrit incidemment (*Lectiones*, VIII, 21) que les femmes savantes sont des créatures lubriques : « Vous paraissez ignorer, lui écrivit Lambin, combien les femmes savantes sont irascibles. » Et il prédisait au poète, il appelait sur lui, une fin comparable à celle du misérable Orphée, lapidé et déchiqueté par les Ménades de Thrace... Disons tout de suite qu'il entrait dans ce rapprochement, — si flatteur en un sens pour Muret — plus de littérature que de fureur vraie, car, en 1561, Lambin faisait amende honorable à l'auteur des *Juvenilia*, en présence, si l'on en croit Muret, de Turnèbe et de Dorat, et lui dédiait son 4e livre de Commentaires sur Lucrèce.

Plus joyeuse est sans doute la querelle avec Joseph Scaliger, auquel Muret avait fait prendre des vers de lui pour ceux de deux « anciens poètes latins », Attius et Trabéas. Scaliger avait inséré les prétendus vers de Trabéas dans son commentaire sur le *De re rustica* de Varron (1573). Muret en fit des gorges

chaudes. Joseph Scaliger lui décocha cette épigramme vengeresse :

Qui rigidæ flammas evaserat ante Tolosæ,
Muretus fumos vendidit ille mihi.

« Ayant échappé jadis aux flammes de la rigide Toulouse, le trop fameux Muret m'en vendit les fumées. »

Mais, depuis 1560, Muret n'avait plus à se soucier des épigrammes ou des griefs jaloux de ses anciens amis. Hippolyte d'Este, cardinal et prince de Ferrare, le protégeait, l'emmenait avec lui au colloque de Poissy, l'introduisait à Rome auprès de Grégoire XIII. Marc-Antoine professa à Paris tour à tour sur la philosophie d'Aristote et sur le droit civil; le pape, sensible à son savoir et à son éloquence, le proclama « le flambeau et la colonne de l'Ecole Romaine ». En 1567, Muret reçoit le droit de cité. « Pour un penchant contre nature, constate alors le protestant Théodore de Bèze, Muret a été chassé de France et de Venise, et pour le même penchant il a été fait citoyen romain. » Mais foin de Bèze et de ses insinuations : il n'est désormais plus de scandales. Muret écrit une apologie du massacre de la Saint-Barthélemy; en 1576, il entre dans les ordres; en 1578, il reçoit de Grégoire XIII mille écus d'or pour avoir refusé les offres du roi de Pologne Etienne Battori; les princes se le disputent. Muret, désormais illustre, mène une vie édifiante, veille à l'éducation d'un des neveux du pape, écrit pour son élève une *Institutio puerilis* fort sage et fort décente, et meurt, dit un biographe, « épuisé par les veilles », en la Ville Eternelle, le 4 juin 1585.

Montaigne, qui avait rencontré son ancien maître à Rome en 1581 (à un dîner où l'on discuta la valeur du *Plutarque* d'Amyot), insère dans ses *Essais*, en 1588, une note où il constate que la France et l'Italie reconnaissaient en son « précepteur » « le meilleur orateur du temps ». Et il en parle ailleurs comme d'un « galant homme » qu'il avait vu en sa jeunesse « présenter d'une main au peuple des vers excellents et en beauté et en débordement; et de l'autre main au même instant la plus querelleuse et épineuse réformation théologienne, de quoi le monde se soit dégoûté il y a longtemps ». L'allusion aux *Juvenilia* et au *Discours sur l'excellence de la théologie* est assez claire, et le jugement de Montaigne est assez juste.

Par ses poésies légères, Muret occupe une place non méprisable à la suite de Jean Second. Par ses « discours », il est au premier rang des prosateurs néo-latins du XVIe siècle, et peut-être le plus élégant et le plus pur de tous. Par son *Jules César* enfin, que Montaigne sut en partie par cœur, il rivalise avec le plus grand des tragiques français de l'époque, avec Garnier lui-même.

Maurice Rat.

GAZETTE

De vieux os boulevard de Sébastopol. — *En plein milieu du boulevard de Sébastopol, l'autre jour, voyant les terrassiers occupés à retirer du sol, aussi flegmatiquement que s'il s'agissait de tuf vulgaire, des tibias, des crânes et d'autres os humains, un petit attroupement se fit.*

Si c'était un crime, il y avait longtemps qu'on n'en avait vu d'aussi beau. Mais vite on fut détrompé. Il s'agissait, dit-on, d'un ossuaire provenant d'une ancienne abbaye... Dans ce cas, de très vieux os. Si vieux que devant eux les passants laissaient toute crainte et toute dignité, et d'aucuns grapillaient métacarpes et vertèbres pour les emporter chez eux. On les laisse faire, et même le soleil, que les nuages ont découvert, paraît venir soudain pour bénir l'aubaine. — Y.

Eugène Manuel et l'Académie. — *Une phrase dans l'article de M. Raoul Audibert : Une Littérature d'Agrégés, p. 458, pourrait faire croire que le poète de* Pages Intimes (1865) *et des* Poèmes populaires (1870-71) *et de ces deux drames* l'Absent *et* les Ouvriers *représentés au Théâtre Français fut l'un des quarante immortels. Ses œuvres furent couronnées par l'Académie Française. Il s'y présenta plusieurs fois. Victor Hugo, Alexandre Dumas fils, E. Renan, E. Augier, Nisard, Pailleron, Leconte de Lisle, le duc d'Aumale furent, à diverses dates, ses défenseurs fidèles. Une fois même il ne lui manqua qu'une voix pour être élu : on lui reprochait sa race (israélite), ses fonctions (inspecteur général), ses idées, ses amitiés politiques (chef de cabinet de Jules Simon). Il mourut le 1er juin 1901, sans avoir obtenu cette « consécration suprême », âgé de 78 ans. Il était entré à l'Ecole Normale en 1843, et avait, le 1er janvier 1846, été saluer Chateaubriand... Seules quelques anthologies scolaires conservent la gloire de son nom.* — J. B.

A propos de la Loterie nationale. — *Créée en 1933 pour quinze ans, la Loterie nationale va-t-elle disparaître à la fin de cette année? C'est douteux, car elle est entrée dans nos mœurs — dans nos mauvaises mœurs — et l'Etat ne paraît pas enclin à se priver des ressources pourtant modestes qu'elle lui procure après avoir assuré l'existence parasitaire de 15.000 personnes, dit-on.*

La Loterie nationale n'a été qu'une réviviscence de la Loterie

royale due, en 1776, à Clugny, successeur de Turgot, supprimée par la Convention le 25 brumaire an II, rétablie le 9 vendémiaire an VI, et supprimée de nouveau à la date du 1er janvier 1836 par la loi de finance du 21 avril 1832.

Ce qu'on sait moins, c'est que la Loterie royale de Clugny ne faisait que succéder à la Loterie de l'Ecole militaire dont elle s'appropria la formule, quand elle la supprima avec la Loterie de l'Hôtel de ville et celle des Communautés religieuses.

Trois personnages, à divers égards remarquables, ont été à l'origine de cette Loterie de l'Ecole militaire : Paris-Duverney à qui beaucoup de ses contemporains attribuaient du génie, l'extraordinaire Raniero de Calsabigi, rénovateur de l'opéra et librettiste de Gluck, et le mémorialiste Jacques Casanova.

Paris-Duverney, fondateur de l'Ecole militaire, cherchait un moyen de soutenir le coûteux établissement auquel ne pouvait suffire le produit de l'augmentation du droit sur les cartes à jouer prévu dans l'édit de fondation de 1751. On lui signala un spécialiste des loteries dans la personne de Raniero de Calsabigi, « grand calculateur, versé dans les opérations de finances, connaissant le commerce de toutes les nations, docte en histoire, bel esprit, poète et grand ami des femmes », dont Casanova a tracé dans ses Mémoires *le portrait suivant : « ...un homme peut ragoûtant, car il était couvert d'une espèce de lèpre; mais cela ne l'empêchait ni de bien manger, ni d'écrire, ni de faire parfaitement toutes les fonctions physiques et intellectuelles; il causait bien et avait beaucoup de gaîté. Il ne se montrait à personne, car outre que sa maladie le défigurait, il avait par moments et très fréquemment un besoin irrésistible de se gratter, tantôt ici et tantôt là; et comme se gratter est à Paris une chose abominable, soit qu'on se gratte par besoin ou par habitude, il préférait le bonheur de faire agir ses ongles en liberté à la jouissance que lui aurait procuré la société. Il se plaisait à dire qu'il croyait en Dieu et à ses œuvres, et qu'il était persuadé qu'il ne lui avait donné des ongles que pour s'en servir à se procurer le seul soulagement dont il fut susceptible dans l'espèce de rage dont il était dévoré. »*

Raniero de Calsabigi, qui avait un frère d'un mérite inférieur au sien, proposa à Duvernay un type de loterie basé sur les mêmes principes que celles existant déjà à Gênes, Rome, Venise, Milan, Naples et Vienne. On enfermait dans une roue de fortune 90 boules pareilles, contenant chacune un numéro, et l'on en tirait en public 5 seulement, en présence des membres du conseil d'administration de l'Ecole militaire, à l'Arsenal d'abord, puis plus tard à l'Hôtel de Ville. On pouvait placer la mise sur un seul numéro, ce qui s'appelait l'extrait; *sur deux numéros liés :* l'ambe; *sur trois numéros liés :* le terne. *La mise était de 12 sous au minimum, et de multiples de 12, jusqu'à concurrence de 6.000 livres sur l'extrait, de 3.000 livres sur l'ambe et de 150 livres sur le terne. L'extrait rapportait 15 fois la mise, l'ambe 270 fois, et le terne 5.200 fois.*

Il y eut par la suite des combinaisons plus compliquées et aussi plus chanceuses, dans le détail desquelles entrait longuement le plan *ou programme de la loterie, en donnant des exemples assez indispensables pour rendre intelligible leur mécanisme, et en offrant des modèles de billets correspondant à ces combinaisons. Il s'agissait, comme toujours, de tenir en haleine les joueurs, que l'on appelait pudiquement les* actionnaires *de la loterie.*

Le projet de loterie fut adopté par le conseil de l'Ecole militaire le 5 janvier 1757. Paris-Duverney, banquier habituel et souvent bénévole de l'établissement devait faire l'avance de tous les fonds nécessaires pour les lots et les frais de régie, et un arrêté du conseil d'Etat du 15 octobre 1757 créa pour 30 années, à partir du 1er octobre suivant la Loterie de l'Ecole militaire qui, avant ce délai fut absorbée par la Loterie royale. En 1774, elle rapportait à l'Ecole militaire 2.669.700 livres sur un budget de recettes de 8.868.000 livres. C'était de beaucoup son principal revenu.

Casanova a laissé de la création de la Loterie de l'Ecole militaire à laquelle il prétend avoir été mêlé, un récit divertissant, animé, spirituel, mais qui semble très fantaisiste.

On sait que de nombreux critiques, et parmi eux un homme aussi autorisé que M. Edouard Maynial, se sont appliqués à démontrer l'exactitude des faits allégués généralement par Casanova, et la fidélité de sa mémoire. On doit remarquer pourtant que rien de ce qu'il rapporte dans ses Mémoires, *au sujet de la Loterie, ne se trouve confirmé par le dépouillement des registres et dossiers de l'Ecole militaire, notamment l'attribution qui lui aurait été faite, de six bureaux de recette de la Loterie. Son nom ne se rencontre dans aucun document de l'Ecole militaire.*

Par contre, celui des frères Calsabigi y foisonne à propos des démêlés que les deux aventuriers italiens eurent à propos de la loterie avec l'administration de l'établissement. — ROBERT LAULAN.

Un mot wallon chez Guillaume Apollinaire.

Pour le 30e anniversaire de la mort de G. A.

Ils sont nombreux, dira-t-on, les mots wallons dans les œuvres du gentil *poète. N'y a-t-il même pas une Mareye parmi les douces figures poignardées que pleurent la Colombe et le Jet d'eau?*

Douces figures poignardées
Chères lèvres fleuries
Mia Mereye yette Lorie
Annie et toi Marie...

Marèye est la prononciation, quelque peu archaïque, en wallon liégeois, du nom propre Marie.

Et n'y a-t-il pas les Contes wallons? *L'un d'eux porte un titre en dialecte :* Que vlo-ve? *c'est-à-dire* Que voulez-vous?, *sobriquet d'un étrange Wallon, qui laissait tomber trop souvent dans la conversation cette formule-tic. Dans ce conte réaliste et halluciné,*

Apollinaire ne manque pas de transcrire, assez exactement, ma foi, des bribes de ce wallon vivace et savoureux qu'il avait eu l'occasion d'entendre — et d'écouter — lors de son voyage, en 1899, dans cette Wallonie orientale dont une partie, la région de Malmedy, était alors prussienne.

Mais ce n'est point de ces vocables en italiques qu'il s'agit ici, c'est d'un mot que l'écrivain a incorporé à son vocabulaire poétique le plus personnel, d'un mot qui doit intriguer pas mal de lecteurs puisqu'il figure dans l'admirable pièce à Marie (bien différente, cette Marie-ci, on le sait, de la mystérieuse Mareye wallonne).

Vous y dansiez petite fille,
Y danserez-vous mère-grand?
C'est la maclotte qui sautille.

Maclotte *est un mot wallon : il signifie « grosse tête », il signifie aussi « têtard »; mais Apollinaire le connaît comme terme désignant une vieille danse, la matelotte. On dansait encore la maclotte en Wallonie avant la guerre de 1914. Vers 1900, en tout cas, au carnaval de Ster-Francorchamps — pas bien loin de l'endroit où, sur les hauteurs de Malmedy, on a érigé une stèle commémorant le séjour d'Apollinaire — le mardi, seconde journée de la fête, on visitait les maisons où se trouvaient des filles à marier, et, chaque fois, un bal s'improvisait.*

« Généralement ce bal s'ouvre par une maklotte *en l'honneur du père et de la mère : la* maklotte, *vieille danse du pays, est restée la préférée des vieux de l'endroit. »*

Ainsi s'exprime « l'historien » de ce carnaval, dans l'intéressante revue folklorique Wallonia *(T. IX, 1901, p. 21). Le lecteur curieux trouvera au tome V (p. 157 et 158) de la même revue la musique de deux maclottes wallonnes.*

Qui douterait encore de l'origine wallonne de maclotte *n'a qu'à relire, précisément, le conte wallon* Que vlo-ve? *Il y retrouvera le mot plus d'une fois :*

« Guyame divaguait :

« De jolies petites vieilles dansent la maclotte dans un jardin de tournesols. » (L'Hérésiarque et Cie, *éd. Stock, 1936, p. 146.)*

« Que vlo-ve? *et le babo continuaient à se tirer des pintes de sang en l'honneur de la Chancesse qui dansait maintenant la maclotte vis-à-vis de Guyame, tandis que la bouilloire chantait plus fort. »* (Ibid., *p.* 149.) Babo, *autre mot wallon, signifie « niais ».*

Ainsi, Marie, si parisienne, porte dans les cheveux une petite fleur wallonne, par la grâce poétique du cher Apollinaire. — ALBERT HENRY.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 6235 – 1948
Dépôt légal : 2e trimestre 1948.